Adams 232.1
Vol. 1

ADAMS 232.1

PIÉCES

DÉTACHÉES.

TOME PREMIER.

PIÉCES

DÉTACHÉES,

ATTRIBUÉES

A

DIVERS HOMMES CÉLÈBRES.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXV.

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

De la Tour pinx. 1735

Martinet Jr. Le Roy Sculp.

LA HENRIADE,

DIVERS AUTRES

POEMES,

ET TOUTES LES PIÉCES RELATIVES

A L'ÉPOPÉE.

M. DCC. LXXV.

ADAMS

ADAMS 239.1
v.1

HENRI IV.
Jannet. pinx.
E.A. Giraud. Sculp. 1774

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

NOUS croyons que cette édition *in-octavo* corrigée & augmentée, ſera favorablement reçue. L'auteur a joint à la communication qu'il a bien voulu nous donner de tous ſes ouvrages, le ſoin de les ſervir tous avec exactitude, & d'y faire des additions très-conſidérables, ſur-tout dans l'hiſtoire générale.

On trouvera même quelques morceaux nouveaux dans la *Henriade*, ouvrage qui devient de jour en jour plus cher à la France, ainſi que le héros qui fait le ſujet du poëme.

Les pièces de théatre ont été ſouvent imprimées avec des leçons différentes. La raiſon principale en eſt, que l'auteur n'étant jamais content de lui-même, changeait à chaque édition quelque choſe à ſes pièces. Nous avons raſſemblé les différentes manières autant que nous l'avons pu, & nous les avons miſes à la ſuite de l'ouvrage.

Quant aux mélanges de philoſophie & de littérature, ce ſera toujours un objet de la curioſité des lecteurs, de voir quels progrès a fait l'eſprit humain dans le tems où l'auteur écrivait. On connaiſſait à peine les découvertes de *Newton* en France, quand Mr. *de V**** donna ſes élémens de philoſophie. *Locke* était ignoré de la

plupart des littérateurs, & ſur-tout des univerſités. Notre auteur fit connaître *Milton*, dont il traduiſit pluſieurs endroits en vers, avant qu'on en donnât une traduction en proſe ; il fut même le premier qui parla de l'inoculation de la petite vérole.

Mille connaiſſances devenues aujourd'hui familières, étaient le partage d'un très-petit nombre de ſavans, qui ne ſe donnaient pas la peine de les rendre publiques, ou qui ne l'oſaient pas. Le théatre, ſur-tout, était preſque toujours ſans pompe, ſans appareil. On y voyait rarement de ces grands coups qui frappent les yeux en remuant le cœur. Les tragédies étaient (ſi on excepte *Athalie*, tirée de l'ancien teſtament) un tiſſu de converſations amoureuſes, mêlées avec quelques intérêts d'état. Il fut le premier qui fit des tragédies profanes ſans amour, comme *Mérope*, *Oreſte*, la *mort de Céſar*. Ce fut une entrepriſe par laquelle il détruiſit le préjugé où l'on était en France, que l'amour devait être le premier mobile de la tragédie.

Il traita l'hiſtoire dans un goût nouveau ; elle n'était auparavant qu'une ſuite d'événemens, il en fit l'hiſtoire de l'eſprit humain, & l'écrivit en philoſophe. Les fables que tant d'écrivains copiaient de ſiècle en ſiècle ne furent point ménagées par lui ; il devint utile aux hommes par une ſage hardieſſe, & ne fut jamais découragé par les cris de ceux qui croyaient les anciennes erreurs reſpectables.

Le lecteur trouvera dans ce recueil tous les genres de littérature. On ne s'étonnera pas qu'un

qu'un homme qui a couru tant de carrières, & qui avait preſque toujours un caractère de nouveauté, ait été expoſé à l'envie & à la perſécution; il le fait aſſez etendre dans pluſieurs de ſes piéces fugitives que nous avons recueillies.

On a pouſſé le ridicule de la calomnie juſqu'à dire qu'il avait fait ſa fortune par ſes ouvrages, quoiqu'aſſurément ce ne ſoit par le chemin de la fortune. Il y a bien peu de ſes piéces de théatre qu'on n'ait eſſayé de faire tomber aux premières repréſentations. Les louanges qu'il donna au ſage *Locke* aigrirent contre lui les fanatiques. Il prit le parti de quitter Paris, qu'il regardait comme un ſéjour charmant pour ceux qui ſe contentent des douceurs de la ſociété, & ſouvent très dangereux pour ceux qui aiment la vérité, & qui cultivent les arts. Il a vécu long-tems dans la retraite; c'eſt-là que nous l'avons connu, & qu'il nous a confié la plûpart de ſes ouvrages: nous avons tiré le reſte des journaux & des porte-feuilles des curieux.

On a retranché de cette édition beaucoup de petites piéces de vers ridiculement attribués à l'auteur, & indignes de tout homme de goût. Nous avons eu ſoin de ne mettre ſous ſon nom que ce qui eſt de lui. On ne trouvera point ici *la Brunnette Anglaiſe* d'un gentilhomme Suiſſe, des vers attribués au ſavant géomètre *Clairaut* qui n'a jamais fait de vers, une complainte d'un nommé *Bonneval* ſur la mort de la *le Couvreur*, qui commence ainſi:

Quel contraſte frappe mes yeux,
Melpomène ici déſolée!

Une autre encore plus plate intitulée *les avantages de la raiſon;* une épître à l'abbé de *Rothelin* par Mr. de *Formont;* une ode ſur le vrai DIEU; une épître ordurière de l'abbé de *Grecour*, qui dit à une femme que l'amour dreſſe ſon pupitre. Un épître à mon cher *B*, dans laquelle il eſt dit à mon cher *B*, que le ſoleil eſt l'ame du monde, que ſa clarté l'inonde, que ſa plus belle production eſt la lumière éthérée; & que de *Newton* la main inſpirée la ſépara par la réfraction. Toutes ces énormes platitudes ont

La Henriade.

été imprimées par des libraires qui ont osé les publier par souscription. C'est le comble du brigandage & de l'ignorance qui avilissent aujourd'hui l'art typographique.

PRÉFACE DES ÉDITEURS

Qui était au-devant de la première édition de Genève.

ON ne cesse depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les ouvrages de Mr. *de Voltaire*. Plus le public a montré de goût pour tout ce qui est sorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû se révolter contre cette foule d'éditions fautives & incomplettes faites contre le gré ou sans l'aveu de l'auteur. Il était tems enfin d'en présenter une que Mr. *de Voltaire*, reconnût authentiquement pour le recueil complet de ses véritables ouvrages.

En 1754, époque heureuse de la connaissance que nous eûmes l'honneur de lier avec lui, nous prîmes la liberté de lui représenter qu'il devait aux hommes sensés de toutes les nations, une édition qu'ils pussent acquérir avec confiance; & nous ne lui dissimulâmes point combien nous serions flattés d'être chargés de son exécution. Mr. *de Voltaire*, aussi mécontent que le public de tant d'éditions infidèles ou grossiérement rédigées, fit céder sa répugnance à publier le corps de ses ouvrages à la nécessité de réformer ceux qui avaient paru sous son nom. Ils nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ses corrections & ses manuscrits. Il fit plus; il voulut en diriger lui-même l'impression: cette complaisance, si avantageuse à notre édition, en a retardé le progrès; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage sous presse, que lorsqu'il pourrait passer sous les yeux de son illustre auteur: nous avons attendu son arrivée dans cette république, qu'il fait jouir de ses lumières & de son génie; & où il

jouit à ſon tour des homages, que toutes les nations, qui ne ſont pas barbares, doivent aux talens extraordinaires.

Notre édition n'a donc été diferée que pour qu'elle devînt plus digne du public éclairé. Il y trouvera *la Henriade* telle que monſieur *de Voltaire* l'a terminée; il y a de très-grandes différences entre toutes les autres éditions de ce poëme, & celle qu'on donne aujourd'hui : la fin du cinquième chant eſt toute nouvelle; les remarques ſont augmentées & miſes dans un nouvel ordre.

Les pièces de théatre ſont en plus grand nombre : & il y a de grands changemens dans toutes celles qu'on repréſente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites pièces fugitives ſont correctes; & l'on y en a ajouté pluſieurs qui ne ſont dans aucune édition précédente.

Les *Mélanges d'hiſtoire, de littérature, de philoſophie*, qu'on trouve dans ce recueil, ſont plus amples de moitié que ceux qui avaient paru juſqu'ici. Voici la déſignation d'une partie des chapitres que l'on ne connaiſſait pas.

L'examen des langues; *les embelliſſemens de Cachemire*; *les voyages de* Scarmentado; *juſqu'à quel point on peut tromper le peuple*; *les deux conſolés*; *ſi les ſciences ont nui aux mœurs*; *ſur l'ame*; *du poëme ſingulier d'*Hudibras; *des monnoies*; *dialogues entre un jéſuite & un brachmane, entre* Lucrèce *& un mathématicien*; *diſcours ſur* Ovide, *ſur le* Dante, *ſur* Socrate, *ſur les Juifs*, *ſur* Conſtantin, *ſur* Julien; *de la chimère du ſouverain bien*; *de la population de l'Amérique*; *ſonge de* Platon; *des génies*; *de l'aſtrologie*; *de la magie* : *poëmes ſur le déſaſtre de Lisbonne & ſur la loi naturelle, précédés de préfaces intéreſſantes, & ſuivis de notes utiles*. &c. &c. &c.

Outre tant de pièces nouvelles, nous pouvons aſſurer

qu'il n'en eſt preſque aucune ancienne qui ne ſoit remplie d'additions conſidérables. On y trouvera ſur-tout beaucoup de littérature anglaiſe & italienne : aucun auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que monſieur *de Voltaire*; on peut dire qu'on ne connaiſſait avant lui aucun poëte Anglais en France : il eſt le premier qui ait parlé de *Milton*, de *Dryden*, de *Butler*, de *Pope*, & qui en ait traduit des morceaux, comme il eſt le premier qui ait dévelopé en France les principes de *Newton*, & qui ait rendu juſtice au ſage *Locke*.

L'on ferait un recueil conſidérable des pièces que l'on a fauſſement attribuées à monſieur *de Voltaire* : on n'eſt que trop dans l'uſage barbare de publier, ſous le nom des hommes connus, les pièces qui méritent le plus de reſter inconnues : tel eſt, par exemple, un livre ſur *les beautés & les défauts de la langue*, une mauvaiſe apologie en vers de *la comédie larmoyante*; & une infinité de pièces dans ce goût que nous avons ſoigneuſement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le diſcours ſur la Henriade*, dont monſieur *Marmontel* cite quelques traits dans ſa préface. Ce diſcours fut compoſé par un des plus auguſtes & des plus reſpectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce ſiècle. Il avait réſolu de faire graver la *Henriade*, & il deſtinait ce diſcours à ſervir d'avant-propos au poëme : cette pièce fait également honneur, & à ſon auguſte auteur, & à l'ouvrage de monſieur *de Voltaire*, dont on voulait faire une ſi magnifique édition; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne préface, ou avant-propos, à la tête de la *Henriade*.

Il ſerait pour le moins inutile d'inſiſter ſur le mérite d'un recueil complet des vrais ouvrages de monſieur *de Voltaire*, on n'en avait point encor : cette édition doit être conſidérée comme la première qui en ait été

faite ; c'eſt la ſeule à laquelle il ait mis ſon cachet. On trouvera cette aprobation importante dans une des dernières lettres dont il nous a honorés, & que nous mettons à la ſuite de cet avertiſſement.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot ſur le prix de cette édition ; il eſt inférieur aux prix ordinaires ; mais nous nous ſommes fait un devoir de faciliter l'acquiſition de cet ouvrage ; nous n'avions que cette manière de reconnaître l'amitié & le déſintéreſſement de l'auteur.

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
AUX ÉDITEURS
De la première édition de Genève.

JE ne peux que vous remercier, messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusemens de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE *& mes tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échapent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.*

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français & catholique ; & c'est principalement dans un pays protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, & mon profond respect pour la religion dans laquelle je suis né, & pour ceux qui sont à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait

un ſeul mot qui démente ces ſentimens. J'ai écrit l'hiſtoire avec vérité : j'ai abhorré les abus, les querelles & les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux choſes ſacrées, que les hommes ont ſi ſouvent fait ſervir de prétexte à ces querelles, à ces abus & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien : je n'ai été qu'un citoyen zèlé, & plus encor un citoyen de l'univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la morale & dans l'hiſtoire. S'il ſe trouvait dans ces écrits quelques expreſſions répréhenſibles, je ſerais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reſte, puiſque vous avez raſſemblé mes ouvrages, c'eſt-à-dire, les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes ; que toutes les pièces qui ne ſeront point dans votre édition ſont ſuppoſées, & que c'eſt à cette ſeule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour leſquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail ; s'il y a des choſes que le public déſaprouve, je les déſaprouve encor davantage.

Si quelque choſe peut me faire penſer que mes faibles ouvrages ne ſont pas indignes d'être lus des honnêtes gens, c'eſt que vous en êtes les éditeurs. L'eſtime que s'eſt acquiſe depuis long-tems votre famille dans une république où règne l'eſprit, la philoſophie & les mœurs, celle dont vous jouiſſez perſonnellement, les ſoins que vous prenez, & votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je ſuis, &c....

AVANT-PROPOS,

Composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce siècle, & dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la préface de M. MARMONTEL.

LE poëme de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Monsieur *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes, & depuis la première édition où la *Henriade* parut sous le titre du *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles & à quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de sa propre nation, qui était

du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais en français ; il avait devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encor à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt néanmoins indépendamment de ces obſtacles que M. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt M. *de Voltaire*, ſe ſerait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de ſolides occupations : mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts & pour ces ſciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font ; on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond & ſage hiſtorien en même tems.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier ; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'aplication pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on apelle des académies ; & comme dans ces gouverne-

mens ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes, ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, M. *de Voltaire* l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité, & depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poéſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa *Henriade* à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère*: les chants & l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaiſon intime entre tous les chants; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* eſt naturel: c'eſt la converſion de HENRI IV. & ſon entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France; & en cela, le poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon *Enéïde* d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme; on dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'eſprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte grec. Comparez la deſcente d'*Ulyſſe* aux enfers avec le ſeptième chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV. ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au temple du deſtin, vaut ſeul toute l'*Iliade*; car le rêve de HENRI IV. ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, toutes les épiſodes de la *Henriade* ſont placées dans leur lieu; l'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits, qu'a produit la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'aplique à décrire d'une manière touchante les ſujets patétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur; tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé d'HENRI IV. de la belle *Gabrielle d'Eſtrée*, & la mort du brave *d'Aumale*; on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, & il paſſe légérement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon poëme: il n'y a ni du trop, ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut

choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la religion ; tant la poéſie & l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme, ſont nouvelles ; il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'amour, la vraie religion, les vertus, la diſcorde, les vices, tout eſt animé par le pinceau de M. *de Voltaire* ; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poéſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus, & reçus que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille ; & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut deſirer. La valeur prudente de HENRI IV. jointe à ſa généroſité & ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois & à tous les héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des états ou le ſort de la guerre a ſoumis ſous leur puiſſance ; qu'il leur ſoit dit en paſſant, que

ce n'était point dans l'inflexibilité, ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur ; mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvres de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai & sans flaterie ; un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant maître, repousser par-tout la mort, & ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle, & il est à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs, la *Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. *de Voltaire* ; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *S. Barthélemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX.* hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV. sont estimées à leur juste valeur. M. *de*

Voltaire accompagne tous ſes récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce poëme, que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs ſouverains. Il a immortaliſé le nom du préſident *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe ; il en fait autant pour les conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'auteur.

Vos noms, toujours fameux, vivent dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon roi, meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence ; l'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la ligue ; il s'opoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire ; il condamne toutes les vertus des *Guiſes* en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faiſaient uſage contre leur roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en aprocher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétens que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échaper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la *Henriade*. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que par je ne ſais quelle fatalité ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des princes

ou

ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées ; & comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout tems les reſſorts de la politique déteſtable des grands & des eccléſiaſtiques, il falait néceſſairement y opoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poéſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les ſoldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, & c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde ; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV. était bien différent ; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les princes factieux, pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems de l'empire Romain, je veux dire vers la fin du règne

d'*Auguſte*, tout l'empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille & ſans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis le Grand*, qui peut-être égale, ſans flaterie, celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcendant que le père *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV.* qui commençait à baiſſer ; mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les ſciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences ; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la ſociété & au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les arts & les ſciences, au public & au vulgaire ; elle paſſe de la cour à la ville, & de la ville à la province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous aſſiſtions dans nos communs beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos misères & de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mis entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, & de quelque opinion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion

ſont des devoirs univerſels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. *de Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur, était en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que ſi notre ſiècle a porté des grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu oprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du vulgaire & même des grands hommes.

PRÉFACE

De l'édition de 1737 par Mr. L....

ON donne cette nouvelle édition, à laquelle l'auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du siècle éclairé où nous vivons : c'est ainsi qu'en usoit M. *Despréaux*, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds, qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ses ouvrages à chaque édition. Cette attention si louable est bien plus nécessaire encor dans un poëme épique, que dans des ouvrages détachés ; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carrière, que dans une petite.

L'auteur de la HENRIADE s'est attaché sur-tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en français, & qui avaient été l'écueil de tous nos poëmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choses que la grecque & la latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athènes & à Rome, par le charme de la poésie. C'est-là sans doute la meilleure manière de confondre ceux qui n'ayant lu *Homère* que dans des traductions, trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'Iliade basses & puériles. M. *Perrault* & M. *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des héros à des chiens.

Qu'on lise ce nouveau morceau de la HENRIADE

au huitième chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'épopée.

De ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels, au fond des forêts, précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage :
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent ;
Il eſt ſeul contre tous abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a* comme dans l'édition de *Zaïre*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours, de prononcer *Français*, & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus néceſſaire dans la HENRIADE, qu'il y eſt parlé de *S. François*, fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſerait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du ſavant M. *Cochi*, une idée neuve & hardie, c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui plaît le plus dans les poëmes épiques. Cela paraît très-vrai; & ſûrement *Armide* & *Renaud*, *Didon* & *Enée* ſont plus intéreſſans que les meſſages de *Mercure* & que la haine de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les poëmes anciens, ils ne ſeraient que des recueils des miracles du paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. *Cochi*, qu'on doive bannir ce merveilleux; il doit ſeulement être employé avec ſobriété dans une religion auſſi ſévère que la nôtre, & dans un ſiècle où la raiſon eſt devenue auſſi ſévère que la religion.

C'eſt au lecteur équitable à juger ſi l'auteur de la HENRIADE a ſu garder ce juſte tempérament. Tant d éditions n'ont pu encor le rendre content de ſon propre ouvrage: mais je dirais que le public doit l'être, ſi la reconnaiſſance & tous les ſentimens que je dois à M. *de V****, ne rendaient mon témoignage ſuſpect de trop de zèle; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

PRÉFACE
POUR LA HENRIADE
PAR MR. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire, & le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la HENRIADE, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723. imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. *de Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions & de lacunes considérables.

L'abbé *Des Fontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6. de son édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres sous le titre de *la Henriade*, in-4°. avec des figures. Elle est

dédiée à la reine d'Angleterre; & pour ne rien laiſſer à deſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire, M. *de Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands auteurs n'ont ſu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mécènes, liſent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'ALZIRE, de ZAÏRE, &c. Celle-ci eſt dans le même goût, on y reconnaît un philoſophe judicieux & poli, qui ſait louer les rois, même ſans les flater. Il n'écrivit cette épître qu'en Anglais.

TO THE

QUEEN.

MADAM,

IT is the fate of Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was aſſiſted by that great* Elizabeth, *who was in her age the glory of her ſex. By whom can his memory be ſo wel protected, as by her who reſembles ſo much* Elizabeth *in her perſonal virtues?*

YOUR MAJESTY *wil find in this book, bold impartial truths, morality unſtained with ſuperſtition, a ſpirit of liberty, equally abhorrent of rebellion, and of tyranny, the rights of kings always aſſerted, and thoſe of mankind never laid aſide.*

The ſame ſpirit, in which it is written, gave me the confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a king, who among ſo many crowned heads enjoys, al-

moſt alone, the ineſtimable honour of ruling a free nation, a king who makes his power conſiſt in being beloved, and his glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his principales to the celebrated princeſs Palatine* Elizabeth, *not, ſaid he, becauſe she was a princeſs, for true philoſophers reſpect princes, and never flatter them, but becauſe of all his readers she underſtood hint the beſt, and loved truth the moſt.*

I beg leave, MADAM, (*without comparing my ſelf to* Deſcartes) *to dedicate the* Henriade, *to* YOUR MAJESTY, *upon the like account, not only as the* Protectreſs *of all arts and ſciences, but as the beſt judge of them.*

I am with that profound reſpect, which is due tho the greateſt virtue, as well as to the higeſt rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTYS

moſt humble,

moſt dutiful,

moſt obliged ſervant,

VOLTAIRE.

Mr. l'abbé Langlet du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'Eſt le ſort de *Henri IV* d'être protégé par une reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande princeſſe qui était dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi-bien confiée, qu'à une princeſſe, dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la ſuperſtition ; l'eſprit de liberté également éloigné de la révolte & de l'oppreſſion ; les droits des rois toujours aſſurés, & ceux du peuple toujours défendus. Le même eſprit, dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un roi, qui parmi tant de têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur, ſans prix, de gouverner une nation libre, & d'un roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand philoſophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ſes principes à la célèbre princeſſe Palatine *Elizabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle était princeſſe, car les vrais philoſophes reſpectent les princes, & ne les flatent point ; mais parce que de tous ſes lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même *la Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les ſciences & les arts, mais encor parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu, & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux,
& très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothéque du roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé Mr. *Algarotti* qui était à Londres d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiècles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, & particulièrement pour *la Henriade*,

daigna en composer la préface ; & se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes ; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son père, les guerres survenues, & le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu. Comme la préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent-être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature.

* « Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut à » surmonter Mr. *de Voltaire* lorsqu'il composa son » poëme épique, sont innombrables. Il voyait contre » lui les préjugés de toute l'Europe, & celui de sa » propre nation, qui était du sentiment que l'épopée » ne réussirait jamais en français. Il avait devant lui » le triste exemple de ses prédécesseurs, qui avaient » tous bronché dans cette pénible carrière. Il avait » encor à combattre le respect superstitieux & exclusif » du peuple savant, pour *Virgile* & pour *Homère* ; & » plus que tout cela une santé faible, qui aurait mis » tout autre homme moins sensible que lui à la gloire » de sa nation, hors d'état de travailler. C'est ce- » pendant indépendamment de tous ces obstacles que » M. *de Voltaire* est venu à bout de son dessein, &c.

« Quant à la saine morale, dit-il ailleurs, quant à

* Cette préface est imprimée en entier au devant de celle-ci, sous le nom d'*Avant-propos*.

» la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme
» tout ce qu'on peut deſirer. La valeur prudente
» d'*Henri IV.* jointe à ſa généroſité & à ſon huma-
» nité, devrait ſervir d'exemple à tous les rois & à
» tous les héros, qui ſe piquent quelquefois mal-à-
» propos de dureté envers ceux que le deſtin des états,
» & le ſort de la guerre, ont ſoumis à leur puiſſance.
» Qu'il leur ſoit dit en paſſant, que ce n'eſt ni dans
» l'nflexibilité, ni dans la tyrannie, que conſiſte la
» véritable grandeur, mais bien dans ce ſentiment
» que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

„ Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
„ Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
„ Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Ainſi penſait ce grand prince, avant que de monter ſur le trône. Il ne pouvait alors inſtruire les rois que par des maximes; aujourd'hui il les inſtruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs langues; en vers anglais par Mr. *Lockman*: une partie l'a été en vers italiens par Mr. *Querini*, noble Vénitien; & une autre en vers latins, par le cardinal de ce nom, bibliothéquaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de *la Henriade*, elle l'a été entiérement en vers hollandais & allemans.

Cette juſtice rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait

donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cochi*, lecteur de Piſe dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la *Henriade*, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharſale*. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumière, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile; mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré*; dans *la Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mêlange de fiction; au lieu que M. *de Voltaire* a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec des grands traits, il eſt vrai; & il y a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères: un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans:

Médicis la (*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls, & ne redoutant rien;
Heureux (**) guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

(*) La tête de Colligny. *ch. II.*
(**) Guiſe. *ch. III.*

Il (*) se présente aux seize, & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (**) marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître & le suit.

Mais si M. *de Voltaire* annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse; & je ne crois pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucain* au contraire est plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans *la Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer *la Henriade* avec l'*Enéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes, les personnages comme *Henri IV.* & *Enée*, *Achates* & *Mornay*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & *d'Aumale*, &c. les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, & celui de *Henri* chez le solitaire de *Jersey*, le massacre de la *St. Barthélemi* & l'incendie de Troye; le quatrième chant de l'Eneïde & le neuvième de *la Henriade*; la descente d'*Enée* aux enfers, & le songe de *Henri IV.* l'antre de la Sybille & le sacrifice des seize; les guerres qu'ont à soutenir les deux héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'*Euriale* & celle du jeune *d'Ailly*; les combats singuliers de *Turenne* contre *d'Aumale*, & d'*Enée* contre

(*) Harlay. *ch. IV.*
(**) Mornay. *ch. VI.*

Turnus ; enfin le ſtyle des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallèle ; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prevention.

Les raports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques, que *la Henriade* manquoit du côté de l'invention ; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c. Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odyſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéïde.

Avant *Homère*, *Virgile* & *le Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les enfers & les champs Eliſées. On diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pyrithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leurs tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie ; & on ne ſaurait diſputer à M. *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme

homme de lettres ce beau vers où Mr. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'Euchariſtie :

Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit Mr. *de Fénélon*, (*) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(**) *Fortunate ſenex ! hîc inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathême au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les poëtes, dans l'écriture ſainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. *Sadi* s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poéſie, pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. Mr. *de Fénélon*, qui avait

(*) Lettre à l'académie Françaiſe.
(**) Virgile, Eglogue 1.

beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon *Télémaque* que ſous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtyle, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme ; je dis, parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poéſie ; art qui n'a pas plus de raport avec la proſe, que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur ; il l'a juſtifiée lui-même ; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux-mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter. Je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre poéſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(*) Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi *fiers*.
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.
Ma colère revient, & je me *reconnois* :
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

(**) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

(*) Mithridate.
(**) Le Flateur.

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que deux poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſaient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*, Dans ces deux vers de *Boileau*,

(*) La diſcorde en ces lieux menace de s'*accroître*
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame *Deshoulières* dit :

(**) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paroît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(†) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts & le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'ortographe qui la répréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille, & non pour les yeux : en conſéquence il

(*) Lutrin. *ch. II.*
(**) Célimène, Eglogue.
(†) Epitre IV. *Boil.*

a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. M. *de Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon poëme certains mots, qui écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de *la Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entièrement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

Quoi: Vous Servez Valois ?.....

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrétement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, & son avénement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.*

JE chante ce héros, qui régna sur la France, *
Et par droit de conquête, & par droit de naissance,
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, fut vaincre & pardonner,

VARIANTES DE L'ABBÉ LANGLET.

* *La première édition, donnée* in-8°. *en* 1723, *commence tout autrement que les autres. En voici les vers :*

Je chante les combats, & ce roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père ;
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des rois.
Muse, raconte-moi, quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,

Confondit, & Mayenne, & la ligue, & l'Ibère,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le père.
Deſcens du haut des cieux, auguſte vérité;
Répans ſur mes écrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'eſt à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des princes ;

VARIANTES.

Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des rois préféraient des tyrans.
Valois régnait encor, & ſes mains incertaines
De l'état ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus,
Ou pour en mieux parler Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact ; il eſt même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

Voici à propos de la réflexion de l'abbé Langlet une anecdote ſingulière.

M. de Voltaire faiſait imprimer à Londres en 1726 une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smyrne, nommé Dadiky, interprète du roi d'Angleterre : il vit par haſard la première feuille du poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, & lui dit : Monſieur, je ſuis du pays d'Homère ; il ne commençait point ſes poëmes par un trait d'eſprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reſte, l'édition de 1723 que cite l'abbé Langlet, fut faite par l'abbé des Fontaines ſur un manuſcrit informe dont il s'était emparé ; & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui eſt extrêmement rare, & dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon.

Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
(*a*) Valois règnait encor, & ſes mains incertaines
De l'état ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne règnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(*b*) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier :
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
(*c*) Quélus & Saint-Maigrain, Joyeuſe & d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur,

NOTES DE L'EDITEUR.

(*a*) Henri III. roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(*b*) Henri III. (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX. ſon frère contre les proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

(*c*) C'étaient les *mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les remarques ſur Joyeuſe au troiſième Chant.

Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale. *
Les peuples déchaînés, vils eſclaves des grands,
Perſécutaient leur prince, & ſervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon (*d*) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent,
Rome s'en alarma, les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe, intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la ligue, & Mayenne,
Et le peuple & l'Egliſe, & du haut de ces tours, †
Des ſoldats de l'Eſpagne appellant les ſecours.

VARIANTES.

* *L'édition de 1723 met :*

De ſon faible pouvoir inſolente rivale.
Cent partis oppoſés, du même orgueil épris ;
De ſon trône à ſes yeux diſputaient les débris.

† Et le peuple & l'égliſe, &c. *Ce vers & les quinze ſuivans ne ſont pas ainſi dans les editions, ſoit de 1723, ſoit de 1727, ou de 1732, ſoit des ſuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.*

Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne appellant les ſecours ;

(*d*) Henri IV. le héros de ce poëme, y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins :
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théatre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis,
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une égliſe.
(e) Le père des Bourbons, du ſein des immortels,

VARIANTES.

De l'autre paraiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance :
Henri de leurs deſſeins était l'ame & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une égliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins,
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France.
Déjà les deux partis, &c.

(e) Saint-Louis neuvième du nom, roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

Louis, fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer,
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui;
De peur que ce héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les haſards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déjà juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie;
Mon injure eſt la vôtre, & la ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon roi, ni vous qui devez l'être;
Ils ſavent que les loix, le mérite, & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la religion, (*f*) terrible en ſon couroux,

(*f*) Henri IV. roi de Navarre avait été ſolemnellement excommunié par le pape Sixte V. dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion: Le pape dans ſa bulle l'apelle *génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*; le prive, lui & toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement, toujours attentif à conſerver l'hon-

Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi ;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre reine. (*)
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.

VARIANTES.

* *L'édition de 1723 avait mis :*

Des Anglais en ſecret allez fléchir la reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agiſſait de gagner *Elizabeth en faveur des deux rois, & non pas de la* fléchir, *parce qu'elle n'avait aucun ſujet de mécontentement de la part de ces princes.*

neur & les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoit-diſant pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

Allez en Albion ; que votre renommée *
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attens des amis.
Il dit ; & le héros qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur ;
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (*g*) ſeul avec Condé faiſait trembler la ligue.
Mais il falut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein,
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle ;
Et ſon nom qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

VARIANTES.

* *On trouve dans l'édition de 1723, ces quatre vers, ſuprimés dans les autres éditions* :

Les momens nous ſont chers & le vent nous ſeconde :
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attens pour ſignaler mes coups ;
Qui veut vaincre & règner ne combat point ſans vous.
Il dit, & le héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les ſuprimer, même pour d'autres raiſons.

(*g*) C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'eſpérance du parti proteſtant. Il

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne *
De tous ſes favoris Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay (*h*) ſon confident, mais jamais ſon flateur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,

VARIANTES.

* Déjà des Neuſtriens, &c.

Voici de quelle manière ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723.

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois, ſignalant ſa prudence,
Servit également, & ſon maître, & la France.
Heureux ſi mieux inſtruit de la divine loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, *M. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur que je mets dans les notes hiſtoriques pour ne rien omettre de ce qui ſe trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a ſubſtitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce tems-là alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.*

mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trimouille, fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé, deux du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon pere.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV. hiſtoire où le ſtyle, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

(*h*) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti proteſtant, naquit à Bui le 5 Novembre 1549. Il ſavait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant

Servit également ſon égliſe & la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante,
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port;
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphyr abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre, (*)

VARIANTES.

(*) *Voici comme l'édition de* 1723. *met ces vers & les ſuivans:*

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre;
Henri court au rivage, & d'un œil curieux

qu'on le peut ſavoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV. étant roi de Navarre, envoya à Elizabeth, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV. eut changé de religion, Dupleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appellait le pape des huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

La raiſon qui porta l'auteur à choiſir le perſonnage de Mornay; c'eſt ce caractère de philoſophe qui n'apartient qu'a lui, & qu'on trouve dévelopé au Chant 8e.

Et ſon rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
Et au Chant 6e.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître & le ſuit.

On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſifle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues :
La foudre étincellante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,

VARIANTES.

Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance,
Amène les plaiſirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes loix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre!
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage :

Céſar (*i*) à la tempête oppoſait ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde,
De ſon trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile
Sous

VARIANTES.

Flore étalait au loin ſes plus vives couleurs;
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure, &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La première, que le poëte dans l'édition de 1723. *met en Angleterre une ſcène, que dans les autres éditions il place dans l'Iſle de Jerſey. La ſeconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que ſon héros eſt battu par la tempête qui eſt ici très-bien décrite; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'Iſle de Jerſey. La troiſième remarque eſt, qu'il place ci-après ſix beaux vers au ſujet de l'Angleterre & d'Elizabeth; celui-ci:*

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français:

& les cinq qui ſuivent. Il écrit Français *par un* a, *& a grande raiſon, parce qu'il écrit comme on parle.*

(*i*) Jules Céſar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrétement, & s'embarqua ſur la petite rivière de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il ſe jeta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête. *Voyez* Plutarque.

Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grote eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquile, il attendait, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe;
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au calviniſme un appui redoutable;
Henri doutait encor, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vint déſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui menent juſqu'à lui?

Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.

Loin de la cour alors, en cette grote obſcure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque eſpoir au moins flate mes derniers jours ;
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable & tandis que la terre
Voit de ſectes ſans nombre une implacable guerre,
La vérité repoſe aux pieds de l'Éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître. *

VARIANTES.

* *Il y avait dans toutes les autres éditions* :

Lui ſeul eſt toujours ſtable : en vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſaper l'édifice,
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & du tems
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître.

Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les misères;
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon apui.
Chaque mot qu'il diſait était un trait de flâme,
Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſait avec eux,
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embraſſant coulèrent de ſes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.

VARIANTES.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poéſie, & peu digne de cette philoſophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer qu'étant né parmi les catholiques, il s'eſt toujours exprimé en catholique.

Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage;
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaisèrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit long-tems le malheur, & du peuple, & des rois.
Sur ce ſanglant théatre où cent héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon goût à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, & le temple de Mars.
Aux (*k*) murs de Veſtminſter on voit paraître enſemble,
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,

(*k*) C'eſt à Veſtminſter que s'aſſemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, & le conſentement du roi, pour faire des loix.

Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant, qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un roi, doux, juſte & politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il apperçoit la *l*) tour.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour,
Suivi de Mornay ſeul * il va trouver la reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,

VARIANTES.

* Suivi de Mornay ſeul, &c.

L'édition de 1723, *met ainſi ce vers & les ſuivans :*

Le héros en ſecret eſt conduit chez la reine,
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? &c.

(*l*) La tour de Londres eſt un vieux château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le conquérant, duc de Normandie.

Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle ; sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois ? dit la reine surprise :
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur ?
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore :
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes :
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'apui que son courage & moi :
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; *
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
Je l'ai vaincu, madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,

VARIANTES.

* *Ce vers & les trois qui suivent, se trouvent ainsi dans l'édition de* 1723.

Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte :
Je l'ai vaincu, madame, & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

Et venger avec moi la querelle des rois. *
Elizabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrète en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ſes récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous toujours de Valois le vainqueur, ou l'apui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,

VARIANTES.

* La querelle des rois.

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers ſuivans, dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſième chant.

La reine accorda tout à ſa noble prière;
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barrière;
Mille jeunes héros vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encor à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir. *
Un autre, en vous parlant pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

VARIANTES.

* *Il y avait auparavant :*

Sur-tout en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités, qui pouvaient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Elizabeth.

Qui pourroit..... Exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les Images!

Marlinet.

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux, où la France eſt livrée, *
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différens, où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge;
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'état embraſſant la défenſe,

* *Il n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.*

(*a*) Pluſieurs hiſtoriens ont peint Henri IV. flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer; ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

Laiſſai toujours aux cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour de Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe (*b*) ont eu moins de ſcrupule
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,

(*b*) François, duc de Guiſe, appellé communément alors le grand duc de Guiſe, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le cardinal ſon frère, jeta les fondemens de la ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préſident de Thou, ce grand hiſtorien, raporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, père de Henri IV. dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas pas d'entrer dans la chambre où on devait l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit Mr. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria: *Le pauvre roi que nous avons!*

Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos états à peine était formé,
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londres (*c*) eſt libre, & vos loix floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez, quelle était Médicis?
Vous l'aprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls apris à la connaître.
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle, (*d*)
Devint ſon ennemi, dès qu'il règna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semaient la jalouſie & la diviſion:
Opoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes (*e*) aux Condés, & la France à la France;

(*c*) M. de Caſtelnau, envoyé de France auprès de la reine Elizabeth, parle ainſi d'elle.

« Cette princeſſe avait tou-
„ tes les grandes qualités qui
„ ſont requiſes pour régner
„ heureuſement. On pourrait
„ dire de ſon regne ce qui ad-
„ vint au tems d'Auguſte lorſ-
„ que le temple de Janus fut
„ fermé, &c. „

(*d*) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce prince, & enſuite avec Henri III. Elle avait été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II. qu'on l'avait ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(*e*) Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
Eſclave des plaiſirs (*f*) mais moins qu'ambitieuſe;
Infidèle (*g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe, (*h*)
Poſſédant en un mot pour, n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échapé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les apas:
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déjà François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
Médicis règnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Signala par le ſang ſon empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux, (*i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théatre affreux de leurs premiers exploits;
Le vieux Montmorenci (*k*), près du tombeau des rois,

(*f*) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un gentilhomme Breton nommé Moſcouet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les proteſtans vainqueurs : *Eh bien*, dit-elle, *nous prierons Dieu en français.*

(*h*) Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoins les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

(*i*) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui ſe donna entre le parti catholique, & le parti proteſtant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux général de

D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise (*l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père (*m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé (*n*), qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit, & de maître, & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!

son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin blessé à mort à la bataille de S. Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(*l*) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon roi de Navarre, père de Henri IV. était un esprit faible & indécis. Il quitta la religion protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la religion catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au siége de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient contre les protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guise.

(*n*) Le prince de Condé, dont il est ici question, était frère du roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut long-tems le chef des protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le comte de Soissons, fils du mort, chercha par-tout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV. était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans; & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras,
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny (*o*), de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur ;
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage ;
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros ;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,

(*o*) Gaſpard de Coligny, amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

Voyez les notes qui ſont placées à la fin du poëme.

Terminer d'un ſeul coup les déſordres civiles:
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel! faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
Coligny, dans ſon cœur à ſon prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſemblait de l'état aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flateuſe aparence.
Hélas! nous eſpérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens;
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre,
Plus ils ſe défiaient, plus le roi ſavait feindre.
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur, (*p*) il m'apella ſon frère.

(*p*) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV. en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal !
Hymen qui de nos maux fus le premier ſignal !
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (*q*) ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encor imputer ſon trépas :
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'aprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénouement la reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit,
C'était à la faveur des ombres de la nuit :
(*r*) De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière,
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable :
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flâme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,

Criant

(*q*) Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. attirée à Paris avec le reſte des huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la St. Barthelemi ; mais Caillart ſon médecin, & Deſnœuds ſon chirurgien, proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvèrent aucune marque de poiſon.

(*r*) Ce fut la nuit du 23 au 24. Août, fête de St. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge, apellée l'hôtel St. Pierre, où l'on voit encor ſa chambre.

Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne perſonne,
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Teligny (*s*),
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.
Déjà des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquile il arêtait ou preſſait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect ;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans ;
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne.....
J'euſſe aimé mieux la perdre en combatant pour vous...
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux ;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes larmes ;

(*s*) Le comte de Teligny avait épouſé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laiſſés attendrir à ſa vue ; mais d'autres plus barbares le maſſacrèrent.

Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré
Semblait un roi puiſſant par ſon peuple adoré.
(*t*) Beſme, qui dans la cour atendait ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on difère ſon crime.
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'atendait d'un viſage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte (*u*), on l'outrage encor après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête au pieds de Médicis ;
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,

(*t*) Beſme était un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

(*u*) On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec ſa cour jouir de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentait mauvais, le roi répondit comme Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Les Proteſtans prétendent, que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré : mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny.

Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme acoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe (*x*) était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon père.
Nevers (*y*), Gondi (*z*), Tavanne (*a*), un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain:
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,

(*x*) C'était Henri duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

(*y*) Fréderic de Gonzague, de la maiſon de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

(*z*) Albert de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(*a*) Gaſpard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant: *Saignez, ſaignez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon père étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, & que le confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné: *Quoi! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi? Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Renel (*b*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent,
Et vous (*c*), brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac (*d*) & Soubiſe (*e*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,

(*b*) Antoine de Clermont-Renel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du baron des Adrets, & par ſon propre couſin, Buſſy d'Amboiſe.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*c*) Guerchy ſe défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(*d*) Marſillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX. & avait paſſé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le ſauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laiſſa aller en diſant: *Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.*

(*e*) Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de Soubiſe. Il s'apellait Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-tems, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour allèrent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je ; ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi (*f*), le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre apui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le sang il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont (*g*), un enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans;
Un lit seul enfermait & les fils & le père.

(*f*) J'ai entendu dire au dernier maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX. & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets protestans la nuit de la St. Barthelemi.

(*g*) De Caumont, qui échapa à la St. Barthelemi, est le fameux maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encor dans la maison de la Force. Il dit dans ces mémoires, que son père & son frère furent massacrés dans la rue des petits-champs : mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé;
Un invincible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens?
Hélas! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquile au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit, nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'apareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques;
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs paricides mains devant moi ſe levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort;
Je préſentai ma tête, & j'atendis la mort.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres,
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſuplice trop doux,
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'aporta des fers.
Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,

Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit . . . .
Vous frémiſſez, madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal ;
Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

LA HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III. eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la ligue. D'Aumale en eſt le héros. Réconciliation d'Henri III. & d'Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eût, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remord dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſques ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.

Son destin l'avoit dit, son heure étoit venue,

Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux atendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſes ordres verſé:
Il ſe ſentait frapé d'une main inviſible;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.
Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage;
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne (*b*) en ce tems avait d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus puiſſans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'atende point que je le juſtifie;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.

(*a*) Il fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

(*b*) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à Sigiſmond II. dernier prince de la race des Jagellons.

Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon apui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il eſt vaillant, mais faible ; & moins roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flatant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance ;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples oprimés,
Il dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes ;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes ;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe (*c*), & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,

(*c*) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550 de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de Lorraine ſon oncle, du tems du Concile de Trente, & entamé par François ſon père.

Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſait aimer des grands qu'il haiſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.
Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé, cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraiſſé de carnage, & fertile en tyrans.
La France, dans ſon ſein, vit alors deux monarques:
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de roi.
Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet apareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux apeſantis:
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête:
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejetant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquile il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encor, & tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir.
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras, ſans balancer, s'armait pour ſa défenſe:

J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire apui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères ;
Me peignait ennemi de l'égliſe & de Dieu :
» Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
» Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. (*d*)
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au palais du roi l'alarme en eſt portée.
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'aprens que mon beau-frère, à la ligue ſoumis,
S'uniſſait pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combatre au lieu de le venger.
De la ligue en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées.

(*d*) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout y peut entrer, & que l'épithète de *criminel* relève l'expreſſion de *prêche*.

Joyeuſe avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe. *
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les aprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce diſcours flateur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.

VARIANTES.

* *Il y avait dans les anciennes éditions :*

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice :
Je combatis Joyeuſe ; il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave nobleſſe, à vaincre acoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt, ni de la majeſté, que demande un poëme épique : auſſi faut-il avouer, qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la première édition aux dernières.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois (*e*).
Qui flataient sa molleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & si de ses beaux jours
La parque en ce combat n'eût abrégé le cours ;
Sans doute aux grands exploits son ame acoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule atachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chifres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses,
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
de leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fier d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat diférent mon camp frapait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue ;
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de bleſſures,

(*e*) Anne, duc de Joyeuſe, avait épouſé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambaſſade à Rome il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secretaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux capitaines d'Infanterie nommés Bordeaux & Deſcentiers.

Leur fer & leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés :
A regret dans leur ſein j'enfonçai cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans Français tel eſt le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire :
De l'ombre du repos ils volent aux haſards ;
Vils flateurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe ;
Je l'aperçus bientôt porté par des ſoldats,
Pâle & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baiſers du zéphyr & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.
Mais pourquoi rapeller cette triſte victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès ! *

VARIANTES.

* *On voit bien que l'auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de* Français, *qui ne ſe prononce plus comme on faiſait autrefois.*

Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'aprofondir
L'abyme dont Valois voulait en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace;
Paris fut moins ſoumis, la ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (*f*) dans Vimori, d'une main plus heureuſe;
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutelaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce prince abatu,
Semblait l'avoir ſervi, moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un ſujet, reprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.

Il

VARIANTES.

Il y avait auparavant:

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'auteur a pris le parti d'écrire toujours Français, *pour les raiſons déja alléguées.*

(*f*) Dans le même tems que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de Guiſe faiſait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

Il n'en était plus tems ; la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, promt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe (*g*) tranquile & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie :
Mais lorſque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler ;
Et des mutins lui-même arêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenſer à demi ;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſuplice.
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Apuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce ſujet (*h*) orgueilleux crut ramener ces tems,

(*g*) Le duc de Guiſe, à cette journée des Baricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III. ſes gardes, après les avoir déſarmés.

(*h*) Le cardinal de Guiſe, l'un des frères du duc de Guiſe, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi

Où de nos premiers rois les lâches deſcendans,
Déchus preſqu'en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit, quels furent ces états.
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas.
De mille députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
Au milieu des états, Guiſe avec arrogance,
De ſon prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône, & ſûr de ſes projets,
Crut dans ces députés voir autant de ſujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue;
Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère;

entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpenſier ſœur des Guiſes voulait qu'on ſe ſervit de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la déviſe d'Henri III. c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cœlo*; auxquels les ligueurs ſubſtituèrent ceux-ci: *Manet ultima claustro.* On connaît auſſi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abſtulit, altera mutat,
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuſcrits de feu Mr. le préſident de Meſmes.

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes poſſéda.
Bientôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ſes heureux travaux:
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſième.

Ne ſoupçonnant pas même en ce prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (*i*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſemblait braver ſon maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillars déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'égliſe à ſoutenir, & ſon père à venger.
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par reſſentiment.
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Mayenne (*k*) dès long-tems nourri dans les alarmes.

(*i*) Il fut aſſaſſiné dans l'antichambre du roi au château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III. qu'on nommait les quarante-cinq. Le roi leur avait diſtribué lui-même les poignards dont le duc fut percé. Les aſſaſſins étaient la Baſtide, Montſivri, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur capitaine.

(*k*) Le duc de Mayenne, frère puîné du Balafré tué à Blois avait été long-tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avait toutes les grandes qualités de ſon frère, à l'activité près.

Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes, *
Il ſuccède à ſa gloire, ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère.
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits diférens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage. **
Souvent du malheur même il tire un avantage.

VARIANTES.

* *On trouve quatre vers dans l'édition de 1723 qui manquent dans les autres; les voici:*

Mais Paris occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un chef moins connu n'arêtait point ſes yeux;
Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
Il ſuccède, &c.

Il eſt évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils ſemblaient avilir Mayenne qui doit être un des héros du poëme.

** Il connaît leurs talens, &c.

Au lieu de ce vers & des trois ſuivans, l'édition de 1723. met ceux-ci:

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence,
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance,
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance. *
Autant la ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale (*l*) au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible :
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe (*m*) de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;

VARIANTES.

* *L'édition de* 1723, *moins ample que les autres, met ainſi ces vers.*

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre, & le mien,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle,
Et Rome qui devait, &c.

(*l*) Voyez la remarque (*b*) au quatrième chant.

(*m*) Philippe II. roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'apelait le Démon du midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire Eugénie, ou à quelque prince de ſa famille.

Et Rome (*n*) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin roi sans sujets, poursuivi, sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé ;
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage (*o*) :
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.
Je ne me flate point d'avoir pu dans son ame
Verser par mon exemple une si belle flâme ;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abatu.
Valois avoit besoin d'un destin si contraire,
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours.
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,

(*n*) La cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII. secourut la ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(*o*) Henri IV. alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III. suivi d'un page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde St. Barthelemi.

La voix de la victoire en ſon camp le rapelle.
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex (*p*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'aprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils aprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la ligue expirer ſous vos coups!
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous.
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit domter l'univers.
Sixte (*q*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,

(*p*) Robert de Dreux, comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avait battus plus d'une fois ſur mer. La reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590. au ſecours d'Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

(*q*) Sixte-Quint, né aux Grottes dans la marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti, homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant cordelier il aſſom-

Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière ;
Le pâtre de Montalte eſt le rival des rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever :
L'un combatant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'océan (r) ſa fuite & ſes naufrages ;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint :
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez-donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt domté, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre.

ma de coups le neveu de ſon provincial, & ſe brouilla avec tout l'ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal il compoſa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V. contre la reine Elizabeth ; cependant il eſtimait cette reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(r) Cet événement était tout récent; car Henri IV. eſt ſupoſé voir ſecrétement Elizabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la reine Elizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon père.

Mais le critique ne ſongeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII. que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, déſavoué & condamné par la plupart de ſes confrères, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſon.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, et tout haut l'autorise.

Martinet *Sculp.*

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'AUMALE *était prêt de se rendre maître du camp de Henri III. lorsque le héros revenant d'Angleterre combat les ligueurs, & fait changer de face à la fortune.*

La discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les seize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats, qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

PENDANT que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il falait un apui;
Il atendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent:
Des portes de Paris leurs légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Pol, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,

Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces combatans, ennemis de leur maître,
Un frère (*a*) de Joyeuſe oſa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour.
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale (*b*),
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemis des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne.

(*a*) Henri, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frapé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom de frère Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair & maréchal de France. Enfin il fit ſon accomodement avec le roi : mais un jour ce prince étant avec lui ſur un balcon, au deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé : *Mon couſin*, lui dit Henri IV. *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat & un renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon couvent, où il mourut.

(*b*) Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des ſorties pendant le ſiège de Paris, & inſpirait aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'eſpérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes ;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, promt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornay qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il aperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois & ceux de Bourbon même :
» Juſte ciel ! eſt-ce ainſi que vous nous atendiez ?
» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons ! » Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du capitole,
Le fondateur de Rome oprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arêter ſes Romains.
Au ſeul nom de Henri, les Français ſe rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît aux milieu d'eux,

Brillant comme l'éclair au fort de la tempête, *
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le fuit, il change les deſtins ;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empreſſent :
La victoire revient, les ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rapelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De ſon front menaçant la terreur les renverſe ;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,

VARIANTES.

* *On trouve dans les premières éditions ces vers-ci :*

Soudain, pareil aux feux, dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue ;
Il arrive, il combat, il change les deſtins ;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains,
Vers ſon indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuſe.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuſe.
Bouflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,
Reſpectez de Henri la valeur invincible :
Mais il tombe déjà ſous cette main terrible :
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas, &c.

Il y a encor beaucoup de choſes corrigées dans ce chant, & ſurtout la plupart des comparaiſons.

Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je ? il s'arête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînent fougueux il ſe dégage ;
Honteux de vivre encor il revole au carnage ;
Il arête un moment ſon vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale ;
La diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle eſt, a beſoin de ſes jours :
Elle s'élève en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle aproche, elle opoſe au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle aplique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle ;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens de la guerre il connaît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris :

Il veut que les assauts succèdent aux batailles :
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel apui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux,
Et bientôt la terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère,
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir.
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre :
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ; *
Tant le faible vulgaire, avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité !
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.

VARIANTES.

* Nul ne veut se défendre.

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivans, qui sont beaux, & qui méritaient de rester.

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des loix,
Ces ligueurs redoutés, qui font trembler les rois ?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des suplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

Il est à croire que l'auteur les a retranchés parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la diſcorde aborde ce héros,
Fait ſifler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combatre avec audace, & mourir avec joie.

La diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fends d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les armes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes,
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté;
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois:
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,

On la voit * ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs;
Ses avis ſont des loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir. **
Là, Dieu même a fondé ſon égliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante:
Là, ſon premier apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſsèrent.

Leur

VARIANTES.

* *Il y avait*:

Elle a ſu ſous ſon joug, &c.

L'auteur s'aperçut que cela formait une cacophonie déſagréable.

** Et l'encenſoir, &c.

Il y a dans l'édition de 1723 cinq vers que l'auteur a ſagement ſuprimés: les voici cependant:

C'eſt delà que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand-prêtre:
Là ſon premier diſciple, avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité;
Mais Rome avait perdu ſa trace apoſtolique.
Alors au vatican régnait la politique, &c.

Sous l'orgueil impoſant du triple diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte (*d*) alors était roi de l'égliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la vérité même empruntant les ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures;
Et fait ſervir le ciel à venger ſes injures.
A peine la diſcorde avait frapé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin la flate, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,

(*d*) Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'apelait communément l'*âne d'Ancone*. On ſait avec quel artifice il obtint la papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu ;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai chrétien deſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems qui corrompt tout changea bientôt leurs mœurs :
Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire,
Placèrent ſans rougir l'inceſte & l'adultère ;
Et Rome, qu'oprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans ſacrés regretta ſes faux dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;
(*c*) De l'égliſe & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois. *

VARIANTES.

* *Voici les vers curieux qui étaient dans les éditions de Londres.*

Sous des dehors plus doux la cour cacha ſes crimes ;
La décence y régna, le conclave eut ſes loix ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Urſins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel ſouverain la terre a peu d'exemples ;
Et l'égliſe a compté depuis plus de mille ans,
Peu de paſteurs ſans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raiſon cet éloge, dans un poëme qui ne reſpire que la vérité.

(*c*) Voyez l'hiſtoire des papes.

Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes loix les loix de ſon égliſe.
Je parlais ; & ſoudain les rois humiliés
Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix ſouflait les guerres ;
Du haut du vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le ſénat (e) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'égliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;
C'eſt lui, qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le prince & l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs,

(e) On ſait, que pendant les guerres du treizième ſiècle entre les empereurs & les pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excomunier l'empereur Fréderic II. mais encor d'offrir la courone impériale à Robert, frère de St. Louis. Le parlement de France aſſemblé, répondit au nom du roi, que ce n'était pas au pape à dépoſſéder un ſouverain, ni au frère d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape une couronne, ſur laquelle ni lui, ni le ſaint père, n'avaient aucun droit. En 1570 le parlement ſédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN CŒNA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célèbres ſous Louis XI. au ſujet de la Pragmatique-Sanction ; celles qu'il fit à Henri III. contre la bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui apelait la maiſon régnante, *génération bâtarde*, &c. & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines, *
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'apareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts:
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs,
Soudain la politique & la diſcorde impie **

VARIANTES.

* *Dans les premières éditions de Londres:*

Ces monſtres à l'inſtant pénètrent un aſyle,
Où la religion ſolitaire, tranquile,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait dans la prière & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

** *Les premières éditions de Londres portent:*

Soudain la politique, & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie;

Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure.
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la ſorbonne antique.
C'eſt-là que s'aſſemblaient ces ſages révérés,
Des vérités du ciel interprètes ſacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flateurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le ſavant enchanté

VARIANTES.

Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit. *
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
» L'égliſe fait les rois, les abſout, les châtie ;
» En nous eſt cette égliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
» Nous reprouvons Valois, il n'eſt plus notre roi.
» Sermens (*f*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, & d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;

VARIANTES.

* *Il y avait dans les premières éditions :*

On briſe les liens de cette obéiſſance,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La diſcorde auſſi-tôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

(*f*) Le 17 de Janvier de l'an 1589 la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les ſujets étaient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fèvre, doyen, & quelques-uns des plus ſages, refuſèrent de ſigner. Depuis, dès que la ſorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait araché de quelques-uns de ſon corps. Tous les ordres religieux, qui comme la ſorbonne s'étaient déclarés contre la maiſon royale, ſe rétractèrent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on rétracté ?

Elle apelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui vient à vous, c'eſt moi qui vous apelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étinceile,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples;
Aprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous; inſpirez ce peuple qui m'adore.

Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'étendard (g) de la croix flotait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux

(g) Dès que Henri III. & le roi de Navare parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endoſsèrent la cuiraſſe, & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme déſigne la proceſſion de la ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Roſe, évêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arivé qu'après la mort de Henri III.

Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe à couvert leur cilice ;
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe ;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la religion ;
Il connaît ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il aplaudit ;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie :
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La diſcorde (*h*) a choiſi ſeize ſéditieux,

(*h*) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eut que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans ſa petite hiſtoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émiſſaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Buſſy le Clerc, gouverneur de la Baſtille, ci-devant maître en fait d'armes ; la Bruyère, lieutenant particulier ; le commiſſaire Louchard ; Emmonot & Morin, procureurs, Oudinet, Paſſart, & ſur-tout Senaut commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier dévelopa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon roi. Je dirai en paſſant que Senaut était père du père Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort général des prêtres de l'Oratoire en France.

Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de nobleſſe ;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices (*i*).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grotes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes ;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion ;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher ſa balance ;
Son temple était ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.
Il était dans ce temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon prince, & l'organe, & l'apui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple & lui ;
Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France :
Le ſeul bien de l'état fait ſon ambition ;
Il hait la tyrannie & la rébellion :

(*i*) Les Seize furent longtems indépendans du duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc ; *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la fait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Bussy les conduisait ; ce vil gladiateur (k), *

VARIANTES.

* *Il y avait dans l'édition de Londres :*

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
Magistrats, leur dit-il, qui tenez au sénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état,
Le peuple, assez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Je vous défens ici d'oser les reconnaître ;
Songez que désormais le peuple est votre maître ;
Obéissez. . . . Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir garde un noble silence.

(k) Le 16 Janvier 1589. Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au parlement une requête, où plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient oppofés à son parti ; il les y fit

Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
» Mercenaires apuis d'un dédale de loix,
» Plébéïens qui penſez être tuteurs des rois,
» Lâches, qui dans le trouble, & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé ;
» Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute ;
» Ces mots *de plein-pouvoir*, qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au ſénat,
» Non la place du roi, mais celle de l'état.
» Imitez la ſorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le ſénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces ſénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Atendaient fiérement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, tyrans ; ou ſuivez-moi...
Alors Harlay ſe lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juſte autant qu'intrépide ;
Il ſe préſente aux ſeize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſuplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux ſouverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains.

jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'apellait le grand pénitencier du parlement.

Muſes, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces héros qu'oprima la licence :
Le vertueux de Thou (*l*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu dévançaient les années ;
Tout le ſénat, enfin, par les ſeize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
Dans cet affreux (*m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'état ;
La ſorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de ſénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables ?
Qui ſont ces magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon (*n*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas ;

(*l*) Auguſtin de Thou II. du nom, oncle de ce célèbre hiſtorien ; il eut la charge de préſident du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conſeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſaïeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes poéſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du ſurintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé *de Blanc-ménil*, parce qu'il poſſédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les Seize.

(*m*) La Baſtille.

(*n*) En 1591 un vendredi 15 Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſavant, & qui faiſait les fonctions de premier préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, conſeiller aux enquêtes, & Jean Tardif, conſeiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer, que Hamilton, curé de S. Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon ; ayant avec lui des prêtres, qui ſervaient d'archers.

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant la diſcorde au milieu des mutins,
S'aplaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content, ſa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout ſanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle apelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles, *
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer, & le feu, volant de toutes parts,

VARIANTES.

* Cependant s'avançaient, &c.

Ce vers dans l'édition de 1723, *est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions :*

De la noblesse Anglaise, une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait en marchant de servir sous nos rois :
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;
C'est-là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combatre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Cependant s'avançaient, &c.

Au milieu de ses feux, henri brillant de Gloire,
apparait à leurs yeux Sur un char de Victoire ;

par Martini

De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La victoire à grands pas s'aprochait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée:
Et l'apui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos rois les a réparé tous.
L'église a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des régles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flateurs,

Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur secte en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois
Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, & bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément (*a*) dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit, que tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu qui venges l'église & punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la misère ;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.

Viens,

(*a*) Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtrise, lorsqu'il commit ce parricide.

Viens, des cieux enflâmés abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;
Viens, deſcens, arme-toi ; que ta foudre enflâmée
Frape, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée :
Que les chefs, les ſoldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvés par toi, nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques.
La diſcorde attentive en traverſant les airs.
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers. *
Elle amène à l'inſtant de ces royaumes ſombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient; le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon (*b*)

VARIANTES.

* *Après ce vers on lit dans l'édition de* 1723 *les dix vers ſuivans :*

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres :
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre, qui de l'abyme & de ſes noirs démons
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs;
C'eſt lui, qui ſous la cendre & couvert du cilice
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

(*b*) Pays des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flâmes au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient ſous le nom de Moloc.

Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutatès (*c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux payens,
Frapez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la secte (*d*) turbulente, *
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

VARIANTES.

* *Il y avait dans la première édition de Londres :*

Dans Londres il inspira ce peuple de sectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(*c*) Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant, qu'on lui sacrifiait des hommes.

(*d*) Les Entousiastes, qui étoient apellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, roi d'Angleterre.

Toujours il revêtait dans ſes déguiſemens,
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette foi dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état, & le roi de ſon maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflâmé d'un couroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il (*e*) entre, & d'une voix majeſtueuſe & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans ?
Au Dieu que ſert la ligue il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (*f*) autrefois, pour ſauver ſon pays,

(*e*) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589 une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait, qu'un ange lui avait aparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit ſe trouve dans la SATIRE MENIPPE'E.

(*f*) Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défiaient de lui l'épièrent pendant la nuit :

N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris,
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Bétulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter;
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir diférée.
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée;
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'égliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, & le ciel l'autoriſe.
Que dis-je? il le commande, il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France;
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés,
Te pouvaient!... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire,
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent;
Il implore à genoux les bras du Tout-puiſſant;

ils le trouvèrent dormant d'un profond ſommeil, ſon bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'aprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paiſible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence.
Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses (g) ſacrilèges vœux au ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère ;
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés ;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs *

VARIANTES.

**Il y a dans la première édition de Londres :*

On ne diſtingue point le vrai zèle & le faux,
Comme la vérité, l'erreur a ſes héros.

(g) Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le roi.

Du vrai zèle & du faux vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit, ſans en être complice :
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même tems le ſacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis (*h*) l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Aprofondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau :
C'eſt-là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.

(*h*) Catherine de Médicis avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Schelles qui fut brûlé en Grêve ſous Henri III. pour *ſorcellerie*, accuſa douze cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des juges ſuperſtitieux, qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées, *
Apareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image;
Et penſent (*i*) que la mort, fidèle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreux (*k*) joint cependant la prière au blaſphême

VARIANTES.

* *L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans :*

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères;
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux :
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde, &c.

Mais il eſt aiſé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

(*i*) Pluſieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient Henri III. & le roi de Navarre, ils les mettaient ſur l'autel, les perçaient pendant la meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.

(*k*) C'étaient pour l'ordinaire des Juifs, dont on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la

Il invoque l'abyme, & les cieux, & Dieu même;
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel,
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie,
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (*l*)
Maudit au nom des dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel atendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Aparaît à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.

cabale dont les Juifs ſe diſaient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus ſortilèges.

(*l*) Ateïus, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant des divinités infernales.

Dieu du haut de ſon trône avait compté ſes jours,
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours;
La mort impatiente atendait ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on obſerve long-tems;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère:
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du ſouverain n'étona point ce traître.
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux;
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le menſonge adroit qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle

(*m*) Potier, préſident du parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été ſecretaire d'état ſous Henri III. & qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été inſulté en préſence du roi par le duc d'Epernon.

(*n*) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au roi une lettre de la part de ce magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance; & c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable,

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon prince, & vous rens cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les cieux d'un ſi prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle, & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras.
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frape, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin.
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il atend à genoux la mort pour récompenſe:
De la France & de Rome il croit être l'apui;
Il penſe voir les cieux qui s'entrouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon.
Déjà Valois touchait à ſon heure dernière:
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière;

& qu'on l'aurait ſurpriſe au PP. de Harlay; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la ligue.

Ses courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flatait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune paſſée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié ;
En vain ſon intérêt combatait ſa pitié ;
Ce héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon roi lui donne un diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux apeſantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes :
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi ;
Vous, Bourbon, combatez, régnez, & vengez-moi ;
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous atend, mon trône vous eſt dû ;
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu :
Mais ſongez que la foudre en tous tems l'environne ;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puiſſant génie
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous conaiſſez la ligue, & vous voyez ſes coups,
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte ciel ! épargnez une vertu ſi rare.

Permettez !... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre sur sa tête & termine son sort.
Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs:
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts:
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes *
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans apui,
Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la ligue affermie,

VARIANTES.

* *Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751, les vers suivans, qui terminaient le chant.*

Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abymes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros, qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau & celui de la présente édition :

(o) Henri III. mourut de sa blessure le 3 d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avoit pris avec son frère la résolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encor bâtie du tems de la St. Barthelemi.

A l'égliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau-monde encor plus puiſſant qu'eux?
Déjà quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zèlés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein;
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte enflâmé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-tems la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs Rois,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage.
Les pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique; & bientôt il s'aprête
A mériter ſon trône, en marchant à leur tête.

LA HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

APRES la mort de Henri III. les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la ville ; l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combatre sur les remparts : description de ce combat. Aparition de S. Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix.
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance :
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée (*a*),
Et croit avoir acquis, par un assassinat,

(*a*) Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessin, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

. il monte : il a deja de ses mains Triomphantes , .
arboré de ses bjs les enseignes flotantes .

Martinet

Le droit d'élire un maître, & de changer l'état.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs deſſeins ;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints ;
Qu'injuſtement élu, c'étoit beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conſeil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toujours né de misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces ſeigneurs,
De nos antiques pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des rois aſſis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'aparence.
Là de nos parlemens les ſages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés,
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ;
Le louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là le légat de Rome eſt d'un ſiège honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous aprenne à régner.
On s'aſſemble ; & déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au légat ſeul, & devant lui déclare,
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,

Ce monument (*b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhore,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flâmes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
Soudain Potier (*c*) ſe lève & demande audience;
Sa rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté;
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, *
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.

Ainſi

* *On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.*

(*b*) L'INQUISITION, que les ducs de Guiſe voulurent établir en France.

(*c*) Potier de Blanc-ménil, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrième & cinquième chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. *Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur*, lui dit-il; *mais je ne puis vous regarder comme mon maître.*

Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frapé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.
» Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême,
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir.
» Mais nous avons nos loix, & ce héros inſigne,
» S'il prétend à l'empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain
Avec tout l'apareil qui ſuit un ſouverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage.
» Oui, prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous eſtime aſſez, pour oſer contre vous
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre:
» Le ſang d'un ſouverain doit ſuffire à ſa cendre;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'état que le ciel a changé:
» Périſſe avec Valois votre juſte colère;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le ciel, ce juſte ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemi vous fit trop vertueux.
» Mais j'entens le murmure, & la clameur publique.
» J'entens ces noms affreux de relaps, d'hérétique.
» Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
» Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez:
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage?

» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'inſtruire ;
» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner :
» Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendu juges de votre maître ?
» Infidèles paſteurs, indignes citoyens !
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrétiens,
» Qui bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
» Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauts,
» Sanglans percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux !
» Eux ſeuls étaient chrétiens, je n'en conais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre ;
Ils repouſſaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'au méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées ;
Quand ſoudain mille voix juſqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous ſommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échapés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,

D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'apareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre;
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendars:
Il inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux,
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace, enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tous tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance;
Le voilà qui s'aproche, & la mort le devance.

Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
s'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
Avec moins d'apareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (*d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflâmé
Vole avec la prison qui le tient renfermé:
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abymes ouverts,
Des noirs torrens de souphre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes,

(*d*) C'est dans les guerrés de Flandres, sous Philippe II. qu'un ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dus aux Italiens.

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre *
Comme un fléau du ciel affreux, mais néceſſaire.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lys les enſeignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;

VARIANTES.

* *Il y avait dans les dernières éditions :*

D'un œil ferme & ſtoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre ;
Et ſon rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort & ne la donner pas.

L'auteur a préféré l'autre leçon : la rime eſt moins riche, mais le ſens eſt plus fort ; & en ce cas, il n'y a pas à balancer. A l'égard des deux derniers vers, il eſt difficile de décider quelle leçon l'on doit préférer.

Il leur montre l'exemple, il les rapelle au crime;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur ;
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théatre de la mort.
Dans ces fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareil à l'océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combatre, & de donner leur vie.
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Eſſex monte à la brèche, où combatait d'Aumale;

Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble.
Avançaient, combataient, frapaient, mouraient ensemble,
Ange qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage:
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus;
Ils quitent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des valons les nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux:
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante:
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux,
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;

Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte;
Compagnons, aportez, & le fer, & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du porfond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux; maître des élémens,
Déscendait vers Bourbon sur les ailes des vents:
De la divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles:
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'horreur;
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflâmait dans son cœur,
Semblable à l'océan qui s'apaise & qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde! *
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:

VARIANTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727:

O fatal habitant de l'invisible monde!
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abyme, ou descens-tu des cieux!
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?

Je ſuis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père :
Ce Louis, qui jadis combatit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis, qui te plaint, qui t'admire & qui taime ;
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon père échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, chefs, citoyens, ſoldats,
Font pleuvoir ſur le roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager :
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille :
Français, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combatre votre roi ?
Alors, ainſi que l'aſtre, autour de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pieds d'un chêne aſſis dicta ſes juſtes loix.

Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, (*e*) tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'état, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir,
Ces miniſtres, ces grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Opreſſeurs, oprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels, en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

(*e*) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'état les cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le ſecretaire d'état *le Blanc* était priſonnier dans ce château, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

Regne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils.

Martinet Sc.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS *transporte Henri IV. en esprit au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, & les grands hommes que la France doit produire.*

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie, *
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans;

VARIANTES.

* *Tout le commencement de ce chant est entiérement différent dans l'édition de 1723 : le voici :*

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs;
Un silence profond régnait dans l'univers.
Henri prêt d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros descendu de la voûte des cieux,
Ministre de Dieu même, aparut à ses yeux :
C'était ce saint guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.

Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence,
L'un eſt le doux ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance;
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſont faible corps
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidèle joie;
Elle aporte de Dieu la promeſſe & l'apui;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les apelle;
Aprochez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ces antres ſecrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros.

VARIANTES.

Sur ſa tête éclatait un brillant diadême;
Au front du nouveau prince il le poſa lui-même:
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſépare a raproché l'eſpace;
Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire,
Poſſédez ma ſageſſe, ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,

D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même;
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins;
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.

VARIANTES.

Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux, oſez être jaloux.
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon apui marcher à ſa lumière?
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans!
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes!
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France aprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière,
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviſer les airs.

L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traverſent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs :
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flâme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné. *
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,

VARIANTES.

* *On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de* 1727.

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux;
C'eſt-là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance,
Ces eſprits immortels enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées,
Quand le Dieu qui les fit les rapelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorſque les aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure, & ſifient dans les airs.
Ainſi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.

Qui tourne autour de soi sur son axe enflâmé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière.
Il donne en se montrant la vie à la matière ;
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flotans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'atirent dans leur course (*a*), & s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'apui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, & des mondes sans fin.
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.
C'est-là que le héros suit son céleste guide ;
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers ;
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,

(*a*) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'aprochant & s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer, & s'éviter.

De Zoroaſtre (*b*) encor aveugles ſectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiègent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon prophète.
Le bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens. *

Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Atendent en tremblant l'éternelle ſentence.

Dieu

VARIANTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727 *après ces vers* :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtiment, reſtent ſans récompenſe ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrétiennes loix ; qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs,
Mais ſur la ſimple loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici-bas, ſa fille & notre mère,
Nous inſtruit en ſon nom nous guide, nous éclaire ;
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir ;

(*b*) En Perſe, les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroaſtre, & qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au ſoleil, comme à une image du Créateur.

Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout,
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les absout.
Henri n'aprocha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
» Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
» Non Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
» Sur cette loi, sans doute, il juge les payens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

Tandis que du héros la raison confondue,
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit.
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter;

VARIANTES.

Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée;
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée;
Elle pleure, & ses cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes, & dans celle-ci est fort supérieur à tous ces morceaux.

Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux ; quand ſon ſoleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuſe mort, & la confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels goufres enflâmés s'entrouvrent ſous mes pas !
O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creuſé par la juſtice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des enfers. * (*c*)

VARIANTES.

* *Au lieu de ce vers, & des onze vers ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de* 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le déſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage ;

(*c*) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il était dans la théologie payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le ſoleil ; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

Là git la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'orgueil, qui ſe plaît & s'admire;
La faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus;
L'ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre hypocriſie, aux yeux pleins de douceur.
(Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur;)
Le faux zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés

VARIANTES.

Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache & s'humilie;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſifler ſes ſerpens, & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le menſonge, & ſur-tout ſa ſœur l'hypocriſie,
Qui les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtile en ſoupirant ſa rage & ſon venin.
Le faux zèle éclatant, &c.

Et s'il m'eſt permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a mis en leur place, ſoit dans les éditions de Londres, ſoit dans celles de 1737 & 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer, on verra ſi M. Langlet ne ſe trompe pas.

A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
N'aprocha de ſon ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, diſaient-ils, par ce juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit ?
Le héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas : ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?
L'aſſaſſin de Valois ! Ce monſtre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau paricide :
Dont le conſeil des Seize arma ſa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints autels,
Que la ligue l'invoque, & que Rome le loue (*d*),
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères loix
Pourſuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flateurs mercenaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſuplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans ;

(*d*) Le paricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre de Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le cardinal de Retz raporte que le jour des barricades, ſous la minorité de Louis XIV. il vit un bourgeois portant un hauſſecol ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe ;
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écraſe.
Auprès d'eux ſont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuiſſans
Henri voit près des rois leurs inſolens miniſtres :
Il remarque ſur-tout ces conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineſtimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, *

VARIANTES.

* Etes-vous en ces lieux, &c.

Au lieu de ce vers & des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres, que l'on lit dans l'édition de 1723.

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux-mêmes, qui nourris au ſein de la moleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe,
Ceux qui livrés ſans crainte à des penchans flateurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737 *voici comme ces derniers vers ſont tournés.*

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la moleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit par tous ces différens changemens, avec quelle extrême attention, & avec quelle ſévérité l'auteur a revu ſon ouvrage ; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

Qui livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la moleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans, vous, amis des vertus,
Qui par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mère,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, hélas trop libre, avoir daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir !
Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans :
Mais ici c'eſt un père ; il punit ſe enfans ;
Il adoucit ſes traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir de momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. (*e*)
Il dit ; & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,

(*e*) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue ;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la moleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul a jamais tous les cœurs ſe rempliſſent ;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produit tous les âges ;
Là ſont les vrais héros, là vivent les vrais ſages ;
Là ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux ſur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louis (*f*) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la juſtice ;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe (*g*) eſt à ſes pieds, ce miniſtre fidèle ;
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle ;
Tendre ami de ſon maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire :

(*f*) Louis XII. eſt le ſeul roi, qui ait eu le ſurnom de père du peuple.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande hiſtoire.*

De ſes aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, ſous un autre Louis.
Plus loin ſont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflâma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille (*h*), Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin (*i*), le deſtructeur & le vengeur des rois;
Le vertueux Bayard (*k*) & vous, brave amazonne (*l*),
La honte des Anglais, & le ſoutien du trône. *

VARIANTES.

* *L'édition de 1723 met ici une longue ſuite de vers, que l'auteur a ſuprimés dans les autres éditions; les voici donc:*

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance, & reconnaît ſon fils.

(*h*) Parmi pluſieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUI DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refuſa l'épée de connétable ſous Charles VI.

CLISSON (le connétable de) ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'état par cette maiſon.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

(*i*) GUESCLIN, (le connétable du Gueſclin.) Il ſauva la France ſous Charles V. conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le trône de Pierre le cruel, & fut connétable de France & de Caſtille.

(*k*) BAYARD, (Pierre du Terrail ſurnommé le chevalier ſans peur & ſans reproche.) Il arma François I. chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523. à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) JEANNE D'ARC, (connue ſous le nom de la pucelle d'Orléans) ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au deſſus de ſon ſexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiégne en 1430 conduite à Rouen, jugée comme ſorcière par un tribunal écléſiaſtique également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'égliſe ils ont chéri leur mère :
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quité ?
Comme il diſait ces mots d'une voix gémiſſante,
Le palais des deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le tems d'un aile prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et delà ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux, deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.

VARIANTES.

Le héros attendri tombe aux pieds de ſon père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chère ;
Trois fois ſon père échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il aprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à ſa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il, au temple des deſtins :
Avançons, il eſt tems de vous faire connaître
Les rois & les héros qui de vous doivent naître,
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain, &c.

La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs:
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes loix d'autant mieux atachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'est delà que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, dévancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens atachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Aprochons-nous: le Ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.

Le premier qui paraît, c'eſt ton auguſte fils ;
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni ſon fils, ni ſon père.
Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats ;
Il les prend pour des rois. . . . Vous ne vous trompez pas.
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du prince & de l'état l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés, de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opoſant ſon courage,
Des princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (*n*)

(*m*) Le cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du royaume en 1651 malgré la reine régente qu'il gouvernait ; mais le cardinal de Richelieu ſe maintint toujours, malgré ſes ennemis, & même malgré le roi ; qui était dégoûté de lui.

(*n*) Le peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer ſon corps ; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chère & reſpectable.

En le rendant heureux tu ſauras t'en venger ;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce roi (*o*) qui les fait trembler tous ?
Quels honneurs ! quels reſpects ! jamais roi dans la France,
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes ;
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de Louis, ſiècle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amène les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les muſes à jamais y fixent leur empire ;
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages (*p*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'univers, & liſent dans les cieux ;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'erreur préſomptueuſe à leur reſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie ;
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats ;

(*o*) Louis XIV.

(*p*) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

Je vois tous les Bourbons voler dans les combats ;
A travers mille feux ; je vois Condé (*q*) paraître,
Tour-à-tour la terreur & l'apui de son maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat (*r*) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.
Vauban (*s*) sur un rempart, un compas à la main, *

VARIANTES.

* *Il y avait dans les précédentes éditions :*

Ce héros dont la main rafermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des arts.

(*q*) LOUIS DE BOURBON, apellé communément le grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems ; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins il est certain, que M. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

(*r*) Le maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quita le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(*s*) Le maréchal de VAUBAN, né en 1633. le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encor été exécuté. Il était de l'académie des sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (*t*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars (*u*),
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne apui de ſon roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune Prince (*x*), en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juſte;
Les cieux le formeront de votre ſang auguſte.

(*t*) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le le nom de Luxembourg, maréchal de France, duc & pair, gagna la bataille de Caſſel, ſous les ordres de MONSIEUR, frère de Louis XIV. & remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Baſtille, & reçut mille dégoûts des miniſtres.

(*u*) On s'était propoſé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où ſe poſta depuis le duc de Marlborough, lorſqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712 lorſque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait, ſi Louis XIV. quiterait Verſailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le ſiège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Radſtadt au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

(*x*) Feu monſieur le Duc de Bourgogne.

Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon règne eût été trop heureuſe ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes ;
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !
Un faible rejeton (*y*) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé à la France un monarque au berceau ;
De l'état ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance, *

VARIANTES.

* *Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.*

De l'empire Français douce & frêle eſpérance :
O vous, qui gouvernez les jours de ſon enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conſervez ſous nos yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux,
Conduiſez par la main ſon enfance docile,
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile :
Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion ;
Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire ;
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille & ſoumis aux règles du devoir.

(*y*) Ce poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout ſouverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connaître :
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître :
Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux :
Aprens-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour eux :
France reprens ſous lui ta majeſté première ;
Perce la triſte nuit, qui couvrait ta lumière ;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grotes profondes,
Où ſon tes pavillons qui flotaient ſur ſes ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'apelle & t'ouvre ſes tréſors.

Maintiens

VARIANTES.

Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître ;
Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître :
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe ;
Qu'il ne permette pas, qu'un miniſtre inſolent
Change ſon règne aimable en un joug accablant :
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chériſſe les loix,
Bien pur, préſent du ciel, & peu connu des rois ;
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV. & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
(?) Un héros, que de loin pouſuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquile.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître : *
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France aparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des rois.
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.

VARIANTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727 :

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaſte génie :

C'était-là une vérité dure.

(?) Vrai portrait de Philippe duc d'Orléans, régent du royaume.

Philippe ..... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques (*aa*);
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?
Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du temple des deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.
L'aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du ſoleil:
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres;
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

(*aa*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

Sa valeur les vainquit, Sa vertu
les enchaine.

LA HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne & des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confuse assemblée *
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.

VARIANTES.

* *Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de* 1723.

Paris toujours injuste, & toujours furieux,
De la mort de son roi rendait graces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait folement de sa vaine espérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ses états pour la première fois;
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône sous leurs pas les routes aplanies;
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Instruit par le travail & par l'adversité,

Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'oſant dégrader, ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce (*a*) lieutenant ſans chef, ce roi ſans diadême,
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Un peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'apui,
Lui promet de combatre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au conſeil il apelle
Tous ces chefs orgueilleux vengeurs de ſa querelle;
Les Lorrains (*b*) les Nemours, la Châtre, Canillac.
Et l'inconſtant Joyeuſe (*c*), & Saint-Pôl, & Briſſac:

VARIANTES.

Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
Il crut qu'il était tems d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

(*a*) Il ſe fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état & du royaume de France.

(*b*) LES LORRAINS. Le chevalier d'Aumale dont il eſt ſi ſouvent parlé, & ſon frère le duc, étaient de la maiſon de Lorraine.

CHARLES-EMMANUEL, duc de NEMOURS, frère utérin du duc de Mayenne.

LA CHATRE était un des maréchaux de la ligue, que l'on apellait des bâtards, qui ſe feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet, la Châtre fit ſa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

(*c*) JOYEUSE eſt le même, dont il eſt parlé au quatrième chant, remarque (*a*)

SAINT-POL, ſoldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guiſe, fils du Balafré.

Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les dieux.

La diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles,
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux apareil,
Déſiaient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie :

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre Henri III. qui avait dit, qu'il n'était bon ni ſur terre, ni ſur mer. Il négocia depuis ſecrétement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

C'était le jeune Egmont (*d*), ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits,
Des malheureux Flamans opprimés par leurs rois.
Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
Baisa long-tems la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Raporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace:
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'état! *

VARIANTES.

* *Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de* 1723. *& qu'on doit restituer.*

Henri loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

NB. *L'auteur les a retranchés, afin que ces mots*, loin des remparts, *ne nuisissent pas à l'unité de lieu.*

(*d*), Le comte D'EGMONT, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le prince de Hoon.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II. roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville: celui qui le haranguait ayant mêlé dans son

Près des bords de (*e*) l'Iton & des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature : *
La guerre avait long-tems reſpecté les tréſors,
Dont Flore & les zéphirs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles,
Protégés par le ciel, & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;

VARIANTES.

* *Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de* 1723. *dont la plupart ſont changés dans les autres éditions.*

Là ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leurs muſettes éveillaient les échos;
Là les nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide.
Les tranquilles zéphirs habitaient ſur ces bords ;
Cérès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt-là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées.
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Dans le fond des forêts les nymphes ſe cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

diſcours les louanges de l'amiral d'Egmont ſon père : *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cauſe.

(*e*) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que ſe donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux.
La déſolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent.
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent ;
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix.
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, l vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers ; il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frapant la terre,
Apelle les dangers, & reſpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire, & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont (*f*), qui ſous cinq rois avait porté les armes ;
Biron (*g*) dont le ſeul nom répandait les alarmes ;
Et ſon fils (*h*) jeune encor, ardent, impétueux,

(*f*) JEAN D'AUMONT, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritière de l'ancienne maiſon de Sully. Il ſervit ſous les rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

(*g*) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, maréchal de France, grand maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron, ce que devait faire le roi.* Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592 au ſiége d'Epernai.

(*h*) CHARLES GONTAUD DE BIRON, maréchal, & duc & pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la cour de

Qui depuis ... mais alors il était vertueux.
Sully (*i*) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, & que la ligue estime.
Turenne (*k*) qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. *

VARIANTES.

* *On voit dans l'édition de* 1723, *ce qui suit :*

Sanci, brave guerrier, ministre, magistrat,
Estimé dans l'armée, à la cour, au sénat ;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angenne :
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornay dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissaient Givri, Noailles & Feuquières,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières, &c.

Ces vers méritent d'être conservés.

la Bastille en 1602. On voit encor à la muraille les crampons de fer, qui servirent à l'échafaut.

(*i*) RONY, depuis duc de SULLY, sur-intendant des finances, grand maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III. de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

CRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III. de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Crillon, que Henri le Grand écrivit : *Pens-toi brave Crillon, nous avons combatu à Arques, & tu n'y étais pas... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

(*k*) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, vicomte de TURENNE, maréchal de France. Henri le grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de

Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre reine, & le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille (*l*), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières (*m*);
Dailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abatu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le ciel à ſes armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,

ſes noces le maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette ſouveraineté, acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic-Maurice duc de Bouillon ſon fils, qui ayant trempé dans la conſpiration de Cinqmars contre Louis XIII. ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie: il eut en échange de ſa ſouveraineté; de très-grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnaient plus de richeſſes & moins de puiſſance.

(*l*) CLAUDE, duc de la TRIMOUILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, & était le ſeigneur le plus conſidérable parmi les calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être connétable ſous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe marquiſe de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquières & de Neſle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous la fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échapé du sein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe.
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brule dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire ;
Hélas il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les pleines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflâmait sa présence,
» Vous êtes nés Français, & je suis votre roi (*n*),
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi,
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flote sur ma tête,
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même tems,

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri IV. à la journée d'Ivry ; *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.*

On voit des deux partis voler les combatans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (*o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme, & le fer.
On ſe mêle on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance, & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay (*p*) le ſuit, toujours calme & ſerein,
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie, *

VARIANTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727 *& les autres* :

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie?

(*o*) La baïonnette au bout du fuſil, ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(*p*) DU PLESSIS MORNAY

Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain.
L'officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps,
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince; il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains,
De se souiller du sang des malheureux humains,
De son roi seulement son ame est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomtée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.

VARIANTES.

Ici près de ce bois Mayenne est arrêté,
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté;
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte, &c.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs

eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

Dailly portait par-tout la crainte & le trépas,
Dailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'opoſe à ſes coups menaçans,
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans, *
Qui dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les apas;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes;
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le ciel,
En déteſtant la ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Atacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers Dailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flâme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frapent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents;
De leur mélange affreux les éclairs réjailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,

* Cet épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante était à ſes côtés ;
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités !
Mais un deſtin funeſte enflâme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux Dailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
Dailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas ! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'opoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos atendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords :

Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue ;
Eſt-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus ;
Elle rouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Père, époux malheureux, famille déplorable ;
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !
Mais qui fait fuir ainſi ces ligueurs diſperſés ?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez ; revenez .... lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'égliſe !
Suivez-moi, rapellez votre antique vertu,
Combatez ſous d'Aumale & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Pôl, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabère expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière :
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière :
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr . . .

C'était

C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. *
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flâmes:
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le ſecourir: ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron (*q*) qu'environnaient les ombres de la mort,

VARIANTES.

* *L'édition de* 1727 *porte ce qui ſuit* :

Que vois-je! c'eſt ton roi, qui vole à ton ſecours;
ait l'affreux danger qui menace tes jours:
Il le ſait, il y vole, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant;
D'Aumale àſ on aſpect recule en frémiſſant;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(*q*) Le duc de BIRON fut bleſſé à Ivry, mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe, qu'Henri le Grand lui ſauva la vie. (On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.)

A l'aſpect de ſon roi, fait un dernier effort ;
Il rapelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La diſcorde cruelle
Aux vertus du héros opoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le héros, ſur lui ſeul il s'élance.
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en ranimant ſa rage ;
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent :
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent :
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
Il eſt comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents, & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle ;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le dévançait, la mort ſuivait ſes coups,

Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon couroux. *
Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combatre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire ;
Combatons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre ;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur apui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, & combatent pour lui ;
Que la nature entière attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc ;
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.
Le roi, qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble ;
Ainſi que le danger ſon audace redouble :
Son grand cœur s'aplaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.

VARIANTES.

* *Voici les vers qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de* 1723.

Egmont, courtiſan lâche & ſoldat téméraire,
Eſclave du tyran, qui fit périr ſon père ;
Malheureux, il n'oſait ſur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſait point venger ſon père & ſa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber ſoudain ;
Le fer étincelant, &c.

Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite :
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain ;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopèrent ;
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords. *
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur

VARIANTES.

* *Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux :*

Sur ſon corps tout ſanglant, le roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La ligue en pâliſſait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & Saint-Pôl accourent à l'inſtant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frape le grand Henri d'une atteinte imprévue.
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ſes remparts, qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilège oſer bleſſer les dieux.

Mais ce que l'auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

S'empare en ce moment de leur troupe alarmée :
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée ;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leurs vainqueurs offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquile & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamans, la fortune & les cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi l'un & l'autre aux remparts de Paris ;
De la ligue en marchant ramaſſez les débris ;
De Coligni vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu domter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flate en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.

Mayenne cependant par une fuite promte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés. *
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de couroux,
Regardaient ces vaincus échapés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en ſa préſence,
Atendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Eſclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,

VARIANTES.

* *Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de* 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire ;
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer ;
Vivez, c'eſt trop me craindre, aprenez à m'aimer.
Il dit ; & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, &c.

Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déjà du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, qui tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux la prompte meſſagère,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aile légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers.
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte, ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan la bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tréſſaillit d'alégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidèles ligueurs!

O citoyens trompés, & vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flater vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris:
Sa politique habile, au fond de sa retraite.
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer:
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combatre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

Il S'éloigne, il revient, il part désespéré,
Il part: *henriad. C. IX.*

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du temple de l'Amour : La discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque tems auprès de madame D'ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (*a*) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,

(*a*) Cette description du temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la politique, parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons. *
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flateuſe eſpérance au front toujours ſerein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;

VARIANTES.

* *Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de* 1723 *ceux que voici*:

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps apeſantis qu'énerve le repos;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La moleſſe entretient un ſilence paiſible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

La molle volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur:
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
La haine & le couroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour a choiſi ſon ſéjour éternel,
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre; *
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,

VARIANTES.

* *Voici comme l'édition de* 1723 *a mis ces deux vers:*

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fiers de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'aplaudir des maux qu'il avait faits.
La diſcorde ſoudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflâmés:
Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles?
Ah! ſi de la diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écraſe mes ſerpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeul écartés.
Encor une victoire, & mon trône eſt en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combatre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, amour, il gémiſſe abattu;
Va domter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers,

Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre ſa tête altière;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien;
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton règne eſt le mien.
Ainſi parlait ce monſtre; & la voûte tremblante
Répétait les accens de ſa voix effrayante.
L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées;
Il fend des vaſtes cieux les voûtes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aile des zéphyrs.
Dans ſa courſe d'abord il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie. *
Il rit, en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde;
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux;
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe (*b*),

VARIANTES.

* *L'édition de 1723 met ainſi ce vers :*

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(*b*) VAUCLUSE, *Vallis clauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encor près de ſa ſource une maiſon, qu'on apelle la maiſon de Pétrarque.

Asile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis au bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlassés,
Les chifres de Diane (c) y sont encor tracés.
Sur ta tombe en passant les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers, à travers les guérêts,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts,
L'amour sent à sa vue une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle: on voit soudain les élémens armés,
D'un bout du monde à l'autre apellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'aporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnaît l'amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte & sans guide:
L'amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi dans ses bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres:

(c) ANET fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagère,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon père,
Qui fidèle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée (*d*) était ſon nom ; la main de la nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas, (*)
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle (*e*) qui des Romains avait domté le maître,

VARIANTES.

* *Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de* 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.

(*d*) GABRIELLE D'ESTRÉES, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand maître de l'artillerie, mariée au ſeigneur de Liancourt, & depuis ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiſtoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princeſſe de Conty.

(*e*) CLEOPATRE allant à Tarſe, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopatre était habillée, comme on repréſentait alors la déeſſe Vénus : ſes femmes repréſentaient les nymphes & les graces : la poupe & la proue étaient rem-

Lorſque les habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable:
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'amour, qui cependant s'aprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſupoſé vient près d'elle ſe rendre;
Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'amour s'aplaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'apas!
Au devant du monarque il conduiſit ſes pas. *

L'art

VARIANTES.

* *Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques-uns des ſuivans :*

Au devant du monarque il conduiſit ſes pas,
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,

plies des plus beaux enfans déguiſés en amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la déeſſe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. (PLUTARQUE.)

L'art ſimple dont lui-même à formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flote au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable,
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflâme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'amour tout miracle eſt poſſible:
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe,
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,

VARIANTES.

Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naiſſant les grandes paſſions.

Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ces moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée?
Par un charme indomtable elle était attirée,
Elle avait à combatre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un héros, & l'amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain apui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée. *
Loin de lui cependant tous ſes chefs étonnés,
Se demandent leur prince, & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours: aucun d'eux n'eût pu croire,

VARIANTES.

* N'aime, ne voit, n'entend, &c.

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaiſirs déſarmer ce héros;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'apui du trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les alarmes,
Et ſes chefs étonnés, ſes ſoldats abatus, &c.

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire ?
On le cherchait en vain ; ſes ſoldats abatus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déjà vaincus.
Mais le génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère ;
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay, c'était pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire :
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce moleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,

Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire ;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens & remplissaient ses jours.
L'amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la sagesse sévère ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur :
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes ;
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'un onde claire,
Sous un myrte amoureux, asile du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses apas ;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes :
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'apui du trône, & l'effroi des humains.
La discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare alégresse ;
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la ligue irriter les serpens :
Et tandis que Bourbon se repose, & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.
Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit ;
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.

Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ces regards baiſſés,
Se font entendre au prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin. *
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère,
Qui m'aprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince eſt digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rens à moi ;
Je reprens ma vertu, que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même & roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le domte eſt illuſtre.
Il dit : Le roi s'aprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ſes adieux !
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,

VARIANTES.

* *Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de* 1723.

Tout autre eût d'un cenſeur haï le front ſévère,
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince, &c.

En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts ;
L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs,
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toujour ſévère, & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

Tout le Peuple changé dans ce jour Salutaire,
Reconnaît son vrai Roy, son vainqueur et son Pere,

LA HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

RETOUR du roi à son armée : il recommence le siége. Combat singulier du vicomte de Turenne & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans, qu'il assiége. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes & la guerre est finie.

CEs momens dangereux, perdus dans la moleſſe, *
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré :

VARIANTES.

* Ces momens dangereux, &c.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & ſa perte eſt toujours dangereuſe.
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu ;
Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux momens perdus dans la moleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'alégreſſe.
Déjà dans leur aſile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'oprobre, ils parlaient en vainqueurs.

Leur eſpoir les trompait. Bourbon que rien n'arête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revît ſes étendards ;
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tout raſſemblés.
Là, D'Aumale ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor apris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher ;
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leur rempart affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots ; les ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous aprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un héros, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,

Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; ennemis paraiſſez.
Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence,
Combats pour ton pays, pour ton prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combatant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combatans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait aporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le fanatiſme affreux ; la diſcorde farouche,
La ſombre politique, au cœur faux, à l'œil louche ;
Le démon des combats reſpirant les fureurs ;
Dieux enivrés de ſang, dieux dignes des ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'aprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des cieux ouverts
Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,

Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix deſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés:
La terreur les enchaîne: un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des dieux en ſon temple aportée,
A ſes yeux éblouis l'arche fut préſentée.
Paris, le roi, l'armée, & l'enfer, & les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet apareil qui rend,
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcens, juge ſa cauſe, & combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attens peu de moi-même, & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit; J'attens tout de mon bras,
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats,

En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême ;
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi-même.
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflâmé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre d'un pas léger ſe détourne, & l'évite.
Tantôt plus raprochés ils ſemblent ſe ſaiſir ;
Leur péril renaiſſant donne une affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné. *
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur :
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, aperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.

* Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monſtres frémirent:
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent
» De la ligue à jamais le trône eſt renverſé;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échape de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris (*a*),
Raportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abatement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots & retiennent leur plainte:

(*a*) Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encor à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les royaliſtes, & le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III. Mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs & les ſoldats près du roi s'aſſemblèrent:
Ils demandent l'aſſaut; mais l'auguſte Louis, *
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainſi des élémens le moteur inviſible
Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſent la barrière où ſe briſent les mers:
Ils fondent les cités, les diſperſent en ruines,
Et les cœurs des humains ſont dans ſes mains divines.
Henri de qui le ciel a reprimé l'ardeur
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir;
Il laiſſe à leurs fureurs le tems du repentir.

VARIANTES.

* Ils demandent l'aſſaut, &c.

Au lieu de ce vers & des treize qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déjà tournés ſur eux;
Il voulait les ſauver de leur propre furie.
Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

Il (*b*) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé:
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait céder, *
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout haſarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengereſſe,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître; ils bravaient leur vainqueur;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive
Ceſsèrent d'aporter, dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,

VARIANTES.

* Mais le faux zèle, hélas, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvaient les Seize & la religion.

(*b*) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

Où de myrte & de roſe ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mêts les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de misère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſière:
Se diſputaient encor, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes misères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères;
Ce déteſtable mêts (*c*) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques;
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (*d*)

(*c*) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. (Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)

(*d*) On fit la viſite, dit Mezeray, dans les logis des eccléſiaſtiques & dans les couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux :
Aux autres ils montraient d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains apas, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles ;
Par les prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos aïeux nourriſſaient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques,
Barbares (*e*) dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes ;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mère,
De la cruelle faim le beſoin conſumant
fait expirer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe

Etait

(*e*) Les Suiſſes qui étaient dans Paris à la ſolde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au raport de tous les hiſtoriens du tems ; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *barbares*, & non ſur leur nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à oprimer celle des autres.

Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſuplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire (*f*)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle aproche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa misère, & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
Trois fois le fer échape à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité;
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta misère;
Rens-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mère;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le paricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer;
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,

(*f*) Cette hiſtoire eſt raportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiège de la ville de Sancerre.

Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mère & le fils vous ſervent de pâture,
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux ſemble vous glacer tous?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard, qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Il n'oſent regarder cette maiſon funeſte,
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel, & demandait la mort.
Juſqu'aux tentes du roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent,
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la néceſſité, l'excuſe des tyrans,
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la misère;

Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſai-je en le ſauvant perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis;
Et ſi trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire:
» Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.
Il dit (g); & dans l'inſtant il veut que ſon armée
Aproche ſans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuples ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes ſombres
Les mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Apellait les enfers, & les mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,

(g) HENRI IV. fut ſi bon, qu'il permettait à ſes officiers d'envoyer (comme le dit Mézeray) des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis & aux dames. Les ſoldats en faiſaient autant, a l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentaient. Par-là il arriva effectivement, que les aſſiégeans nourirent les aſſiégés.

Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur aporter la vie.
Sont-ce là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels ?
Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'eſt la brillante image ;
C'eſt un roi bienfaiſant, le modèle des rois ;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs atendris tel était le langage.
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Raluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abatu.
» Combatans ſans courage, & chrétiens ſans vertu.
» A quel indigne apas vous laiſſez-vous ſéduire ?
» Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
» Chrétiens, n'atendons pas qu'un tyran nous pardonne ;
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir :
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,

La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis, *
Et que le roi des rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes;
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.

VARIANTES.

* *Au lieu de ce vers & des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de* 1727:

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux, &c.
Par des coups effrayans souvent ce Dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices,
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, & marche à ses côtés.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le saint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel aporte ses douleurs.

Mais l'auteur a eu raison de les changer.

Le ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face ;
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frapant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans,
Mais cette impénétrable & juſte providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Père de l univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les rois,
Vois le peuple Français à ſon prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?

Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître:
Donne à l'égliſe un fils, donne à la France un maître.
Des ligueurs obſtinés confons les vains projets;
Rend les ſujets au prince, & le prince aux ſujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice;
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'éternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent.
La terre en treſſaillit; les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis ſon apui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la vérité, ſi long-tems atendue,
Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du roi deſcend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la religion *
Eſt au deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'égliſe ici-bas combatue,
L'égliſe toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,

VARIANTES.

* *Il y avait dans l'édition de* 1727:

Il abjure avec foi ces dogmes ſéducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.

Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louis dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre (*h*) au nom du Dieu qui fait régner les rois;
Les ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, & son père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop-tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet 1593, mais il a fallu raprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme, & non une histoire.

FIN de la Henriade, des Variantes, & des Notes.

NOTES

TIRÉES DE L'ÉDITION

DE Mr. L'ABBÉ

LANGLET,

ET DE QUELQUES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

CHANT PREMIER.

Pag. 37. Vers 16.

Les peuples à ſes pieds, &c.

LE duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna *Jean de Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant apris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

Pag. 39. Vers 22.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon.

La note de l'édition de 1723 eſt très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon.

C'était eux qu'on apellait les mignons de Henri III. St. Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſur-tout Quélus, eurent part auſſi, & à ſa faveur, & à ſes débauches. Il eſt

certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre, *De justa Henrici tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III. pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III. mêlait avec ses mignons la religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, & se donnait la discipline : il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé sa maîtresse ; les capucins & les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les statuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblêmes de ses amours, & que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jeta depuis au feu.

Henri III. vivait d'ailleurs dans la molesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour ; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espèce de masque par-dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse

ſur la propreté dans la parure : il était ſi attaché à ces petiteſſes, qu'il chaſſa un jour le duc d'Epernon de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs, & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, *baron d'Ampus*, dont il eſt ici queſtion, était l'un des mignons pour qui Henri III. eut le plus de faibleſſe ; c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance ; il avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſait encor aſſez de charmes pour être infiniment du goût du roi : on le comparait à la princeſſe d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtreſſe de Philippe II. roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette princeſſe, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque deos ;
Parve puer, lumen quod habes concede puellæ ;
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 Avril 1578 en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuard de Cauſſade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III. autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière auſſi tragique ; il fut aſſaſſiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue St. Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſy, où étaient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de trente-quatre bleſſures, qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guiſe le Balafré fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la ducheſſe de Guiſe. Les mémoires du tems raportent, que le duc de Mayenne fut

reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'aparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort; les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles, qu'il lui avait attachés lui-même. M. de l'Etoile dit, que ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tout moment, Ah! mon roi, mon roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius-Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne raporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 39. Vers 25.

Des Guises cependant, &c.

C'était deux frères, l'un Henri duc de Guise, fils de

celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III. en 1588. L'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guiſe, tué à Blois auſſi-bien que ſon frère. Le duc de Guiſe ſur-tout était le chef de la ligue, & contraignit Henri III. d'abandonner, & le louvre, & Paris, à la journée des barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quarante-ſixième vers. *Du louvre, &c.*

Pag. 44. Vers 14.

Comme le nom de M. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuſe ſur ce ſeigneur, que M. de Voltaire y avait joint.

On a choiſi, dit M. de Voltaire, le duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue réformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa religion & à ſon maître, & que depuis même il alla ambaſſadeur en Angleterre. Il naquit à Roſny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vu Henri II, & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, ſur-intendant des finances, duc & pair, & maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encor meilleur miniſtre, incapable de tromper le roi, & d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtiſans dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'apellaient le *négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut jamais qu'à ſon maître, & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de ſa diſgrace. Le roi Louis XIII. le fit revenir à la cour quelques années après, pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance.

Les jeunes courtisans, qui gouvernaient Louis XIII. voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-tems. Le duc de Sully, qui s'en aperçut, dit au roi : Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires, dans lesquels règne un air d'honnête-homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de Marie de Médicis.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV. d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme ; il lui répondit : Je me ferai catholique, quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'église Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirées par le même esprit.

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange sur la sagesse de son ministère ; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc

lui répondit ſur le même ton : il l'aſſura, qu'il priait Dieu tous les jours pour la converſion de ſa ſainteté. Cette lettre eſt dans ſes mémoires. (*Tiré de l'édit de 1723.*)

Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Pag. 52. Vers 11.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723 la rencontre du vieillard ſe fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'iſle de Jerſey ; & voici la note de M. de Voltaire ſur cet endroit, dans ſon édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'aprouvent point cet épiſode, peuvent dire, qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité, dans une hiſtoire ſi récente ; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur : que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles ; que quand on perſonifie les paſſions, que l'on peint la politique & la diſcorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant Henri IV. &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit Henri IV. paſſer la mer pour demander du ſecours à une princeſſe de ſa religion, on peut croire facilement, que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menſonge d'hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent opoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un

poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits, qui ne ſont pas des faits principaux, mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire : qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement diſpoſé par le haſard, qu'on pût en faire un poëme épique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poëme, que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la Saint Barthelemi avec les barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrétement Henri IV. en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſupoſe ignoré des Pariſiens même, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs, qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fit aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cents ans après lui ; on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV. & la reine Elizabeth, qui s'eſtimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand deſir de ſe voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné ; il eſt vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes. Il eſt auſſi permis à un poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'hiſtoire & de la fable eſt une règle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'aventures, qui à la vérité ne ſont pas raportées dans l'hiſtoire, mais qui

qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'hiſtoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il eſt certain, qu'après la mort des Guiſes, Henri a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la reine Elizabeth envoya effectivement ſix mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais : de plus il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV. le héros du poëme, qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la cour de France, & qu'il n'y a guère qu'Elizabeth qui puiſſe l'entendre. Enfin il s'agit de ſavoir, ſi les choſes, que ſe diſent Henri IV. & la reine Elizabeth, ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Page. 52. *Vers* 31.

Aux murs de Weſtminſter.

C'était anciennement une abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un chapitre de chanoines. (*Voyez au poëme la note* h.)

Pag. 53. *Vers* 17.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour.

La tour de Londres eſt un vaſte bâtiment flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le conquérant, duc de Normandie, & depuis roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux château qu'eſt l'arſenal, la garde des archives de la couronne, la monnoie, & même la priſon des criminels d'état. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.

CHANT SECOND.

Pag. 57. Vers 5.

Je ne décide point, &c.

QUELQUES lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer, que les mêmes paroles, qui ſeraient une impiété dans la bouche d'un catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un roi de Navarre. Il était alors calviniſte; beaucoup de nos hiſtoriens même nous les peignent flotant entre les deux religions: & certainement, s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait ſe défier des deux cultes, qui n'étaient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir; par-là on ſatisfait à l'obligation de tout écrivain, qui doit être moral & inſtructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 61. *Vers* 4.

Mon père malheureux, à la cour enchaîné.

Antoine de Bourbon roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était huguenot; & ſa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion preſqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opniâtre; mais Antoine chancela toujours dans ſa catholicité; juſques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les proteſtans qu'il aimait, & ſervit Catherine de Médicis qu'il déteſtait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : Je sais, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main ; & que vous vous engagiez à me remettre la régence, si les états vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui demandait, & signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lu dans les manuscrits de M. le premier président de Mesmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand seigneur & le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête, mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie, le troubla dans ses derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'église romaine, on douta s'il ne mourut point protestant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le prince ici gissant,
Vécut sans gloire, & mourut en pissant.

Il y en a une dans M. le Laboureur, qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hémiſtiche. M. Jurieu aſſure, que lorſque Louis prince de Condé était en priſon à Orléans, le roi de Navarre ſon frère allait ſolliciter le cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout, & nue tête : je ne ſais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 61. *Vers* 9.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère.

La remarque de l'édition de 1723, eſt trop curieuſe, pour ne la pas mettre ici. La voici donc,

Louis de Condé, frère d'Antoine roi de Navarre, le ſeptième & dernier des enfans de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le chef des réformés, & mourut, comme l'on ſait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault ; ſon beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui caſſa la jambe. Ce prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : Aprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans un armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe caſſée : Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puiſque vous le ſuivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le prince ſe fut rendu priſonnier à *Dargence*, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave gentilhomme, nommé Monteſquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui

dit que c'était M. le prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce prince était boſſu & petit, & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville.

Ce petit homme tant joli,
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de St. André ſe ruina pour lui, & lui donna entr'autres préſens, la terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſur-tout pour les Reitres, qui étaient venus à ſon ſecours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée, auxiliaire ; & ce qui ne pouvait jamais arriver, que dans une guerre de religion, & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné à Orléans ſous François II. à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires même fuſſent tirés du corps du parlement. C'était Chriſtophe de Thou, depuis premier préſident, & père de l'hiſtorien Barthelemi Faye, Jacques Viole, conſeillers ; Bourdin, procureur-général, & du Tillet, greffier ; qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs priviléges, & s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits,

ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occaſion d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame Renée de France, fille de Louis XII. & ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce prince, qui ſe nommait Louis. Ses ennemis firent fraper une médaille, qui le repréſentait : il y avait pour légende *Louis XIII. roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au roi, perſuadé que le prince de Condé l'avait fait fraper. (*Tiré preſque tout de l'édition de* 1723.) Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme* & dans *Vigneul de Marville.*

Pag. 62. *Vers* 18.

Coligny de Condé le digne ſucceſſeur, &c.

Gaſpar de Coligny amiral de France, &c. Après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. ſurent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut maſſacré le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce ſeigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques perſonnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait ſon héros dans ce ſecond Chant, d'un huguenot révolté contre ſon roi, & accuſé par la voix publique, de l'aſſaſſinat de François de Guiſe. Cette critique louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au ſouverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros Français : mais il faut conſidérer, que c'eſt ici Henri IV. qui parle : il avait fait ſes premières campagnes ſous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le

reſpecter, & ne devait ni ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, ſur-tout après la juſtification publique de Coligny, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral, ſon union avec la maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans; & les huguenots, dont Henri IV. était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Pag. 64. *Vers* 5. *&* 6.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encor imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne: le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pu donner à la cour, enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poiſon. On dit même, que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands ſeigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la reine, ne touchèrent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince, ceux à qui

cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre ; elle avait recommandé expreſſément, qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avait été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaiſons, & avait ordonné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ſes enfans, s'ils en étaient atteints. La *chronologie novennaire* raporte formellement, que Caillard ſon médecin, & Deſnœuds ſon chirurgien, diſſéquèrent ſon cerveau, qu'ils trouvèrent très-ſain ; qu'ils aperçurent ſeulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui envelope le cerveau ; ce qu'ils jugèrent être la cauſe des maux de tête dont la reine s'était plainte ; ils atteſtèrent d'ailleurs, qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il eſt à remarquer, que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, & qu'aparemment ils auraient parlé de poiſon, s'ils y avaient trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la cour ; mais Deſnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la cour : ce qu'il n'eût pas fait s'ils ſe fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point, que Jeanne d'Albret ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable qu'une femme auſſi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530. de Henri d'Albret roi de Navarre, & de Marguerite de Valois ſœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à

Guillaume, duc de Clèves; elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le pape Paul III. & elle épouſa Antoine de Bourbon. Ce ſecond mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la ligue, de dire publiquement dans leurs ſermons contre Henri IV. qu'il était bâtard: mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guiſes, & entr'autres ce François de Guiſe, qu'on dit avoir été ſi bon chrétien, abusèrent de la faibleſſe d'Antoine de Bourbon, au point de lui perſuader de répudier ſa femme, dont il avait des enfans, pour épouſer leur nièce, & ſe donner entièrement à eux. Peu s'en falut, que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans le 9 Juin 1572.

M. Bayle dans ſes réponſes aux queſtions d'un provincial dit, qu'on avait vu de ſon tems en Hollande le fils d'un miniſtre, nommé Goyon, qui paſſait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en ſecret à un gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce miniſtre. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 66 Vers 18

On l'inſulte, on l'outrage encor après ſa mort.

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'aſſurent les proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa cour à Montfaucon, jouir de cet horrible ſpectacle. Quelqu'un lui ayant dit, que le corps de l'amiral ſentait

mauvais; il répondit comme Vitellius: Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.

Le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna, que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claie, ſerait pendu en Grève, ſes enfans déclarés roturiers, & incapables de poſſéder aucune charge, ſa maiſon de Châtillon ſur Loin raſée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on feroit une proceſſion le jour de la Saint Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle l'amiral n'avait pas ſongé.

Le parlement avait mis quelques années auparavant ſa tête à cinquante mille écus; il eſt aſſez ſingulier, que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les événemens les plus affreux: on débita un petit écrit intitulé: *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligny, ſecundùm Bartholomœum.*

Mézerai raporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très-permis de douter; il dit que quelques années auparavant le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jeté par les fenêtres, & enſuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait apartenu aux Coligny, y trouva dans le parc à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu, comme ne produiſant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de* 1723. *& de celle de* 1737.

Pag. 69 *Vers* 7.

Le roi, le roi lui-même, &c.

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes mémoires: *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyant aucuns dans le*

fauxbourg St. Germain qui ſe remuaient & ſe ſauvaient; il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin: inceſſamment criait: Tuez, tuez.

Voici maintenant de quelle manière eſt couchée la note de l'édition de 1723.

Le roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX. avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les huguenots qu'il voyait fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à M. le maréchal de Teſſé, que dans ſon enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard ſur la Saint Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce roi eût tiré ſur les huguenots. C'était moi, monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois qu'après la Saint Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le louvre, & que pendant ſept nuits le roi, lui & toute la cour entendirent des gémiſſemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encor plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dez avec le duc d'Alençon & le duc de Guiſe, il vit des goutes de ſang ſur la table, que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quita le jeu ſaiſi d'effroi.

Pag. 69. Vers 20.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Mézerai dans ſa grande hiſtoire dit, que le jeune Caumont, ſon père, & ſon frère, couchaient dans un même lit, que ſon père & ſon frère y furent maſſacrés,

& qu'il échapa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet hiſtorien, que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonſtances dont Mézerai appuie ſon récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le raporte : mais depuis M. le duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuſcrits de ce même maréchal de la Force écrits de ſa propre main : le maréchal y conte ſon aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes, que le maréchal de la Force raconte de la Saint Barthelemi.

Deux jours avant la Saint-Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier, qui était priſonnier à la conciergerie ; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ſes gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier ; le lendemain le parlement vint faire ſes remontrances au roi : tous ces meſſieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX. qu'il avait eſtropié ſa juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'amiral de Coligny, & qui ſe gliſſant dans la foule avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce ſeigneur, courut auſſi-tôt en donner avis au Sr. de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeaient au fauxbourg St. Germain, auſſi-bien que pluſieurs calviniſtes ; il n'y avait point encor de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de

la cour, pour faire passer les assassins dans le fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, & avertit M. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison; il avait encor eu le tems de se sauver: mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent: un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre, le désarme lui & ses deux enfans, & lui dit avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus, le capitaine l'accepte; la Force lui jure de la payer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, & leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière, & les amènent dans la ville. Le maréchal de la Force assure, qu'il vit la rivière couverte de morts: son père, son frère & lui abordèrent devant le louvre: là, ils virent égorger plusieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, & alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire; il répondit, qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer; une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au capitaine Martin, lorsque le comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force, que le duc d'Anjou de-

mandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le père & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien, qu'on le menait à la mort; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'apellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs : on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'ainé, qui s'écrie : *Ah ! mon père, ah ! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi, *Je ſuis mort*; il ſe laiſſa tomber entre ſon père & ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyans tous morts, s'en allèrent en diſant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force : un marqueur de jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit-il, *c'eſt bien dommage, celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait?* Ces paroles de compaſſion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : *Je ne ſuis pas encor mort*; ce pauvre homme lui répondit, *Ne bougez mon enfant, ayez patience.* Sur le ſoir il le vint chercher ; il lui dit : *Levez-vous, ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduiſait, quelqu'un des boureaux lui demanda : *Qui eſt ce jeune garçon ? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enivré, vous voyez comme il s'eſt accomodé, je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour ſa récompenſe,

De là le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'arſenal, chez le maréchal de Biron ſon parent, grand maître de l'artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin ſur le bruit que la cour le faiſait chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Pag. 83. Vers 4.

Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue.

LE duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſième Décembre de l'an 1588 à huit-heures du matin. Les hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la cour, (c'était madame de Noirmoutier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, diſent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné raporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Eſpinac, archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait : *Cet habit eſt bien léger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduiſait à un cabinet, dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvrait ;

dans le moment pluſieurs de ces Gaſcons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le roi leur avait diſtribués lui-même.

Montſery ou Montſivri, fut celui qui donna le premier coup : il fut ſuivi de Lognac, de la Baſtide, de Saint-Malin, &c. qui ſe jettèrent en même tems ſur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'apuya en tombant, & qui fut la première teinte de ſon ſang. Quelques Lorrains en paſſant par Blois ont baiſé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de Guiſe, qui fut auſſi tué à Blois ; il eſt aiſé d'en voir la raiſon, c'eſt que le détail de l'hiſtoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à meſure qu'il ſe partage. (*édition de* 1723.)

Pag. 84. *Vers* 5. *&* 6.

Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère.

On lit dans la grande hiſtoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut ſoupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertiſſait de ſe défier de ſon frère. Ce ſeul ſoupçon ſuffit pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne ; caractère naturel à un ambitieux, & ſur-tout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Pag. 99. *Vers* 10 & 11.

Cet heureux tems n'eſt plus. Le ſénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

QU'IL me ſoit permis d'ajouter ici quelques obſervations ſur la note qui ſe trouve au poëme; marquée *d*, tirée de l'édition de 1737. *On ſait*, &c.

(*) Il ne s'agit point de parlement du tems de Saint Louis, le parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième ſiècle. L'hiſtoire marque, que ce furent les envoyés de St. Louis qui firent à ceux du pape la réponſe du roi, & ils firent connaître depuis à l'empereur Fréderic II. que comme la couronne de France vient par un droit ſucceſſif, il était plus glorieux d'être roi de France, que d'être empereur, dignité qui ne s'obtient que par l'élection; & qu'il ſuffiſait à Robert d'être frère d'un auſſi grand prince que le roi de France.

Pag. 108. *Vers* 4.

Potier, cet homme juſte, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723 & 1737. *Nicolas Potier de Novion de Blancmenil, préſident à mortier*) Il ſe nommait *Blancmenil*, à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de

(*) NB. *Cette observation eſt de M. l'abbé Langlet, & l'auteur de la Henriade a avoué que cet abbé avait raiſon, & que l'auteur des premières notes avait atribué au parlement de Paris ce qui ne lui apartient pas.*

Lamoignon, par le mariage de sa petite-fille avec le président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la bastille avec les autres membres du parlement ; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre ; mais il fut depuis emprisonné au louvre, dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrete avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les aparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu ; il alla lui-même le tirer de prison : le prisonnier se jeta à ses pieds, & lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie ; mais j'ose » vous demander un plus grand bienfait, c'est de me » permetre de me retirer auprès de Henri IV. mon légi- » time roi ; je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon » bienfaiteur ; mais je ne puis vous servir comme mon » maître. » Le duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encor dans les papiers de M. le président de Novion d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes, & ensuite procureur ; quand le hasard & le malheur des tems l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, comme s'il eût été aussi redoutable, que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Bussy grande puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Pag. 112. Vers 14.

Clément, &c.

LA fiction, qui règne dans ce cinquième chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des ligueurs, & le fanatiſme des moines de ce tems, fit paſſer pour certain dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait, qu'un ange lui avait aparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aiſément troublé ſa tête échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter, qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter, plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à St. Cloud par la Guèle, procureur-général. Celui-ci qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil, ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout

gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui ſe ſervaient de l'écriture ſainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

CHANT SIXIEME.

LE ſixième & le ſeptième chant ſont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changemens *.) Celui qui était le ſixième dans la première édition de 1723, eſt le ſeptième dans l'édition de Londres in-4°. & dans les autres qui l'ont ſuivie : ainſi le commencement de ce chant eſt tiré du chant neuvieme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différence à recueillir entre ces deux éditions, nous raſſemblerons ſeulement celles de l'édition de 1737. L'auteur fait d'abord une remarque générale, qui eſt, que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſin qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III. les états de Paris qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après. C'eſt ce que l'auteur explique plus en détail dans la remarque ſur le neuvième chant, dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura ſans doute des lecteurs qui ſeront étonnés de la ſupreſſion de pluſieurs événemens conſidérables dans le neuvième chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

(*) NB. *Que quand on imprima la Henriade en* 1723. *ſous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encor achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, ſur une copie qui fut dérobée à l'auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impreſſion.*

Ce chant contient trois faits principaux. 1o. Les états de Paris. 2o. Le siége de cette ville. 3o. La conversion de Henri IV. qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'Avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La ligue long-tems après, en 1593 assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X. & qui était mort depuis deux ans & demi: & sur la fin de la même année 1593 au mois de Juillet, le roi fit son abjuration dans St. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu règne de Charles cardinal de Bourbon: il est aisé de s'apercevoir, que faire paraître le duc de Parme sur la scène, eût été avilir Henri IV. le héros du poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage; ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal; il serait aussi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot on passe sous silence le duc de Parme parce qu'il était trop grand, le cardinal de Bourbon parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros, on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poésie permet la transposition

de tous les faits qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrais, ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant de Henri III. parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Eſtrées. Les états de la ligue ſont dans le même cas par raport au ſiége de Paris; ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaites du parti; le haſard aurait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le poëme : de plus, il faut conſidérer qu'un poëme épique n'eſt pas une hiſtoire; on ne ſaurait trop préſenter cette règle aux lecteurs qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique,
Qui chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems:
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue;
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue,
Et que leur vers exact, ainſi que Mézeray,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray, &c.

CHANT SEPTIEME.

Pag. 152. *Vers* 7.

Et vous, brave amazone, &c.

VOICI ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la pucelle d'Orléans, c'eſt Monſtrelet, auteur contemporain qui parle.

« Et l'an 1428, vint devers le roi Charles de France, » à Chinon où il ſe tenait, une pucelle, jeune fille âgée » de vingt ans, nommée Jaanne, laquelle était vêtue » & habillée en guiſe d'homme, & était née des parties » entre Bourgogne & Lorraine, d'une ville nommée » Droimi, à préſent Domremi, aſſez près de Vaucouleur; » laquelle pucelle Jeanne fut grand eſpace de tems cham- » brière en une hôtellerie, & était hardie de chevaucher » chevaux, les mener boire, & faire telles autres aper- » tiſes & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé » de faire, & fut miſe à voie, & envoyée devers le roi, » par un chevalier nommé meſſire Robert de Baudren- » court, capitaine de par le Roi, de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient beſoin d'un miracle; il ſuffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte ſoit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le prince de la milice céleſte*, aparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Français ont été trop crédules ſur la pucelle d'orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce ſujet,

ſans faire néanmoins une diſſertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille ſimple dans ſes mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le roi en 1429, avec une fermeté & une réſolution extraordinaire, mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré, ce quelle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir, que les idées d'une pauvre fille ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le royaume? & que par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors? Cependant bien des auteurs du tems même avouent, qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille : c'eſt ce qui eſt examiné dans le livre de *l'hiſtoire juſtifiée contre les romans.*

CHANT HUITIEME.

Pag. 169. *Vers* 7.

Après ce vers,

Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.

On voit dans l'édition de 1723, ce qui ſuit.

Sancy, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat, &c.

Sur quoi l'auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hôtel du roi, ſur-intendant des finances, & réunit ainſi en ſa perſonne le miniſtère, la magiſtrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, conſeiller au parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encor que maître des requêtes, il ſe trouva dans le conſeil de Henri III. lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la ligue: il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le conſeil, qui ſavait que le roi n'avait pas un ſou, ſe moqua de lui: *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare que ce ſera moi qui leverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la commiſſion & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſingulière; d'abord il perſuada aux Genevois & aux Suiſſes de faire la guerre au duc de Savoye,

conjointement avec la France : il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoye ; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries, & entr'autres ce fameux diamant nommé le Sancy, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal ; Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi Don Antoine & eût pu même en donner davantage.

Sancy étant sur-intendant des finances sous Henri IV. fut disgracié, au raport de M. de Thou, parce qu'il avait dit à la duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'aparence, que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le roi en 1604 le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque tems après Henri IV. disant qu'il falait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satire intitulée *La confession catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Voyez page 180, le 10 vers de la variante.

Frape le grand Henri d'une atteinte imprévue :

Ces vers donne lieu à l'auteur de faire dans l'édition de 1723 une remarque, qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a suprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV. fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute, que l'on a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale : il sauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte ; mais il ne peut les placer dans les tems où ils sont arrivés ; il faut qu'il rassemble autant qu'il peut ces actions séparées, qu'il les raporte à la même époque, en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties ; sans cela il est absolument impossible de faire un poëme épique, fondé sur une histoire.

Henri IV. ne fut donc point blessé à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même envelopé de trois cornettes Wallonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont & par le duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque tems, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la bleſſure du roi à Aumale, Dupleſſis-Mornay lui écrivit : SIRE, *Vous avez aſſez fait l'Alexandre, il eſt tems que vous faſſiez le Céſar ; c'eſt à nous de mourir pour votre majeſté, & ce vous eſt gloire, à vous*, SIRE, *de vivre pour nous ; & j'oſe vous dire, que ce vous eſt devoir.*

Fin des notes hiſtoriques tirées de l'édition de M. l'abbé Langlet.

HISTOIRE ABRÉGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II.* vit les premières étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La religion en était le ſujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois haſardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de ſeigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux; des peuples devenus fanatiques & barbares, par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle; des rois enfans, aux noms deſquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient ſignalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour-à-tour par les partis opoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſuplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *Saint Barthelemi*. *Henri le Grand*, alors roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, chef du parti réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puiſſans ſeigneurs du parti. On le maria à la prin-

ceſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour, qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeanin*, le marquis de *Saint-Herem*, &c. La moitié des Français égorgeait l'autre. *Charles IX.* ne vécut pas long-tems après la *Saint Barthelemi*. Son frère *Henri III.* quitta le trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV.* ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue, faction puiſſante, formée peu-à-peu par les princes de *Guiſe*, encouragée par les papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des moines, conſacrée en aparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de *Guiſe*, ſurnommé le *Balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus

de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'état dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guise*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Nararre son beau-frère, son héritier présomptif qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III.* à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III.* envoya contre le roi son beau-frère, fut battue à Coutras ; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guise* & la ligue. *Guise* dans ce tems-là même venait de dissiper une armée d'Allemans. Ces succès du *Balafré* humilièrent encor davantage le roi de France, qui se crut à-la-fois vaincu par les ligueurs & par les réformés.

Le duc de *Guise* enflé de sa gloire, & fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, & où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus ; il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, & sous l'aparence des formalités les plus respectables. *Henri III.* réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frère le cardinal, plus violent & plus ambitieux encor que le duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti protestant, après la *Saint Barthelemi*, arriva alors à la ligue. La mort des chefs ra-

nima le parti. Les ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III.* comme l'assassin des défenseurs de la religion, & non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il falut que *Henri III.* pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris ; & c'est-là que commence la HENRIADE.

Le duc de *Guise* laissait encore un frère ; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout-d'un-coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; & ce fut *Duplessis-Mornay*, qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la cour de Rome peut fournir. Cependant *Henri III.* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait a DIEU, & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la croyance de tous les ligueurs, était qu'il falait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons : on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables, qui inondaient la

la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III.* le roi de Navarre, (HENRI LE GRAND) reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelque usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne*: celui qui avait le plus de réputation après lui, était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince, connu par cette fierté, & ce courage brillant, qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats dont le plus fameux, le plus décisif, & le plus glorieux pour *Henri IV.* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, & le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrées*; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encor dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse: « Si je suis vaincu, vous me connaissez „ assez pour croire que je ne fuirai pas; mais ma dernière „ pensée sera à DIEU, & l'avant-dernière à vous.

Au reſte, on omet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la ligue; ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de roi ſous le nom de *Charles X.* Il ſuffit de dire, qu'après tant de malheurs & de déſolation, *Henri IV* ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion, & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur roi.

IDÉE
DE LA
HENRIADE.

LE sujet de la HENRIADE est le siége de Paris, commencé par *Henri de Valois*, & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France & de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été, ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; & on a pour garant ces vers déjà cités, de M. *Despréaux*.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies, où les événemens sont pliés aux règles du théatre.

Au reste, ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camoëns*, qui est le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Tasse* a chanté une croisade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les processions. *Virgile* n'a construit la fable de son *Enéide*, que des fables reçues de son tems, & qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Hésiode*, & qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troye,

pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards, qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE eſt compoſée de deux parties, d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſiſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV.* la protection que lui donne *Saint Louis*, ſon aparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi comunes, &c. Les autres ſont purement alégoriques De ce nombre ſont le voyage de la diſcorde à Rome, la politique, le fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'amour, enfin, les paſſions & les vices.

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les payens, c'eſt que ces attributs alégoriques ſont trop connus pour être changés. L'amour a des flèches, la juſtice a une balance, dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poéſie, ne ſignifie que la *mer*, & non *l'épouſe de Neptune*. *Les champs de mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encor à ce grand maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſotement,
C'eſt vouloir aux lecteurs plaire ſans agrément.

Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'alégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flater, ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des verités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le saint siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de *Louis XI.* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue, qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms même lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bon vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par *Henri IV.* parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre *Henri IV.* un peu odieux, sans le rendre plus grand. On

a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Elizabeth* parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encor de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivans : de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie, (dans *Bérénice*, par exemple,) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait, que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur ſe flate de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure : Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ.

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'égliſe ici-bas combattue,
L'égliſe toujours une, & par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon DIEU ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit supléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion & des loix. On y déteste également la rébellion & la persécution : Il ne faut pas juger sur un mot, un livre écrit dans un tel esprit.

DISSERTATION

SUR LA MORT

DE HENRI IV.

LE plus horrible accident, qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV.* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encor, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'état, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les acuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables; il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis

que je m'aplique à l'hiſtoire je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV.* mourut d'une pleuréſie; combien d'auteurs la font empoiſonner par un marchand de gants, qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis*! On ne s'aviſe guère de douter que le pape *Alexandre VI.* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, & pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, auteur contemporain, auteur reſpecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le pape fût un empoiſonneur; il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guicciardin*: *L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du pape; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un pape de ſoixante-quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez ſur des raports vagues, qu'un vieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet ſi important? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu haſarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un

bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de ſon père, voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père & le fils ſont malades en même tems, donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grand politiques, des princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître : mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité : il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au ſujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent compoſés par des ſecretaires du duc de *Sully* alors diſgracié par *Marie de Médicis*; on y laiſſe échaper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de *Henri IV.* faiſait maîtreſſe du royaume, & ſur le duc *d'Eſpernon* qui ſervit à la faire déclarer régente. *Mézeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de *Condé*, fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre ? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point ?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite oncle du duc de *Lerme* ; tout le conſeil Eſpagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV.* madame de *Verneuil*, & le duc *d'Eſpernon*. Choiſiſſez-donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'aparence que l'épouſe le ſoit ; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc *d'Eſpernon* qui l'a ſéduit dans Paris, lui que *Ravaillac* apellait *Catholique à gros grain*, comme il eſt

prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac*, à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulait qu'on le réſervat à la queſtion & au ſuplice.

Il y a des preuves, dit *Mézeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je répons, qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embaraſſé, moins inconſtant; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé? Je conçois bien qu'un ſcélérat aſſocié à d'autres ſcélérats de ſa trempe, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape; j'ai eu des viſions, des révélations; j'ai cru ſervir* DIEU: *je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au roi

pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a réſiſté, qu'il a quité Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac* ;

Que toujours dans mon cœur
Jeſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la ligue.

Ses complices étaient la ſuperſtition & la fureur qui animèrent *Jean Chatel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément.* C'était l'eſprit de *Poltrot* qui aſſaſſina le duc de *Guiſe* ; c'étaient les maximes de *Baltazard Gerard*, aſſaſſin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant, & il ſuffiſait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de ſa religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de *Henri IV.* le meilleur des rois ; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* aſſaſſinant le roi des Philiſtins, *Judith* ſe proſtituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ſes bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre, envers qui *Saül* n'oſait violer le droit des nations. Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conſéquence ; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance qui dominait,

& par la connaiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant des juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que *Jean Chatel* avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* ſe recommande en pleurant à *St. François* ſon patron, & à tous les ſaints; il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi; il avoue ſeulement qu'il a parlé au père *d'Aubigni* jéſuite de quelques viſions qu'il a eues, & le père *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons? Sont-ce-là des preuves ſuffiſantes?

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de Condé inſiſte encor; il recherche un paſſage des Mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution: *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçut du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement ces paroles ne ſont point raportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire: *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt hai, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait, il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Chatel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebatues des maximes fa-

natiques de la ligue, il n'eût jamais commis ce paricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de *l'Etoile* ? Un bruit de ville qu'il raporte prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendu le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles : « La reine d'Eſpagne *Ma-*» *rie-Louiſe* d'Orléans eſt morte empoiſonnée par le » marquis de *Mansfeld* ; le poiſon avait été mis dans » une tourte d'anguilles ; la comteſſe de *Pernits*, qui » mangea la deſſerte de la reine, en eſt morte auſſi ; » trois cameriſtes en ont été malades : le roi l'a dit ce » ſoir à ſon petit couvert. » Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, apuyé du témoignage de *Louis XIV.* & raporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois cameriſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet de chambre imbécile, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſotiſes qu'il entendait dans les anti-chambres. Je ſupoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon ; quand il diſait, que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

ESSAI*

SUR LA

POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poétiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un orateur : le monde est plein de critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les aproches. Que de noms barbares,

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

* Cet Essai avait d'abord été composé en anglais par l'auteur lorsqu'il était à Londres en 1726. On le traduisit en français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade. Mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

que de puérilités pédanteſques on entaſſait il n'y a pas long-tems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont-il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a ſi long-tems enſeigné l'art de penſer, eſt aſſurément bien opoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de poéſie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes, que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans, qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère: auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falait ſentir avec tranſport; & quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles! *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens, ne ſerviraient qu'à embaraſſer les grands hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poëte Grec a compoſé deux poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyſſée*, il falut qu'ils cherchaſſent encor de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à-peu-près comme les aſtronomes qui inventaient tous les

jours

jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme ſavans, & qui ſe croient tels, venaient vous dire : *Le poëme épique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale & dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le ſecours des dieux dans l'eſpace d'une année* ; il faudrait lui répondre : votre définition eſt très-fauſſe ; car ſans examiner ſi l'*Iliade* d'*Homère* eſt d'acord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du paradis terreſtre pour avoir déſobéi à DIEU. Ce poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*, & beaucoup de perſonnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque aparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe ? Non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *Céſar* de *Shakeſpear*, le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Mérope* du marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, ſont toutes de belles tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encor rendues familières. Il n'en eſt point des arts, & ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même ; mais preſque tous les

ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination, qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins diffèrent. Que dis-je? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* & de *Cariſſimi* : des airs perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européennes. Mais ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos opéras, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'opéra de Paris; & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes : que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encor ſur le théatre tragique, & doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celle de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples, qui aient plus de raport à notre ſujet : qu'était la tragédie chez les Grecs? Un chœur, qui demeurait preſque toujours ſur le théatre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encor moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action; & ſi les auteurs

de ce pays joignaient à l'activité, qui anime leurs pièces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poéſie épique? Le mot *épique* vient du Grec Επος, qui ſignifie diſcours: l'uſage a ataché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'apareil; & comme le titre d'*imperator*, qui apartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poëme épique regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'*Iliade*; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyſſée*; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée*; qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre, ou ſur la mer, ſur le rivage d'Afrique comme dans la *Luſiade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana*; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *paradis* de *Milton*; il n'importe: le poëme ſera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au Paradis perdu de *Milton*, apellez-le, ſi vous voulez, un poëme divin; donnez lui, tel nom

qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'*Iliade*.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux pièces de M. *Congrève*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe : un homme, qui n'a lu que les auteurs claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes, & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir, ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui apartient au bon ſens, apartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſur-tout que cette action ſoit *intéreſſante*; car tous les cœurs veulent être remués; & un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait inſipide en tout tems & en tout pays. Elle doit-être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont-à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir

céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume; & de cet inſtinct qu'on nomme goût; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaiſent également à toutes les nations? Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthène*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque manière réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes, une ſeule république de lettres; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même ſoleil; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la moleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des écrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais, ils ſont ſur-tout amoureux des alégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils haſardent peu; ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe; ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une moleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence, qui ſe

trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On aprouve avec raiſon en Italie, ces vers de la troiſième ſtance du premier chant de la *Jéruſalem*.

Coſi a l'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo :
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un poëme épique Français. Nous liſons avec plaiſir dans *Montagne*, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant*. Mais cette image, qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement aprouvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le le chant ſeizième de de la *Jéruſalem*, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara in dietro a rimbombar ſu'l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans & très-naturels; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en Français. « Elle voulait crier, cruel pourquoi me » laiſſes-tu ſeule : mais la douleur ferma le chemin à ſa » voix, & ces paroles douloureuſes reculèrent avec plus » d'amertume, & retentirent ſur ſon cœur.

Aportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont

j'ai déjà parlé ; c'eſt au premier livre dans la deſcription de Satan & des enfers.

——— Round he throws his baleful eyes
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild:
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one' great furnace, flam'd yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover, ſights of woe:
Regions of ſorrow! doleful shades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all; &c.

« Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux, dans leſ-
» quels ſont peints le déſeſpoir & l'horreur, avec l'orgueil
» & l'irréconciliable haine. Il voit d'un coup-d'œil, auſſi
» loin que les regards des chérubins peuvent percer,
» ce ſéjour épouvantable, ces déſerts déſolés, ce donjon
» immenſe, enflâmé comme une fournaiſe énorme. Mais
» de ces *flâmes il ne ſortait point de lumière, ce ſont des*
» *ténèbres viſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir des
» ſpectacles de déſolation, des régions de douleur, dont
» jamais n'aprochent le repos ni la paix, où l'on ne
» connaît point l'eſpérance comme par-tout ailleurs.

Antonio de Solis dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit, où *Montézume* conſultait ſes dieux, était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad* : « On laiſſait » entrer ſeulement autant de jour qu'il en falait pour

» voir l'obſcurité. » Ces ténèbres viſibles de *Milton* ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions, l'exactitude n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai raportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le P. *Bourdaloue* prêche devant une aſſemblée de la communion Anglicane, & qu'animant par un geſte noble, un diſcours pathétique, il s'écrie : » Oui, chrétiens, vous étiez bien » diſpoſés ; mais le ſang de cette veuve que vous avez » abandonnée ; mais le ſang de ce pauvre que vous avez » laiſſé oprimer ; mais le ſang de ces miſérables dont » vous n'avez pas pris en main la cauſe, ce ſang retom- » bera ſur vous, & vos bonnes diſpoſitions ne ſervi- » ront qu'à rendre ſa voix plus forte pour demander » à DIEU vengeance de votre infidélité. Ah ! mes » chers auditeurs, &c. » Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment ſur le théatre les expreſſions ampoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une ſimplicité ſans ornement. Un ſermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un ſermon eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſèche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir, combien grande eſt la différence entre les goûts des nations.

Je ſais, qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent, que la raiſon

& les paſſions ſont par-tout les mêmes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche; cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque, à la Chine: & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même; comment veut-on aſſervir a des loix générales, des arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connoiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* & *Homère*; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens; nous devons nous préter à ce qui était *beau* dans leurs langue & dans leur mœurs; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue, la religion qui eſt preſque toujours le fondement de la poéſie épique, eſt parmi nous l'opoſé de leur mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troye, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flotes n'ont pas la moindre reſſemblance; notre philoſophie eſt tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été aportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes dieux s'enivrans de nectar, & rians ſans fin de la mauvaiſe grace dont *Vulcain*

leur sert à boire ; cela était bon de son tems, où les dieux étaient ce que les fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'aviserа aujourd'hui de représenter dans un poëme une troupe d'anges & de saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un auteur, qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le dîner de son héros, & qui changerait de vieux vaisseaux en belles nymphes ? En un mot admirons les anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle ; & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder, n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sureté.

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la *Jérusalem* du *Tasse*. *Milton* fait autant l'honneur à l'Angleterre, que le grand *Newton*. *Camouens* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, & même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des siècles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais ; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leurs pays.

C'est un entreprise au-delà de mes forces que de prétendre les peindre ; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à supléer aux défauts de ce dessin ; je ne ferai que proposer ; il doit juger ; & son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour propre mal entendu, qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'art ; il le verra ensuite sortir comme de ces

ruines; il le ſuivra dans tous ces changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, dans tous les tems, & chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un auteur Anglais ou Portugais, ni à M. *Perrault* comment il doit juger de l'*Iliade*; il ne ſe laiſſera point tyraniſer par *Scaliger*, ni par *le Boſſu*; mais il tirera ſes règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipſo* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve*.

Si les nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMÈRE.

HOMÈRE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère chrétienne : il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous aprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troye, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain, qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troye ; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiége, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il compoſa l'*Iliade*, (ſupoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon tems. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour hiſtoriens & pour théologiens ; ce ne fut même que quatre cents ans après *Héſiode* & *Homère*, qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs était très-raiſonnable. Un livre dans ces tems-là était une choſe auſſi rare, qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des dieux & l'hiſtoire des grands hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-tems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi di-

férens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de poésie sans musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que long-tems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion est, que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, & que celui, dont la postérité a fait un dieu, a vécu mépriſé & misérable; deux choses compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'*Homère*, est plein de dieux & de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible; ils sont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation, qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui rempliſsent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère*: on lui impute l'extravagance de ses dieux, & la grossiéreté de ses héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. *Homère* a peint les dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie payenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois graces, qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de *Vénus* sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion, que nous lui reprochons? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle, qui avait trouvé des alégories si justes & si charmantes?

Quant à ce qu'on apelle grossiéreté dans les hérosd'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*,

au neuvième livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, préparer le dîner avec *Achille*; *Achille* & *Patrocle*, n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII.* roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Toca*, sans perdre rien de son héroïsme: & la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros, qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse *Nausica*, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celles du roi & de la reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas, qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la molesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes: leurs plaisirs étaient des exercices violens: ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans un autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à représenter un *Ajax*, & un *Hector*, non un courtisan de Versailles, ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice, au fond du sujet des poëmes d'*Homère*, ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière, que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui

s'apliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles, qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiècles des ſavans, des *raiſonneurs*, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable ; tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poéſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France : *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux* ; mais il aporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire, en s'attachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvellé la querelle : il ne ſavait pas la langue grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connoiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition, qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit, que l'ouvrage de M. *de la Motte* était d'une femme d'eſprit, & celui de madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un par ſon ignorance de la langue grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la ſuperſtition des commentateurs, était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les chants

de l'*Iliade*. En effet, nous ne connaissons parmi les latins, ni parmi nous, aucun auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait à la vérité *Pertharite*, *Surena*, *Agesilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polyeucte*; mais *Surena* & *Pertharite* sont des sujets encor plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossières. Enfin, j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été dévelopé. *Shakespear*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philippe*, ou au *Caton* d'*Addisson*, qu'aux anciennes pièces de *Shakespear*. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années, on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs, qui creusent une fosse, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespear*. Quand je commençais à aprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre, comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, & qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a

cent

cent-cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui, ont servi à l'augmenter, plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de *Caton*, & ses talens qui en ont fait un secretaire d'état, n'ont pu le placer à côté de *Shakespear*. Tel est le privilége du génie d'invention, il se fait une route où personne n'a marché avant lui; il court sans guide, sans art, sans règle; il s'égare dans sa carrière : mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison & qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homère :* il a créé son art, & l'a laissé imparfait : c'est un chaos encor; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarets*, *la Pucelle* de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*; comme le *Pirame* de *Fradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie, que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets, de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui aproche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille* ? il personifie les prières; *elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front*

couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans; elles suivent de loin l'injure, l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute, qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie française, qui dans sa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau passage & le racourcit ainsi en deux vers:

On apaise les dieux; mais par des sacrifices,
De ces dieux irrités, on fait des dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empêché M. *de la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet académicien si ingénieux a cru, que quelques antithèses, quelques tours délicats, pourraient supléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conservé aucune de ses beautés: il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte*; en vain avec tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, & *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques; qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de M. *Pascal*, qu'il n'y a point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel astre, & que c'est cela qu'on apelle beauté poëtique.* Que prouve un tel passage, sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes, il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître, comme pour

décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encor connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que madame *Dacier*, n'a point lu *Homère*; c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin, on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'eſt préciſément par ces détails que la poéſie charme les hommes.

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuse par sa naissance; *Octobris Maro consecravit idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce, pour mettre dans la retraitre la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poëtes épiques, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans

cela ne lui auraient pas rendu ſitôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théatre après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe dérobait très-ſouvent en rougiſſant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étaient ſimples, il négligeait ſa perſonne & ſes habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faiſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque le philoſophe* nous aprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Ciceron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Ciceron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Ciceron* s'éleva quelquefois à la poéſie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux ; auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mecenas* & à l'empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon *Enéide*, dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encor les vers qu'*Auguſte* compoſa

au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes ?
Magnaque doctiloqui morietur muſa Maronis ? &c.

Cet ouvrage que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encor avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poëme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiége de Troie : car en vérité il n'eſt pas croyable qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle bizarre, que le père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le poëme avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette régle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiecle, ou dans un roman frivole qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques au contraire ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer aux lecteur, & un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu*, ſera sûr de n'être jamais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que

vous altériez l'un, pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir, pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon poëme tous ces différens matériaux, qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on en peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicarnaſſe*. Cet hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée* ; il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, &c. Pour la métamorphoſe des vaiſſeaux d'*Enée* en nymphes, *Denis d'Halicarnaſſe* n'en parle point ; mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Friſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rapellant la croyance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup-d'œil, on ſerait moins promt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un auteur Français qui prendrait *Clovis* pour ſon héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon aporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, & qui ſe conſerve encor avec foi dans cette ville ? Un Anglais, qui chanterait le roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité, en riant de leur abſurdité. Après tout, quelque excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encor mieux les rejeter entiérement ; un ſeul lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe

haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, & qui ſelon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément, il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle, comme lui, du ſiége de Troye; mais j'oſe dire, qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie, que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* & de *Calipſo*; qu'*Enée* ne deſcend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulyſſe*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel ouvrage.

Il eſt bien vrai, que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au deſſous de l'original. Quand *Virgile* eſt grand, il eſt lui-même, s'il bronche quelquefois, c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre la marche d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à *Virgile* de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres, qui ne ſavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profuſion de caractères, *Homère* a jeté dans ſon *Iliade*: au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, & le fidèle *Achate*, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oiſiveté d'*Achille*. Le poëte grec était dans la néceſſité de ſupléer à l'abſence de ſon principal héros; & comme ſon talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art

la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait qu'il ne falait point affaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée* qu'il a voulu & qu'il a dû nous attacher; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint-Evremont, dit qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai qu'*Enée* paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut, je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatrième & le ſixième livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troye. De cette haute

élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troye. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Enéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat, est presque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme sage, qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Enéide*, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules desirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi Latin pour obtenir un asile; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'*Enée* ne demandait pas : de là suit une guerre cruelle; encor ne commence-t-elle que par hasard & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combatant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par *Enée*; la mère

de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort ; & le faible roi Latin pendant tout ce tumulte ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Enée* ſe battre pour ſa fille, sûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il falait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux roi *Latinus*, au lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie* : j'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège* ; *Son pittor anch'io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il eſt utile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius* & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enéide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité; il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers : il naquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encor que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Eſpagnol, qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui ſupoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, juſqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la poéſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouiſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flaterie; & en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il falait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines & les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'osa s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son poëme sec & aride. Il a voulu supléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens, mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure.

Ainſi, il eſt arrivé qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *Céſar* & *Pompée* ſont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans ſon poëme aucune deſcription brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile*, l'art de narrer & de ne rien dire de trop; il n'a ni ſon élégance, ni ſon harmonie. Mais auſſi vous trouvez dans la *Pharſale* des beautés, qui ne ſont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ſes déclamations ampoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eſt rempli; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*: il peint comme *Salluſte*: en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une ſeule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *Céſar*, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait preſque rien à dire. Il falait qu'il ſe jetât ſur les louanges de *Caſtor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des dieux; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée*: les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui aporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, ſont perſuadés qu'un poëme ne ſauroit ſubſiſter ſans divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces divinités ſont ſi peu eſſentielles au poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun poëte, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce ſtoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons DIEU par-tout ; par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon couroux ;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire
Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet être ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons ;
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,

Loin d'apliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me ſemble que je vois un portique hardi & immenſe qui me conduit à des rûines.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'empire Romain eût été détruit par les barbares, pluſieurs langues ſe formèrent des débris du latin, comme pluſieurs royaumes s'élevèrent ſur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent ; & lorſqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'architecture & de la ſculpture de ces tems-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conſervèrent la langue latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier & ſtérile. Enfin, la langue italienne, comme la fille ainée de la latine, ſe polit la première, enſuite l'eſpagnole, puis la françaiſe & l'anglaiſe ſe perfectionnèrent.

La poéſie fut le premier art qui fut cultivé avec ſuccès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encor un ouvrage de proſe ſuportable ; choſe étrange que preſque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre ſorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un ſiècle avant qu'il parût un hiſtorien. Les cantiques de *Moyſe* ſont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les barbares des

côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques*; dans les tems qu'ils ne savaient pas lire : ce qui prouve en passant que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encor au berceau, lorsque le *Trissin*, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet *l'Italie délivrée des Goths par Bélizaire sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit; & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'aporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X.* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition & la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vu quitter, & même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère*, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors le génie. Il s'apuie sur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le *Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. « Elle commence par se baigner » dans sa belle chambre; elle met une chemise blan» che; & après une longue énumération de tous les » affiquets d'une toilette, elle va trouver l'empereur

» qui eſt aſſis ſur un gazon dans un petit jardin ; elle lui » fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, & enfin » *Juſtinien le diede un bacio.* »

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella ſtette; e ſorridendo diſſe:
Signor mio dolce, or che volete fare?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze;
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'imperador riſpoſe: alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui;
Che qui non può venir perſona umana
Se non per la mia ſtanza; ed io la chiuſi
Come qui venni, e hò la chiave a canto:
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciòlla;
Poi ſi colcar nella minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

« L'empereur lui donna un doux baiſer, & lui jeta » les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant : » Mon doux ſeigneur, que voulez-vous faire? ſi quel- » qu'un entrait ici & nous découvrait, je ſerais ſi hon- » teuſe, que je n'oſerais plus lever les yeux. Allons » dans notre apartement, fermons les portes, met- » tons-nous ſur le lit, & puis faites ce que vous vou- » drez. L'empereur lui répondit : Ma chère ame, ne » craignez point d'être aperçue. Perſonne ne peut en- » trer ici que par ma chambre, je l'ai fermée, & j'en

» ai la clef dans ma poche. Je préſume que vous avez » auſſi fermé la porte de votre apartement qui entre » dans le mien : car vous ne le laiſſez jamais ouvert. » Après avoir ainſi parlé, il l'embraſſe & la jette ſur » l'herbe tendre, qui ſemble partager leurs plaiſirs, » & qui ſe couronne de fleurs. » Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère*, devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les caraſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère*, que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétens pas parler de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des poëtes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ſes ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le *Triſſin* en Italie ſuivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encor parmi ſes compatriotes, qui l'apellent le *Virgile Portugais.*

Camouens d'une ancienne famille Portugaiſe, naquit en Eſpagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II.* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le Grand*, héritier du trône & des grands deſſeins du roi *Jean.* C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à ſuivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497. *Vaſco de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſsèrent pour des inſenſés, qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Liſbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce, que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un deſir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faiſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, & ſur-tout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers, que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut-là qu'il compoſa ſon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*, titre qui a peu de raport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon poëme, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon ; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 lives de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut-là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empreſſa de lui faire

des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère*. Il voyagea comme lui, il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent aprendre aux hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fonds de ſon poëme n'eſt ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme, c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces hommes au » deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales de la » Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avaient point » encor vu de vaiſſeaux, allèrent étonner la Trapo- » bane de leur audace : eux dont le courage patient » à ſouffrir des travaux au-delà des forces humaines, » établit un nouvel empire ſous un ciel inconnu & ſous » d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du » fameux Troyen, qui porta ſes dieux en Italie ; ni » ceux du ſage Grec, qui revit Itaque après vingt ans » d'abſence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux con- » quérant. Diſparaiſſez drapeaux que *Trajan* déployait » ſur les frontières de l'Inde : Voici un homme à qui » *Neptune* a abandonné ſon trident : Voici des travaux » qui ſurpaſſent tous les vôtres.

» Et vous, nymphes du Tage, ſi jamais vous m'a- » vez inſpiré des ſons doux & touchans, ſi j'ai chanté » les rives de votre aimable fleuve, donnez-moi au- » jourd'hui des accens fiers & hardis, qu'ils aient la » force & la clarté de votre cours, qu'ils ſoient purs » comme vos ondes, & que déſormais le dieu des vers » préfère vos eaux à celles de la fontaine ſacrée. »

Le poëte conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit en paſſant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte ; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième chant, la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du roi *Don Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théatre de Paris ; c'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans & mieux écrits. La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une, qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems, & chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le cap de Bonne-Eſpérance, apellé alors le promontoire des Tempêtes, on aperçoit tout-à-coup un formidable objet : c'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer, ſa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui ; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux ; ce monſtre ou ce dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun vaiſſeau n'avait encor fendu les flots ; il menace la flotte ; il ſe plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie italien ; c'eſt une iſle enchantée, qui ſort de la mer, pour le rafraîchiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'iſle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus*, aidée des conſeils du père éternel, & ſecondée en même tems des flèches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais

embraſſe une *Néréide*, & *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'iſle, & de là lui montre tous les royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer, qu'une iſle enchantée, dont *Vénus* eſt la déeſſe, & où des nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *muſico* d'Amſterdam, qu'à quelque choſe d'honnête. J'aprens qu'un traducteur du *Camouens* prétend, que dans ce poëme *Vénus* ſignifie la *Ste. Vierge*, & que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure, je ne m'y opoſe pas; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas aperçu. Cette alégorie nouvelle rendra raiſon de tout; on ne ſera plus tant ſurpris, que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, & que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* & la vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, & *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme : mais la poéſie du ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronèſe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins & des ſoldats Suiſſes dans des ſujets de l'ancien teſtament.

Le *Camouens* tombe preſque toujours dans de tels

disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au roi de Mélinde, lui dit : *O roi, jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi, & couru autant de périls* ; comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homère* & son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres ; & le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle, qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

Torquato Taſſo commença ſa *Gieruſalemme liberata* dans le tems que la *Luſiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait aſſez le portugais pour lire ce poëme & pour en être jaloux. Il diſait que le *Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée; le *Taſſe* était autant au deſſus du *Camouens*, que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. Le *Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer qu'il était jaloux de *l'Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi long-tems balancée, & qui lui eſt encor préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les poëtes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres enſemble; & ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioſo* eſt d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres & des géans que des héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre.

Le *Taſſe* naquit à Surrento en 1544 le 11 Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été long-tems une des plus puiſſantes. Sa grand'-mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la poéſie, & d'être attaché aux grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en philoſophie & en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme ſavant, un homme qui ſavait par cœur la logique d'*Ariſtote*, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles, ſur des matieres qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ſes études, qui n'étaient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de ſa *Jéruſalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la poéſie. Il fut reçu dans l'académie des *Etherei* de Padoue, ſous le nom

de *pentito*, du repentant, pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas apellé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée, que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de *Ferrare*, & crut qu'être logé & nourri chez un prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du cardinal d'*Este. Il fut reçu du roi Charles IX.* disent les historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poëtes. On prétend, qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godefroy*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée.* Il pouvait dire alors, comme un grand homme de l'antiquité: J'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Envelopé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il apelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même; & ce qui devait ajouter un poids insuportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'oprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait

fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelque secours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encor emprisonné. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le rejeta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholastique*, qui lui aparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manso di Villa* raporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'oprimer ; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flater. Il fut apellé à Rome par le pape *Clément VII.* qui dans une congrégation de cardinaux avait résolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : *Je desire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient & admiraient le *Tasse*, se chargèrent de l'apareil du couronnement ;

il devait se faire au capitole ; chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs ; & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce : & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère* malgré ses fautes, & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade* : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet, qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye ; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon* ; j'ose dire que le *Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens, comme ceux de l'*Iliade* ; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, & mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle, la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'hermite *Pierre*, qui ne fasse un personnage dans

le tableau, & un beau contraſte avec l'enchanteur *Iſmeno*; & ces deux figures ſont aſſurément au deſſus de *Calcas* & de *Taltibius*. *Renaud* eſt une imitation d'*Achille*; mais ſes fautes ſont plus excuſables; ſon caractère eſt plus aimable, ſon loiſir mieux employé. *Achille* éblouit, & *Renaud* intéreſſe.

Je ne ſais ſi *Homère* a bien ou mal-fait d'inſpirer tant de compaſſion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs : mais c'eſt ſans doute un coup de l'art, d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur ſe ſerait intéreſſé pour les mahométans contre les chrétiens ; on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays, ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer de ſang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, & tout un peuple innocent, qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des croiſades. Les moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique, qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des princes quittaient leurs états, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes, & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulchre, ces monſtres ornés de croix blanches, encor toutes dégoutantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſèrent la terre & ſe frapèrent

la

la poitrine ; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les croiſades dans un jour tout opoſé. C'eſt une armée de héros, qui, ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un DIEU. Le ſujet de la *Jéruſalem*, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le *Taſſe* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit ; preſque tout y eſt lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il diſtribue ſagement les lumières & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour : & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la ſenſibilité par degrés, il s'élève au deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque partout clair & élégant ; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la moleſſe de la langue italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la *Jéruſalem* environ deux cents vers, où l'auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut, que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entiérement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire partout, il y a auſſi bien des endroits, qu'on n'aprouve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode, qui ne tient en rien au reſte du poëme. Je parle de l'étrange & inutile *Taliſman*, que fait le ſorcier *Iſmeno*, avec une image de la vierge *Marie* ; & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*.

Encor ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver, mais ils ſont entiérement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du poëme; mais le poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des chrétiens, que l'image de la Vierge l'eſt aux mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France, ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'aprouver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire M. *Locke* ou M. *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la *Jéruſalem* un ſorcier chrétien, qui tire *Renaud* des mains des ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux chevaliers ſe promènent-là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique: ils s'acquittent de leur ambaſ-

ſade, & ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encor ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe*; elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt-là ſurtout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était réſervé à *Renaud*? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la providence l'avait deſtiné pour abatre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens, en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt & ſe plongent dans l'abyme. Mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU, & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce du myrthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin, les prières de l'hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa *Pharſale* un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſe troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille,

pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquàm violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis acra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit ſuperos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura, non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mœſta deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos, non vulgatis ſacrata figuris,
Numina ſic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non noſſe deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterùm conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſêre deis. Medio cùm Phœbus in axe eſt,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos
Acceſſus, dominumque timet deprendere lucî.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro,
Nam vicina operi, belloque intacta priori

Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Auſus, & aeriam ferro proſcindere quercum;
Effatur merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſylvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba; ſed expenſâ ſuperorum & Cæſaris irâ:
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tum primùm poſuêre comas, & fronde carentes
Admiſêre diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impuni putaret
Eſſe deos?

Voici la traduction de *Brebeuf*; on ſait qu'il était plus ampoulé encor que *Lucain*; il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer; mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, & des dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais
Du dieu de la clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leurs voix

Le ſon des chalumeaux, ou celui des hautbois;
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du ſoleil ſes cruels ſacrifices :
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la nature en révérant les dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres;
Tout y reſſent l'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais.
Là, de cent dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante & forcent les hommages;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là, d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture:
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour,
Souvent du triſte éclat d'une flâme enſouphrée
La forêt eſt couverte, & n'eſt pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre,
Laiſſent à ces démons ſon horreur & ſon ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges,

Les dieux, même les dieux, n'ont point de priviléges;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abatus, les autels dépouillés;
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contr'eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de couroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le couroux des dieux.
A ces mots tous les ſiens cèdant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ans dépouiller la crainte:
Les dieux parlent encor à ces cœurs agités:
Mais quand Jule commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printems au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent.
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours,
Elle croit que les dieux d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel eſt au deſſus de celle d'un héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on apelle des beautés poétiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le *Taſſe* ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute ; & il n'a pu s'empêcher de ſentir, que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encor dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la poéſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout ſon poëme était alégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiégent nos ames ; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſyllogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Tel eſt la clef que le *Taſſe* oſe donner de ſon poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il ſe ſupoſe des vues & des deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit ſon poëme ; ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon poëme le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la religion. Les proceſſions, les litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuſes, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la poéſie, qui ſait annoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il eſt

étrange que la plupart des poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer payen. Il eſt vrai que *Pluton*, *Proſerpine*, *Radamante*; *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzébut* & *Aſtarot*; nous rions du mot de *diable*, nous reſpectons celui de *furie*. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizième siècle, l'Espagne produisit un poëme épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi-bien que par la singularité du sujet; mais encor plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maison de *Philippe II.* & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors, que d'établir ses affaires au dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & séjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou & du Chili avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, est traitée de rebellion par les auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire, & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau-monde. Il alla au Chili à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chili, du côté du sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus long-tems que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contr'eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser les ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même tems le conquérant & le poëte; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait, à en chanter les événemens, & faute de papier il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'apelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chili, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par-delà l'autre tropique, & où les héros sont des sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

« Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de » voir des créatures pareilles à des hommes, portant » du feu dans leurs mains, & montées sur des monf- » tres, qui combattaient sous eux; ils les prirent d'abord

» pour des dieux descendus du ciel, armés du tonnerre,
» & suivis de la destruction; & alors ils se soumirent,
» quoiqu'avec peine. Mais dans la suite s'étant fami-
» liarisés avec leurs conquérans, ils connurent leurs
» passions & leurs vices, & jugèrent que c'étaient des
» hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des
» mortels semblables à eux, ils jurèrent de laver leur
» erreur dans le sang de ceux qui l'avaient produite,
» & d'exercer sur eux une vengeance exemplaire, ter-
» rible & mémorable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana* est une querelle, qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux sauvages vante son mérite & ses exploits; enfin, la dispute s'échauffe tellement, qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des caciques, nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins favorablement prévenu en sa faveur, que le héros Grec fait la harangue suivante.

« Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le desir
» ambitieux de commander n'est point ce qui m'en-
» gage à vous parler. Je ne me plains pas que vous dis-
» putiez avec tant de chaleur un honneur qui peut-être
» serait dû à ma vieillesse, & qui ornerait mon déclin.
» C'est ma tendresse pour vous, c'est l'amour que je
» dois à ma patrie, qui me sollicite à vous demander
» attention pour ma faible voix. Hélas! comment pou-
» vons-nous avoir assez bonne opinion de nous-mêmes,
» pour prétendre à quelque grandeur, & pour ambi-
» tionner des titres fastueux, nous qui avons été les

» malheureux ſujets & les eſclaves des Eſpagnols ? » Votre colère, caciques, votre fureur, ne devraient-» elles pas s'exercer plutôt contre nos tyrans? Pour-» quoi tournez-vous contre vous-mêmes ces armes, » qui pourraient exterminer vos ennemis, & venger » notre patrie? Ah ! ſi vous voulez périr, cherchez » une mort qui vous procure de la gloire. D'une main » briſez le joug honteux, & de l'autre attaquez les » Eſpagnols, & ne répandez pas dans une querelle » ſtérile les précieux reſtes d'un ſang que les dieux » vous ont laiſſé pour vous venger. J'aplaudis, je l'a-» voue, à la fière émulation de vos courages; ce même » orgueil que je condamne, augmente l'eſpoir que je » conçois. Mais que votre valeur aveugle ne combatte » pas contr'elle-même, & ne ſe ſerve pas de ſes pro-» pres forces pour détruire le pays qu'elle doit défen-» dre. Si vous êtes réſolus de ne point ceſſer vos que-» relles, trempez vos glaives dans mon ſang glacé : » j'ai vécu trop long-tems : heureux qui meurt ſans » voir ſes compatriotes malheureux, & malheureux par » leur faute ! Ecoutez-donc ce que j'oſe vous propoſer. » Votre valeur, ô caciques, eſt égale; vous êtes tous » également illuſtres par votre naiſſance, par votre » pouvoir, par vos richeſſes, par vos exploits : vos » ames ſont également dignes de commander, égale-» ment capables de ſubjuguer l'univers. Ce ſont ces » préſens céleſtes qui cauſent vos querelles. Vous man-» quez de chef, & chacun de vous mérite de l'être; » ainſi, puiſqu'il n'y a aucune différence entre vos » courages, que la force du corps décide ce que l'éga-» lité de vos vertus n'aurait jamais décidé, &c. » Le vieillard propoſe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groſſe poutre, & de déférer à qui en ſoutiendrait le poids plus long-tems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre

goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos esprits, justement préocupés, rendent au grand nom d'*Homère*; pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve*, déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros, & parle ainsi : « Quelle satisfaction sera-ce aux Troyens, lorsqu'ils » entendront parler de vos discordes? Votre jeunesse » doit respecter mes années & se soumettre à mes con- » seils. J'ai vu autrefois des héros supérieurs à vous. » Non, mes yeux ne verront jamais des hommes sem- » blables à l'invincible *Pyrithoüs*, au brave *Cinéüs*, » au divin *Thésée*, &c..... J'ai été à la guerre avec » eux, & quoique je fusse jeune, mon éloquence per- » suasive avait du pouvoir sur leurs esprits. Ils écou- » taient *Nestor*; jeunes guerriers, écoutez-donc les » avis que vous donne ma vieillesse. *Atride*, vous ne » devez pas garder l'esclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, » vous ne devez pas traiter avec hauteur le chef de » l'armée. *Achille* est le plus grand, le plus courageux » des guerriers : *Agamemnon* est le plus grand des » rois, &c. » Sa harangue fut infructueuse; *Agamemnon* loua son éloquence, & mépriſa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un censeur, un panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons,

confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe ; ſi c'eſt un moyen sûr de s'attirer l'attention des princes Grecs, que de les rabaiſſer & de les mettre au deſſous de leurs aïeux ; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont-là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui ſouffre volontiers, qu'on lui préfère ſon inférieur pour le courage ; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſuporter ſans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au deſſous du moindre des poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſin. Ce poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en ſont le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui eſt un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; & pour paſſer le tems, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt raportée par les anciens hiſtoriens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſti-

tuer à la reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſupoſer avec raiſon, qu'un auteur, qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour, aveugle de la patrie, a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt cet amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIEME

MILTON.

ON trouve ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant, qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée, *Adam* ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino* & dédiée à *Marie de Médicis*, reine de France : le sujet de cette comédie était la chûte de l'homme. Les acteurs étaient DIEU LE PÈRE, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le serpent, la mort, & les sept péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde du théatre de ce tems-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'anges, & *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères : « Que l'arc-en-ciel » soit l'archet du violon du firmament ; que les sept pla» nètes soient les sept notes des notre musique ; que le » tems batte exactement la mesure ; que les vents jouent » de l'orgue, &c. » Toute la piéce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront, que notre théatre ne valait guère mieux alors ; que *la mort de St. Jean-Baptiste*, & cent autres piéces, sont écrites dans ce style ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido* ni *Amiens*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit, à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît

ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Le sept péchés mortels dansant avec le diable*, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise; mais *l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du* CRÉATEUR, *la source de nos malheurs & de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino*: il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatrième chant de son poëme épique. C'est l'orsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil, qui sortait des mains du CRÉATEUR.

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi, qui sembles le DIEU des cieux qui t'environnent;
» Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
» Image du Très-Haut qui réglas ta carrière,
» Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi?
» Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie, la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume; & enfin au

lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-tems à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi & du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwell*; & par une fatalité, qui n'eſt que trop commune; ce zélé républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut ſecretaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, & du parlement, qui dura juſqu'au tems de reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur roi, pour répondre au livre que *Charles II.* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet événement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un roi mort ſur l'échafaud, d'un famille royale errante dans l'Europe, & de tous les rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantait d'avoir jugé ſon prince ſelon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaiſe* & de *Milton* ſont déjà enſevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans lorſque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que *Charles II.* donna aux ennemis de ſon père; mais il fut déclaré. par

l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'age où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux esprits de la cour de *Charles II.* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant, qu'un ancien secretaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle & sans biens, fût ignoré ou mépriſé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de *Louis IV.* & dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées, la mollesse de *Waller*; les satyres du comte de *Rochester*, & l'esprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire, qui voulût imprimer son *Paradis perdu*. Le titre seul révoltat, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion, était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de *Tompson*. Encor ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula, que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme: édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre & sans gloire: son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Sommers* & le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du

Paradis perdu. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre M. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère*: les Anglais commencerent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout tems ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Taſſe* la diſcription de l'enfer, le caractère de Satan, le conſeil des démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire, c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourir ſon génie, & l'accroître du génie des autres c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c...

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans le *Taſſe*, eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encor vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraint pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, à dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours heurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toujours ; la première c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées, qu'un être puiſſant & jaloux par ſa ſéduction rend coupables & malheureuſes : la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encor, quand on leur diſait que l'Angleterre avait un poëme épique dont le ſujet érait le diable combattant contre DIEU ; & un ſerpent, qui perſuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des vaudevilles ; je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton & Shakespear.* M. *du Pré de St. Maur* donna une traduction en proſe françaiſe de ce poëme ſingulier. On fut étonné de trouver dans un ſujet, qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre DIEU, & le caractère encor plus brillant, qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve.* En effet il eſt à remarquer, que dans tous les autres poëmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe, dans *Milton* ſeul il eſt une vertu. Le poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile, qui crouve ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le lecteur dans le jardin des délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures, dont *Adam & Eve* ſont remplis: il ne s'élève pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poéſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver, que le diable parle trop ſouvent & trop long-tems de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugè-

rent, qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abyme; il trouve la mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*; dit-il au diable: *Arrête ô mon fils*, dit-il à la mort. *Et qui es-tu donc*, répond le diable, *toi qui m'appelles ton père? Je suis le peché*, replique ce monstre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchames ensemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte; j'étais grosse, quand la bataille se donna dans le ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monstre, que tu vois, dont je fus père; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mère, & qu'il me fit tous ces enfans, que tu vois qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le péché ouvre à Satan les portes de l'enfer; il laisse les diables sur le bord du Phlégeton, du Styx & du Léthé: les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns disputent sur la grace & sur

a prédeſtination. Cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberait encor, ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos ; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools* (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis, les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations, dont tout lecteur ſenſé a été revolté ; & il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode, où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage ; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance ; ni raiſon. Il ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, *de Moloc*, de *Niſrot*, d'*Aſtarot*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ſes dieux les caractériſait par leurs attributs, qu'on connaiſſait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Niſrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & ſurtout les plaiſanteries de ſes héros. Comment ſouffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des anges & des diables pendant la bataille qui ſe donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé, que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits, qui ne pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive,

que lorſque je ne ſais quel ange a coupé en deux je ne ſais quel diable, les de x parties du diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé, que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le père envoie ſes fideles anges combattre, réduire, & punir les rebelles. « Allez, dit DIEU à *Michel* « & à *Gabriel*, pourſuivez mes ennemis juſqu'aux ex» trêmités du ciel; précipitez-les loin de DIEU & de » leur bonheur dans le Tartare, qui ouvre déjà ſon » brûlant chaos pour les engloutir. » Comment ſe peut-il, qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe? & pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile? Il parle, & n'eſt point obéi : il veut vaincre, & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières, qui fit ſans doute dire à *Dryden* dans ſa préface ſur l'*Enéide*, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit eſſai * ſur la poéſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons juges

* C'eſt en partie celui-ci même qui en pluſieurs endroits eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que javais prévu eſt arrivé, & la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, & je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-tems à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'eſt au tems ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des poëmes épiques, & que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. l'Europe a cru les Français incapables de l'épopée: mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Deſmarêts*, les *Caſſaignes*, & les *Scuderys*. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes *épiques*, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage, mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles, qui aient oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet de tout ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre écrit un peu eſtimé. La comédie des *viſionnaires* de *Deſmarêts* eſt le ſeul ouvrage d'un poëte

épique, qui ait eu en ſon tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eut fait goûter la bonne comédie. Les *viſionnaires* de *Deſmarêts* étaient réellement une très-mauvaiſe piéce, auſſi-bien que la *Marianne* de *Triſtan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation paſſagère, qu'au mauvais goût du ſiècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des arts, quand on donne le nom de poëme à la proſe. Le *Télémaque* eſt un roman moral, écrit, à la vérité, dans le ſtyle dont on aurait dû ſe ſervir pour traduire *Homère* en proſe, mais l'illuſtre auteur de *Télémaque* avait trop de goût, était trop ſavant & trop juſte, pour appeller ſon roman du nom de poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuieux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails, que nous ne ſouffrons point dans notre poéſie, & que de longs diſcours politiques & économiques ne plaîraient aſſûrément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation, ſentira, qu'il ſerait ridicule d'exprimer en vers ; * *Qu'il faut diſtinguer les citoyens en ſept claſſes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille ; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau & point de médaille ; la troiſième de verd, avec une médaille ſans anneau & ſans frange*, &c. *& enfin donner aux eſclaves des habits gris brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagées, que l'ordre & la propreté s'y conſervent, que l'entre-*

* Livre XII.

tien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon & un plus petit périſtyle avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails, dans leſquels *Mentor* daigne entrer, ſeraient auſſi indignes d'un poëme épique qu'ils le ſont d'un miniſtre d'état.

On a encor accuſé long-tems notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la poéſie épique. Il eſt vrai que chaque langue à ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai, que le latin & le grec étaient des langues plus poétiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain, que notre langue eſt plus forte que l'italienne, & plus douce que l'anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des poëmes épiques, il eſt donc clair, que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gêne de la rime, & avec encor moins de raiſon. La *Jéruſalem* & le *Roland furieux* ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'*Enéide*, & ont de plus l'uniformité des ſtances; & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots, finiſſent par une de ces voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*; cependant on lit ces poëmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *poétique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la

mode en France, ſont les piéces de théatre. Ces piéces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance font le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoûtumé la poéſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encor été un nouveau frein pour la poéſie; notre nation regardée comme ſi légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on prèfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encor, & s'ils font pour un tems l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur, qui emploierait les dieux du paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints: *Venus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs & latins: *Ste. Geneviéve*, *St. Denis*, *St. Roch*, & *St. Chriſtophle*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes & les queues des diables, ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux,

ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma *Henriade* feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage, » qui n'eſt pas fait pour notre nation, *les Français n'ont* » *pas la tête épique* ; ce furent ſes propres paroles ; » & il ajouta : Quand vous écririez auſſi-bien que » MM. *Racine* & *Deſpréaux*, ce ſera beaucoup ſi on » vous lit. »

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact qui règne dans le ſiècle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable, au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction, qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent ; c'eſt à la *Henriade* ſeule à parler en ſa défenſe, & au tems ſeul de déſarmer l'envie.

Fin de l'Eſſai ſur la poéſie épique.

SUR

LE POËME DE FONTENOY.

Discere, puer, virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

AU ROI.

SIRE,

JE n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage : Je craignais surtout de déplaire au plus modeste des vainqueurs. Mais, Sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidelle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines ; ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés ; c'est un poëme sans exagération, & de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre présence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets, & du plus zélé de vos admirateurs. V.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE public ſait que cet ouvrage, compoſé d'abord avec la rapidité que le zèle inſpire, reçut des acroiſſemens à chaque édition qu'on en faiſait. Toutes les circonſtances de la victoire de Fontenoy, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées, & ce qui n'était d'abord qu'une piéce de cent vers, eſt devenu un poëme qui en contient plus de trois cent cinquante; mais on y a gardé toujours le même ordre, qui conſiſte dans la préparation, dans l'action & dans ce qui la termine : on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était compoſée l'armée ennemie, & en ſpécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont *Louis XV* a triomphé; par exemple quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois briſé *le joug de l'Autriche cruelle*, il eſt clair que c'eſt de l'Autriche, alors cruelle envers eux, que l'on parle; car aſſurément elle ne l'eſt pas aujourd'hui pour les états-généraux; & d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maiſon d'*Autriche*, ſait combien les Français reſpectent ſa perſonne, & ſes vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais *& la férocité le cède à la vertu*, on a eu ſoin d'avertir en notes dans toutes les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que ſur le ſoldat.

En effet, il eſt très-véritable que lorſque la colonne anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de cette nation crièrent *No quarter*, point de quartier : on ſait encore que quand M. *de Sechelles* ſeconda les intentions du roi avec une prévoyance ſi ſingulière, & qu'il fit préparer autant

autant de ſecours pour les priſonniers ennemis bleſſés, que pour nos troupes, quelques fantaſſins Anglais s'acharnèrent encore contre nos ſoldats, dans les chariots même où l'on tranſportait les vainqueurs & les vaincus bleſſés. Les officiers qui ont partout à-peu-près la même éducation dans toute l'Europe, ont auſſi la même généroſité : mais il y a des pays où le peuple abandonné à lui-même, eſt plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette nation, & ſurtout on n'a cité le nom de M. le duc de *Cumberland*, qu'avec l'éloge que ſa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu perſuader au public que l'illuſtre *Addiſſon*, dans ſon poëme de la campagne de Hochſtet, avait parlé plus honorablement de la maiſon du roi que l'auteur même du poëme de Fontenoy : ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'ouvrage de M. *Addiſſon* à la bibliothéque de ſa majeſté, & on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges ; c'eſt vers le trois-centième vers. On ne les répétera point, & il eſt bien inutile d'y répondre ; la maiſon du roi leur à répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand poëte & à un grand philoſophe très-éclairé, tel que M. *Addiſſon*, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériterait davantage, & il aurait plus honoré la philoſophie & la poéſie, s'il avait plus ménagé dans ſon poëme des têtes couronnées, qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, & s'il avait ſongé que les louanges données aux vaincus, ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. *Addiſſon* fut ſecretaire d'état, le le miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité ; on a ſongé en célébrant une bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfaiſance : malheur à celui

qui ne pourrait se plaire qu'aux peintures de la destruction, & aux images des malheurs des hommes !

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde ; ils sont plus liés entr'eux, ils ont des loix qui leur sont communes ; toutes les maisons des souverains sont alliées ; leurs sujets voyagent continuellement, & entretiennent une liaison réciproque. Les Européens chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs, ils se font la guerre entr'eux ; mais ils conservent dans ces dissentions tant de bienséance, & d'ordinaire de politesse, que souvent un Français, un Anglais, un Allemand qui se rencontrent, paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes ; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardaient comme des alliés qui ne se faisaient la guerre que dans l'espérance certaine de la paix : ils insultaient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, & non de la honte des nations dont il triomphe : on serait fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satyres contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes, mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens* parce qu'ils le sont depuis deux cent cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées, ont suivi l'exemple de la maison du roi & de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son prince, a donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation Française la gloire de

la valeur & de la politeſſe. On a oſé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe, d'avoir l'air Français. Il eſt bien queſtion ici d'air & de bonne grace : quel eſt l'homme qui voit évidemment, que ce vers ſignifie que le général étranger eſt auſſi attaché au roi que s'il était né ſon ſujet ?

Cette critique eſt auſſi judicieuſe que celle de quelques perſonnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereuſement malade, lorſqu'en effet ſon courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, & le fit triompher de la faibleſſe de ſon corps ainſi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienſéance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidèlement ce qui était venu à ſa connaiſſance ; & ſon ſeul regret eſt de n'avoir pu dans un ſi court eſpace de tems, & dans une joie de ſi peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvait dire tout, mais du moins ce qu'il a dit, eſt vrai : la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé ſur la gloire du roi & ſur celle de la nation. Le plaiſir de dire la vérité l'occupait ſi entiérement, que ce ne fut qu'après ſix éditions qu'il envoya ſon ouvrage à la plupart de ceux qui y ſont célébrés.

Tous ceux qui ſont nommés, n'ont pas eu les occaſions de ſe ſignaler également : celui qui, à la tête de ſon régiment, attendait l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même ſervice qu'un lieutenant-général qui était à portée de conſeiller de fondre ſur la colonne anglaiſe, & qui partit pour la charger avec la maiſon du roi. Mais ſi la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne

doit pas être oublié : tel eſt loué en général ſur ſa valeur, tel autre ſur un ſervice rendu, on a parlé des bleſſures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une juſtice que rendit le célèbre M. *Deſpréaux* à ceux qui avaient été de l'expédition du paſſage du Rhin : il cite près de vingt noms ; il y en a ici plus de ſoixante ; & on en trouverait quatre fois davantage, ſi la nature de l'ouvrage le comportait.

Il ſerait bien étrange qu'il eût été permis à *Homère*, à *Virgile*, au *Taſſe*, de décrire les bleſſures de mille guerriers imaginaires, & qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur ſang, & parmi leſquels il y en a pluſieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laiſſé de ſincères regrets.

L'attention ſcrupuleuſe qu'on a apportée dans cette édition, doit ſervir de garant de tous les faits qui ſont énoncés dans le poëme ; il n'en eſt aucun qui ne doive être cher à la nation, & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette bataille qui ſera célèbre à jamais ; en liſant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, & que ſa majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu, & vaincu ſous ſes ordres ?

C'eſt donc moins en poëte qu'en bon citoyen, qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, ſurtout dans la première chaleur du public, & dans un tems où l'Europe n'était occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou qui placé plus loin de nous, laiſſe

l'esprit plus tranquille : ainsi, lorsque *Despréaux* s'égaya dans sa description du passage du Rhin, c'était trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fut, n'est à comparer, ni pour l'importance, ni pour le danger, à une bataille rangée, gagnée sur un ennemi habile, intrépide & supérieur en nombre, par un roi exposé, ainsi que son fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiger; & on ne dit ici en prose que ce que M. *Addisson* lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne de Hochstet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par *Vénus* à *Enée* des armes que *Vulcain* a forgées, qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le conseil des dieux peut s'assembler, tout l'enfer peut se déchaîner, *Alecton* peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage; mais ni notre siècle, ni un événement si récent, ni un ouvrage si court, ne permettent guère ces peintures devenues les lieux communs de la poésie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré, de faire parler son cœur plus que son imagination, & l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant :

Tu meurs, jeune Craon : que le ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère !

que s'il avait évoqué les euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, & surtout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici, le vrai

Jupiter, le vrai *Mars*, c'eſt un roi tranquille dans le plus grand danger, & qui haſarde ſa vie pour un peuple dont il eſt le père : c'eſt lui, c'eſt ſon fils, ce ſont ceux qui ont vaincu ſous lui, & non *Junon* & *Juturne* qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs, petit nombre de ceux qui connaiſſent notre poéſie, ſavent qu'il eſt bien plus aiſé d'intéreſſer le ciel, les enfers & la terre à une bataille, que de faire reconnaître & de diſtinguer par des images propres & ſenſibles, des carabiniers qui ont de gros fuſils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que ſentait M. *Addiſſon*, bon poëte & critique judicieux. Il employa dans ſon poëme qui a immortaliſé la campagne de Hochſtet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en eſt permis dans le poëme de Fontenoy. Il ſavait que le duc de *Marlborough* & le prince *Eugène* ſe ſeraient très-peu ſouciés de voir des dieux où il était queſtion des grandes actions des hommes ; il ſavait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court riſque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories ; il a fait mieux ; il a intéreſſé l'Europe entière à ſon action. Il en eſt à-peu-près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers ſur les affaires préſentes, comme d'une tragédie le fond doit être intéreſſant par lui-même, & les ornemens étrangers ſont preſque toujours ſuperflus.

On a dû ſpécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur poſition, l'endroit où ils ont attaqué ; dire que la colonne anglaiſe a pénétré ; exprimer comment elle a été enfoncée par la maiſon du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond eſt ſi héroïque, & qui

ſont cependant ſi difficiles à rendre, rien ne diſtinguerait la bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. *Deſpréaux* dans le paſſage du Rhin a dit :

Revel les ſuit de près, ſous ce chef redouté
Marche des cuiraſſiers l'eſcadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au-lieu de les appeller par leur nom, qui convient encore moins aux vers que celui de cuiraſſiers. On a même mieux aimé dans cette dernière édition caractériſer la fonction de l'état-major, que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été bleſſés.

Cependant on a oſé appeller la maiſon du roi par ſon nom, ſans ſe ſervir d'aucune autre image. Ce nom de *maiſon du roi* qui contient tant de corps invincibles, imprime une aſſez grande idée, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre figure; M. *Addiſſon* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raiſon de l'avoir nommée, c'eſt la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos mains:
Maiſon du roi, marchez, &c.

Si on avait dit, *la maiſon du roi marche*, cette expreſſion eût été proſaïque & languiſſante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage, de la gravité du ſujet. *Deſpréaux*, il eſt vrai, en traitant le paſſage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ſes épîtres, a joint le plaiſant à l'héroïque; car après avoir dit;

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſés :
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, & gagne les batailles :
Enguien, de ſon hymen le ſeul & digne fruit, &c.

Il s'exprime enſuite ainſi :

Bientôt..... mais Vurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt tems; auſſi-bien ſi la rime
Allait mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en ſais, pour ſortir, de porte qu'Hildesheim.

Les perſonnes qui ont paru ſouhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoy, quelques traits de ce ſtyle familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me ſemble, aſſez diſtingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître & un ouvrage d'un ton plus ſérieux & plus ſévère; ce qui a de la grace dans le genre épiſtolaire, n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage ſur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'eſprit que de la gloire du roi, & du bonheur de la patrie.

LE

POËME DE FONTENOY.

QUOI! du ſiècle paſſé le fameux ſatyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourans, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paſſage,
Cédant à nos aïeux ſon onde & ſon rivage?
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas;
Vous heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence!
Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, gloire, vertu, déeſſes de mon roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS, prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.
C'eſt-là ce fier Saxon (*a*), qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernal le rive,

Rappelle pour ſon roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes cieux, ſe hautes deſtinées;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ſes années.

Déjà de la tranchée (*b*) Harcourt eſt accouru,
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles (*c*) pour ſon roi plein d'une amour fidelle,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu (*d*), par qui des Français le tonnerre eſt guidé,
Penthiévre (*e*), dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein ſignala ſon courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy (*f*), Chabanes, Galerande;
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin (*g*),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement, que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui, long-tems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle,
L'Hanovrien conſtant, qui formé pour ſervir,

Sait ſouffrir & combattre, & ſurtout obéir ;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée ;
Surtout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'univers ;
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de ſon roi, leur foule réunie.
Des montages, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés ſortent de leur ſéjour ;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air ;
Elle obſerve LOUIS, & voit avec colère,
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà diſpoſé ſes bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui montés ſur un char,
Combattaient en déſordre, & marchaient au haſard :
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage ;
Tel ſon rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.

L'Eſcaut, les ennemis, les remparts de la ville,

Tout préſente la mort, & LOUIS eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, que ſur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de (*h*) gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneurs de ſa mémoire?
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune (*i*) Craon! Que le ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton genéreux frère!
Hélas! cher Longanuay (*k*), quelle main, quel ſecours

Peut arrêter ton ſang, & ranimer tes jours ?
Ces miniſtres de Mars, (*l*) qui d'un vol ſi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les ſuit, dans leur courſe arrêtés;
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oiſeaux tout ſanglans palpitans ſur la terre.
Le fer atteint (*m*) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert (*n*), ce miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
Guerchi (*o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave (*o*) Daché, quel ſera votre ſort ?
Le ciel ſauve, à ſon gré, donne & ſuſpend la mort,
Infortuné Lutteaux! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, & déjà tu n'es plus.
O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore,
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté; le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes;

Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes ;
Vous (*q*) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

Eh quel ſerait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmis nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, LOUIS eſt en danger.

Le feu, qui ſe déploie, qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance ;
Qui triomphe en marchant ; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter ; Mars pour lui ſe déclare.
Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir... Ah! cher prince, arrêtez ;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités ?
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.
LOUIS craint pour ſon fils (*r*), le fils craint pour ſon père ;
Nos guerriers tout ſanglans frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (*s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins ;

LOUIS, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du roi, marchez, aſſurez la victoire;
Soubiſe & Pecquigny (*t*) vous mènent à la gloire.
Paraiſſez, vieux ſoldats, (*u*) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées:
Partez, fléches de feu, grenades (*x*) entlammées;
Phalanges de LOUIS, écraſez ſous vos coups
Ces combattans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'amour, Minerve & de Mars,
Richelieu (*y*) vous appelle, il n'eſt plus de haſards;
Il vous appelle: il voit d'un œil prudent & ferme,
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous ſerez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerrière,
La Marck (*z*), la Vauguion (*aa*), Choiſeul d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon qu'enflammaient les regards de ſon père,
La gloire de l'état, à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu, qui ſemble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;
Ainſi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant eſcadron (*bb*), fameux par cent batailles,

Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marſeilles,
Arrive, voit, combat, & ſoutient ſon grand nom.
Tu ſuis de Chaſtellet, jeune Caſtelmoron, (*cc*)
Toi, qui touches encor à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendarts déchirés & ſanglans
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs affreux que Chevriel expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'amour en ſoupire.
Anglais, ſur Du Gueſclin deux fois tombent vos coups;
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron (*dd*), tels on voyait dans les plaines d'Ivry,
Tels immortels aïeux ſuivre le grand Henry.
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés renaiſſans dans leurs fils (*ee*);
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*ff*) Saxon; la terreur de la terre,
Quand la juſtice & Mars, ſous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les lis.

Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel aſſemblage heureux des graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français ſont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.

Son

Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune;
Rien ne trouble ſes ſens; rien n'éblouit ſes yeux:
Il marche, il eſt ſemblable à ce maître des dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigait les tempêtes;
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit;
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obſcurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils; nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières,
Anglais, vous que la paix ſemblait ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorſque LOUIS s'avance,
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité (*gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes rois trahis, ſa patrie & ſes temples.
Peuple ſage & fidèle, heureux Helvétiens (*hh*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens (*ii*) ſuit la fougue indomptable.
Ce Danois (*kk*), ce héros, qui des frimats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit ſur ce bord,
Admire les Français qu'il eſt venu défendre.

Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort :
C'en eſt fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave d'Eſtrée (*ll*), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encor, ils n'ont cédé (*mm*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide (*nn*),
Qui ſemblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens ſont retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-tems.
Noailles (*oo*), ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemies contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'aſyle,
Ces premiers (*pp*) fondemens de l'empire des lys.

Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déjà Tournay ſe rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendarts ;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts (*qq*),
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars (*rr*).
Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendarts ſanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner dans l'excès d'un ardente allégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

NOTES.

(*a*) LE comte maréchal de Saxe, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa faibleſſe l'empêchaient de ſe tenir à cheval. Il dit au roi qui l'embraſſa, après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(*b*) M. le duc d'Harcourt avait inveſti Tournay.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand-Maître d'artillerie.

(*e*) Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingen.

(*f*) M. de Danoy fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts & de mourans ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain: cette femme vint avec un paſſeport, accompagnée d'un ſeigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

(*g*) Les lieutenans-généraux chacun à leur diviſion.

(*h*) Il allait être maréchal de France.

(*i*) Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou bleſſés. Son frère, le prince de Beauvau, ſert en Italie.

(*k*) M. de Longaunay colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.

(*l*) Officiers de l'état-major, meſſieurs de Puiſegur, de Mezière, de St. Sauveur, de St. George.

(*m*) Le duc d'Avray, colonel du régiment de la couronne.

(*n*) M. de Croiſſy avec ſes deux enfans, & ſon neveu M. Dupleſſis-Châtillon bleſſé légérement.

(*o*) Tous les officiers de ſon régiment Royal-des-Vaiſſeaux, hors du combat lui ſeul ne fut point bleſſé.

(*p*) M. Daché (on l'écrit Dapcher) lieutenant-général. M. de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

(*q*) M. du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(*r*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi & monſeigneur le dauphin; & un domeſtique de M. le comte d'Argenſon fut atteint d'une balle de fuſil derrière eux.

(*ſ*) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les mouſquetaires ſous M. de Monteſſon, lieutenant-général. Deux bataillons des gardes Françaiſes & Suiſſes, &c.

(*t*) M. le prince de Soubiſe prit ſur lui de ſeconder M. le comte de la Marche, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin; il alla enſuite ſe mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(*u*) Carabiniers, corps inſtitué par Louis XV. Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le

roi les a nommés dans sa lettre.

(*x*) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la maison du roi.

(*y*) Un ministre d'état, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

(*z*) M. le comte de la Marck, au poste d'Antoin.

(*aa*) Messieurs de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(*bb*) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

(*cc*) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendart dans la colonne anglaise. M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de la gendarmerie ; il y eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de Chimènes, en réformant une brigade.

(*dd*) M. le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat ; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

(*ee*) M. de Luxembourg, M. de Loigni, & M de Tingri.

(*ff*) Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand-homme.

(*gg*) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

(*hh*) Les régimens de Diesbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des gardes Suisses.

(*ii*) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondaient sur elle.

(*kk*) M. de Lowendahl.

(*ll*) M. le comte d'Estrée à la tête de sa division, & M. de Brionne à tête de son régiment avaient enfoncé les grenadiers anglais le sabre à la main.

(*mm*) Depuis St. Louis aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

[*nn*] On envoya quelques dragons à la poursuite : Ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendarts sous le maréchal de Brissac qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

(*oo*) Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne

d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

(*pp*) Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

(*qq*) La ville de Gand soumise à sa majesté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le régiment de Graffin, &c.

(*rr*) Des Césars modernes.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

PRÉFACE.

SI jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événemens funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille perſonnes à la Chine en 1699, celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du royaume de Fez. L'axiome, Tout eſt bien, *paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la providence; mais il n'eſt que trop ſenſible, que tout depuis long-tems n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.*

* *Lorſque l'illuſtre* Pope *donna ſon* Eſſai ſur l'homme, *& qu'il développa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes de Leibnitz, du lord Shaftersburi, & du lord Bolingbroke, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce ſyſtême. On ſe révoltait contre cet axiome nouveau, que* Tout eſt bien, *que* l'homme jouit de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible, *&c. . . Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien*

plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, Tout eſt bien, *le renverſement du fondement des idées reçues. Si* Tout eſt bien, *diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue: elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du monde; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire; nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine: nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de* DIEU *que les animaux qui nous dévorent.*

Voilà les concluſions qu'on tirait du Poëme de M. Pope; & ces concluſions mêmes augmentaient encore la célébrité & le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il fallait conſidérer le reſpect pour la divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres ſuprêmes, la ſaine morale, la tollérance, qui ſont l'ame de cet excellent écrit. C'eſt ce que le public a fait; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru appercevoir. La cenſure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit; Leibnitz, Pope, enſeignent le fataliſme: *& les partiſans de Leibnitz & de Pope ont dit*; Si Leibnitz & Pope enſeignent le fataliſme, ils ont donc raiſon; & c'eſt à cette fatalité invincible qu'il faut croire.

Pope avait dit, Tout eſt bien, *en un ſens qui était très-recevable*; *& ils le diſent aujourd'hui en un ſens qui peut être combattu.*

L'auteur du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne ne combat point l'illuſtre Pope, qu'il a toujours admiré & aimé; *il penſe comme lui ſur preſque tous les points*; *mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome*, Tout eſt bien. *Il adopte cette triſte & plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes*, qu'il y a du mal ſur la terre: *il avoue que le mot* Tout eſt bien *pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.*

Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755, *des philoſophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines.* Tout eſt bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons, les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires; votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien

général : *un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : & voilà ce que dit l'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne.*

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral, & du mal physique : il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, & qu'il se combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme que de misère dans sa vie. Il expose tous les systêmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présens, & que la bonté de la providence est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, & dans les calamités de sa nature faible & mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur, de ses réponses aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

NOTE PARTICULIERE

SUR CE PASSAGE DE CETTE PRÉFACE :

* *Lorſque l'illuſtre* Pope *donna ſon* Eſſai ſur l'homme, *& qu'il développa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes du Lord Shaftersburi & du Lord Bolingbroke, &c.*

PAGE 390, LIGNE 18.

C'Eſt peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtême de Pope était celui du lord Shaftersburi ; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot-à-mot dans la première partie du chapitre intitulé, *Les Moraliſtes* ſection 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait ?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe. . . . Sa beauté réſulte des contrariétés, & la concorde univerſelle naît d'un combat perpétuel ; il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre. . & les loix du pouvoir central & de la végétation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point dérangés pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui tout protégé qu'il eſt par ces mêmes loix, ſera bientôt par elles réduit en pouſſière.*

Cela eſt admirablement dit : & cela n'empêche pas que l'illuſtre docteur Clarke, dans ſon traité de l'exiſtence de Dieu, ne diſe que le *genre humain ſe trouve dans un état où l'ordre naturel des choſes de ce monde eſt manifeſtement renverſé.* Page 10, tom. II, 2e. édition, traduction de M. Ricotier : cela n'empêche pas que l'homme ne puiſſe dire : Je dois être auſſi cher à mon maître, moi être penſant & ſentant, que les planètes qui probablement ne ſentent point, cela n'empêche pas que les choſes de ce monde ne puiſſent être autrement, puiſqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti : & qu'il ſera rétabli : cela n'empêche pas que le mal phyſique & le mal moral ne ſoient une choſe incompréhenſible à l'eſprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe révoquer en doute le *Tout eſt bien*, en reſpectant Shafterburi & Pope, dont le ſyſtême a d'abord été attaqué comme ſuſpect d'athéiſme, & eſt aujourd'hui canoniſé.

La partie morale de *l'Eſſai*

ſur l'homme de Pope eſt auſſi toute entière dans Shafterburi, à l'article de la recherche ſur la vertu, au ſecond volume des *Caractériſtics*. C'eſt-là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre eſt non-ſeulement poſſible, mais inſéparable: *To be well affected towards the publick intereſt and ones own, is not only conſiſtent, but inſeparable.* C'eſt-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'eſt la baſe de toute la partie morale de l'*Eſſai* de Pope *ſur l'homme*. C'eſt par-là qu'il finit.

Tha- reaſon paſſion anſwer one great aim,
That true self love and ſocial be the ſame.

La raiſon & les paſſions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre & l'amour ſocial ſont le même.

Une ſi belle morale, bien mieux développé encore dans Pope que dans Shaftersburi, a toujours charmé l'auteur des poëmes ſur Lisbonne & ſur la loi naturelle: voilà pourquoi il a dit.

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
Et l'homme avec lui ſeul apprend à ſe connaître.

Le lord Shaftersburi prouve encore que la perfection de la vertu eſt due néceſſairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt apparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité Shaftesburi d'athée. S'ils avaient bien lu ſon livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philoſophe élevé par le ſage Locke.

C'eſt ainſi que le père Hardouin traita d'athées Paſcal, Mallebranche & Arnauld. C'eſt ainſi que le docteur Lange traita d'athée le reſpectable Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois: & Wolf s'étant appuyé du témoignage des jéſuites miſſionnaires à la Chine, le docteur répondit: *Ne ſait-on pas que les jéſuites ſont des athées?* Ceux qui gémirent ſur l'aventure des diables de Loudun, ſi humiliante pour la raiſon humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduiſant Urbain Grandier au ſupplice, le frappât au viſage avec un crucifix de fer, furent appellés athées par les récollets. Les convulſionnaires ont imprimé, que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des athées: & les moliniſtes ont cent fois baptiſé de ce nom les jeanſéniſtes.

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans ſur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit: *Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre*

nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.

L'auteur des nouvelles ecclésiastiques qui écrit tranquillement depuis si long-tems contre toutes les puissances, contre les loix & contre la raison, a employé une feuille à prouver que M. de Montesquieu était athée, & une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

St. Sorlins des Marets, connu en son tems par le poëme de *Clovis*, & par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe le Vayer, conseiller d'état & précepteur de Monsieur : *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion* : La Mothe le Vayer se retourna vers lui, & daigna lui dire : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis point de ta religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuser d'athéisme à tort & à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

POËME

SUR

LE DÉSASTRE DE LISBONNE,

OU EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô terre déplorable!
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez : *Tout eſt bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui ſanglans, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés ſous leurs toits terminent ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, C'eſt l'effet des éternelles loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,

Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans?
Lisbonne qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abymée, & l'on danſe à Paris.
Tranquilles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos frères mourans contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi, quand la terre entr'ouve ſes abymes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueil, dites-vous, l'orgueil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage,
Demandez aux mourans, dans ce ſéjour d'effroi,
Si c'eſt l'orgueil qui crie: *O ciel, ſecourez-moi,*
O ciel, ayez pitié de l'humaine miſère.

Tout eſt bien, dites-vous, & tout eſt *néceſſaire.*
Quoi? l'univers entier, ſans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous aſſurés que la cauſe éternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas?
Borneriez-vous ainſi la ſuprême puiſſance?

Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence ?
L'éternel artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins ?
Je deſire humblement ; ſans offenſer mon maître,
Que ce gouffre enflammé de ſoufre & de ſalpêtre
Eût allumé ſes feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas ! il eſt ſenſible.

Les triſtes habitans de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourmens ſeraient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſait ; *Tombez, mourez tranquilles,*
Pour le bonheur du monde on détruit vos aſyles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écraſés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux ſont un bien dans les loix générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermiſſeaux ?
Dont vous ſerez la proie au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits, & des mondes.
O rêves de ſavans ! ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné ; (*a*)
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un maître équitable ? (*b*)
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.

Guérirez

Guérirez-vous nos maux en oſant les nier ?
Tous les peuples tremblans ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.
Enfans du tout-puiſſant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſſier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée ;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui deſirât les biens, & ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers !
Triſtes calculateurs des misères humaines,
Ne me conſolez point, vous aigriſſez mes peines ;
Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tout les êtres ſentans nés ſous la même loi ;
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.

Le vautour acharné ſur ſa timide proie,

De ſes membres ſanglans ſe repaît avec joie:
Tout ſemble bien pour lui, mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglans, percé de coups, ſur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorans.
Ainſi du monde entier tous les membres gémiſſent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périſſent:
Et vos compoſerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, & faible, & miſérable!
Vous criez, *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.

Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre:
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu?
Eſt-ce le noir Tiphon (*c*), le barbare Arimane (*d*)
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne?
Mon eſprit n'admet point ces monſtres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu la bonté même,
Qui prodigua ſes biens à ſes enfans qu'il aime,
Et qui verſa ſur eux les maux à plaines mains?
Quel œil peut pénétrer dans ſes profonds deſſeins?
De l'être tout-parfait le mal ne pouvait naître:
Il ne vient point d'autrui (*e*), puiſque Dieu ſeul eſt maître.
Il exiſte pourtant. O triſtes vérités!

O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint conſoler notre race affligée ;
Il viſita la terre, & ne l'a point changée (*f*) ;
Un ſophiſte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
Il le voudra ſans doute. Et tandis qu'on raiſonne,
Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente Cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglans du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme eſt né coupable, & Dieu punit ſa race,
Ou ce maître abſolu de l'être & de l'eſpace,
Sans courroux, ſans pitié, tranquille, indifférent,
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent :
Ou la matière informe à ſon maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle ;
Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce ſéjour mortel (*g*)
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu, qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds inviſibles

Dans le mieux ordonné des univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs ;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable ;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien:*
Je ſuis comme un docteur, hélas, je ne ſais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles,
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il ſouffre, il meurt ; tout ce qui naît expire;
De la deſtruction la nature eſt l'empire.
Un faible compoſé de nerfs & d'oſſemens,
Ne peut être inſenſible au choc des élémens ;
Ce mêlange de ſang, de liqueurs, & de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre ;
Et le ſentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs miniſtres du trépas.
C'eſt-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
Bayle en ſait plus qu'eux tous. je vais le conſulter :
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter. (*h*)
Aſſez ſage, aſſez grand, pour être ſans ſyſtême,
Ils les à tous détruits, & ſe combat lui-même :
Semblable a cet aveugle en butte aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.

Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue ?
Rien : le livre du ſort ſe ferme à notre vue.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.

Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ? (*i*)
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſans, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré des cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être ;
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce monde, ce théatre, & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaître. (*k*)
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir ;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.

Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance ;
Tout eſt bien aujourd'hui, voilà l'illuſion.
Les ſages me trompaient, & Dieu ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſouffrance,
Je ne m'élève point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.

Un Calife autrefois à ſon heure dernière,

Au dieu qu'il adorait dit pour toute prière ;
Je t'apporte, ô seul roi ; seul être illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance ;
Mais il pouvait encor ajouter l'*espérance.* (*l*)

NOTES.

(*a*) DIEU *tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné.*

LA chaîne univerſelle n'eſt pas, comme on l'a dit, une gradation ſuivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une diſtance immenſe entre l'homme & la brute, entre l'homme & les ſubſtances ſupérieures; il y a l'infini entre Dieu & toutes les ſubſtances. Les globes qui roulent autour de notre ſoleil n'ont rien de ces gradations inſenſibles, ni dans leur groſſeur, ni dans leurs diſtances, ni dans leurs ſatellites.

Pope dit que l'homme ne peut ſavoir pourquoi les lunes de Jupiter ſont moins grandes que Jupiter; il ſe trompe en cela; c'eſt une erreur pardonnable qui a pu échapper à ſon beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord Bolingbroke, & à Mr. Pope, que ſi Jupiter était plus petit que ſes ſatellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui. Mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation ſuivie dans les corps du ſyſtême ſolaire.

Il n'eſt pas vrai que ſi on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait ſubſiſter: & c'eſt ce que Mr. de Crouzas, ſavant géomètre, remarqua très-bien dans ſon livre contre Mr. Pope. Il paraît qu'il avait raiſon en ce point, quoique ſur d'autres il ait été invinciblement réfuté par Mrs. Warburton & Silhouette.

Cette chaîne des événemens a été admiſe & très-ingénieuſement défendue par le grand philoſophe Leibnitz; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps & d'autres événemens. Cela eſt vrai: mais tous les corps ne ſont pas néceſſaires à l'ordre & à la conſervation de l'univers; & tous les événemens ne ſont pas eſſentiels à la ſérie des événemens. Une goute d'eau, un grain de ſable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la conſtitution générale. La nature n'eſt aſſervie ni à aucune quantité préciſe, ni à aucune forme préciſe. Nulle planète ne ſe meut dans une courbe abſolument régulière; nul être connu n'eſt d'une figure préciſément mathématique: nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération: la nature n'agit jamais rigoureuſement. Ainſi on n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atome de moins ſur la terre ſerait la cauſe de la deſtruction de la terre.

Il en eſt de même des événemens. Chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précède; c'eſt une choſe dont aucun philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération céſarienne à la mère de Céſar, Céſar n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté Octave; & Octave n'eût pas laiſſé l'empire à Tibère. Maximilien épouſe l'héritière de la Bourgogne & des Pays-Bas, & ce mariage de-

vient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche, que l'héritier de Bourgogne ait arrangé sa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Plusieurs événemens restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine, il y a des effets nécessaires au mouvement, & d'autres effets indifférens qui sont la suite des premiers, & qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher; mais qu'elle fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde, que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas remplie. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assûrer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné*, ne veut dire autre chose, sinon, que tout est arrangé. Dieu est la cause & le maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins: mais dans une philosophie plus épurée Dieu est le maître des destins. Voyez Clarke *Traité de l'existence de Dieu.*

(*b*) *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* St. Augustin.

(*c*) Principe du mal chez les Egyptiens.

(*d*) Principe du mal chez les Perses.

(*e*) C'est-à-dire, d'un autre principe.

(*f*) Un philosophe Anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

(*g*) Voilà l'opinion des deux principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; & la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

(*h*) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de Bayle, lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées, toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies; c'est l'avocat-général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Ciceron, qui souvent dans ses

ouvrages philosophiques soutient son caractère d'académiciens indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle: j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité: ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le philosophe Bayle n'a nié ni la providence, ni l'immortalité de l'ame. On traduit Ciceron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Ciceron parmi plusieurs choses admirables? On y trouve que *s'il est une providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait abuser.* « Sic vestra ista providentia re- » prehendenda, quæ rationem » dederit eis quos scierit eâ per- » versè usuros (*Libro tertio de* » *naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des dieux, & on a eu raison. » Virtutem nunquam » Deo acceptam nemo retulit, » nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand- » *père*? « Ferretne ulla civitas » latorem legis ut condemnare- » tur nepos si avus deliquisset?»

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Ciceron finit son livre de la *nature des dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ses Tulculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus. C'est à tout le senat de Rome qu'il dit dans son plaidoyer pour Cluentius: *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejettons tous les fables ineptes des enfers. Qu'est-ce donc que la mort lui a ôté sinon le sentiment des douleurs?* » Quid » illi mors attulit mali, nisi forte » ineptiis ac fabulis ducimur ut » existimemus illum apud, infe- » ros supplicia perferre? quæ » sit falsa sunt, quod omnes intel- » ligunt, quid ei mors eripuit » præter sensum doloris?»

Enfin dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas, *Cùm non ero, sensu omni carebo*: « Quand je ne serai plus, tout » sentiment périra avec moi? »

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Ciceron entre les mains de la jeunesse; on se déchaîne contre Bayle: Pourquoi? C'est que les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.

(*i*) *Que suis-je? où suis-je? où vais-je? & d'où suis-je tiré?*

Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la

vie ? quel reſſort la ſoutient ? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire ? comment nos membres obéiſſent-ils incontinent à notre volonté ? &c. nous n'en ſavons rien. Ce globe eſt-il ſeul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même inſtant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux eſt-il produit ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands philoſophes n'en ſavent pas plus ſur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe eſt bas : mais il confond la plus haute ſageſſe, qui ne ſait rien ſur les premiers principes des choſes ſans un ſecours ſurnaturel.

(*k*) On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes événemens.

(*l*) *Mais il pouvait encor ajouter l'eſpérance.*

La plupart des hommes ont eu cette eſpérance, avant même qu'ils euſſent le ſecours de la révélation. L'eſpoir d'être après la mort, eſt fondé ſur l'amour de l'être pendant la vie ; il eſt fondé ſur la probabilité que ce qui penſe penſera. On n'en a point de démonſtration, parce qu'une choſe démontrée eſt une choſe dont le contraire eſt une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de diſputes ſur les vérités démontrées. Lucrèce, pour détruire cette eſpérance, apporte dans ſon troiſième livre des argumens dont la force afflige ; mais il n'oppoſe que des vraiſemblances à des vraiſemblances plus fortes. Pluſieurs Romains penſaient comme Lucrèce ; & on chantait ſur le théatre de Rome ; *Poſt mortem nihil eſt* ; *Il n'eſt rien après la mort.* Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'être conſolé, le bien de la ſociété prévalurent ; & les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir ; eſpérance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute, La révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.

POËME

SUR

LA LOI NATURELLE.

PRÉFACE.

ON ſait aſſez que ce poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand roi & l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encore juſte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèſe de théologie. Ces deux poëmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger : mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, & pluſieurs peuvent être ſalutaire.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentimens. La plupart des livres reſſemblent à ces converſations générales & gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un prince philoſophe au-

près duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprtts éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche: ils ont jugé que le poëme sur la loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne: elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur; ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le monarque le comblait; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puisqu'on a arraché au secret & à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; & on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée, Du souverain bien *& elle devrait l'être* Du souverain mal. *On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près*

de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent & ils sont les fondemens de la loi naturelle.

LA
LOI NATURELLE,
POEME
EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous, dont les exploits, le règne & les ouvrages
Deviendront la leçon des héros & des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme,
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*:
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,

L'art des vers eſt dans Pope utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycère, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus?
Que Boileau répandant plus de ſel que de grace,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe?
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence,
Son principe, ſa fin, & ſurtout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pu ſavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits:
Si Dieu n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obſcur de la théologie?
Origène & Jean Scot ſont chez vous ſans crédit:
La nature en ſait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtêmes,
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

DIEU a donné aux hommes les idées de la juſtice, & la conſcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt-là cette loi naturelle ſur laquelle la religion eſt fondée. C'eſt ce ſeul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de ſes auguſtes myſtères.

SOIT (*a*) qu'un être inconnu, par lui ſeul exiſtant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant.
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle ;
Qu'elle nage en ſon ſein, ou qu'il règne loin d'elle ;
Que l'ame, ce flambeau ſouvent ſi ténébreux,
Ou ſoit un de nos ſens, ou ſubſiſte ſans eux :
Vous êtes ſous la main de ce maître inviſible.
Mais du haut de ſon trône obſcur, inacceſſible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous ?
De ſa grandeur ſuprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils ſa puiſſance ?
Eſt-ce le peuple altier, conquérant de Biſance,
Le tranquille Chinois, le tartare indompté,
Qui connaît ſon eſſence, & ſuit ſa volonté ?
Différens dans leurs mœurs, ainſi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous ſe ſont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impoſteurs odieux : (*b*)
Et ſans vouloir ſonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable myſtère,

Sans

Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raiſon ſi DIEU n'a point parlé.
La nature a fourni d'un main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon ame, & l'inſtinct des ſes ſens.
Le ciel à ſes beſoins ſoumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient la volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air apporté.
Sans efforts & ſans ſoins ſon œil voit la lumière.
Sur ſon Dieu, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe première,
L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le monde eſt viſible, & Dieu ſerait caché !
Quoi ? le plus grand beſoin que j'aie en ma misère,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts.
Delphes, Delos, Ammon, ne ſont pas ſes aſyles.
Il ne ſe cacha point aux antres de Sibylles.
La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiècles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la nature eſt l'apôtre ;
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs ;

Leur redoutable voix partout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Tient du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
Adore un Dieu, sois juste, & chéris ta patrie.
Ainsi le froid Lappon crut un être éternel;
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le sein qui nous donna naissance!
» Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens?
Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine;

L'artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur ;
Il ne peut la changer ; ſon juge eſt dans ſon cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponſe aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan, Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne ſont que l'habitude, & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux nations.
Raiſonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin ? pourquoi l'Etre ſuprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété ?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont partout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs ;
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune ;
Le pape au vatican n'en peut poſſéder une.
Là le père à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur ;
Ici, l'heureux aîné de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altière,

Peut arrêter d'un mot ſa république entière.
L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. (*c*)
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien ! conclurez-vous qu'il n'eſt point de vertu ?
Quand des vents du midi les funeſtes haleines
Des ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la règle & la morale :
C'eſt une ſource pure : envain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte, & le moins policé,

S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de deſirs, aſſervi, mais né libre ;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt pour l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'eſt-là l'heureux génie ;
C'eſt-là ce dieu ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce dieu qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle appuyé ſur la philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raiſon,
Scandale de l'égliſe, & des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On inſiſte, on me dit ; L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau ;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées ;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de juſtice ;

Il agit en machine : & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt Juif ou payen, fidèle ou muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les dehors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.
Le moinau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeans, qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui pêtriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout meurit par le tems, & s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelque foiscommet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi même en tout tems quel cœur eſt ſatisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure ?
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature ?
Avez-vous pénétré, philoſophes nouveaux,

Cet inſtinct sûr & prompt qui ſert les animaux ?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître ?
Sur ce vaſte univers un grand voile eſt jeté ;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immenſité Dieu peupla les déſerts,
Alluma des ſoleils & ſouleva des mers ;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les mondes naiſſans connurent leurs limites.
Il impoſa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer *
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces loix immortelles ? (*d*)
Hélas ! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre ?

VARIANTE.

* Et vous avez l'audace en vos viſions folles,
Orgueilleux excrémens du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des cieux !
Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois proſternés dans la poudre.
Ah ! l'inſecte rampant doit-il lancer la foudre ?

TROISIÈME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'UNIVERS eſt un temple où ſiège l'Eternel.
Là (e) chaque homme à ſon gré veut bâtir un autel.
Chacun vante ſa foi, ſes ſaints, & ſes miracles,
Le ſang de ſes martyrs, la voix de ſes oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne ſaurait lui plaire.
L'autre a du dieu brama déſarmé la colère,
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidèles.
De chrétiens diviſés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.

Un doux inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant DIEU danſe autour du bûcher.

On vit plus d'une fois, dans une ſainte ivreſſe,
Plus d'un bon catholique, au ſortir de la meſſe,
Courant ſur ſon voiſin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſuppôts, guettés par la juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſupplice.
Servet fut en perſonne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été ſouverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires
Fait ſerrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainſi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.

D'ou vient que deux cents ans cette pieuſe rage
De nos aïeux groſſiers fut l'horrible partage ?
C'eſt que de la nature on étouffe la voix ;
C'eſt qu'à ſa loi ſacrée on ajoute des loix ;
C'eſt que l'homme amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit dans ſes préjugés DIEU même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.

Enfin grace en nos jours à la philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits en ſont moins inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les bûchers ſont éteints.
Mais ſi le fanatiſme était encor le maître,
Que ces feux étouffés ſeraient prompts à renaître !
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes frères à la mort.
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ; (f)
Et même le mouphti, qui rarement raiſonne,

Ne dit plus aux chrétiens que le ſultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore; (*g*)
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant rois,
Londre, Berlin, Stokholm, & Genève, & vous-même,
Vous êtes, ô grand roi ! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des aſyles,
Vous peuplez les déſerts, & les rendez fertiles :
De fort ſavans eſprits jurent ſur leur ſalut, (*h*)
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut.

Les vertus des payens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable ! odieuſes maximes !
Gazetier clandeſtin, dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes ſemblables,
Pêtris des mains de DIEU pour le plaiſir des diables.
N'es-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens; Montagne & Monteſquieu ?
Penſes-tu que Socrate, & le juſte Ariſtide,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons ſont livrés en partage,
Par le DIEU bienfaiſant dont ils étaient l'image ?
Et que tu ſeras toi de rayons couronné,
D'un cœur de chérubins au ciel environné,

Pour avoir quelque tems, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la craſſe?
Sois ſauvé, j'y conſens; mais l'immortel Newton,
Mais le ſavant Leibnitz, & le ſage Addiſſon,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe (*i*)
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe;
Ces eſprits qui ſemblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeſte,
Ami, ne préviens point le jugement céleſte;
Reſpecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné; pourquoi les damnes-tu?
A la religion diſcrètement fidèle,
Soit doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port:
La clémence a raiſon, & la colère a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de misère,
Enfans du même DIEU, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie:
Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de deſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,

Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIÈME PARTIE.

C'eſt au gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la ſociété.

OUI, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte ;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'état une paix ſi conſtante ?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit delà les monts bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé quiétiſte,
Le quakre au grand chapeau, le ſimple anabaptiſte,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vous bénir ?
C'eſt que vous êtes ſages, & que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas ! avait ſu l'être,
Jamais un jacobin, guidé par ſon prieur ;
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud ſa funeſte entrepriſe :
Mais Valois aiguiſa le poignard de l'égliſe, (*k*)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ſes ſujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuſes querelles.

Toutes les factions à la fin ſont cruelles;
Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer;
Pour les anéantir, ils les faut mépriſer.
Qui conduit des ſoldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant, ſur la foi d'un confeſſeur Normand,
Janſénius à craindre, & Queſnel important;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jéſuites, cordeliers,
Troublèrent tous l'état par leurs doctes ſcrupules:
Le régent plus ſenſé les rendit ridicules: (*l*)
Dans la pouſſière alors on les vit tous rentrer.

L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſens de pomone,
Des filles du printems, des tréſors de l'automne,
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux:
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la sêve affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des loix de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile,
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé

Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.

Malheur aux nations dont les loix oppoſées
Embrouillent de l'état les rênes diviſées !
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux autels, & gouvernait les mœurs,
Reſtraignait ſagement le nombre des veſtales,
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mêlaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des Céſars:
L'univers repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands légiſlateurs, d'un ſaint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome encor aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens en paix ſagement gouvernés
Ne ſont plus conquérans, & ſont plus fortunés.

Je ne demande pas que dans ſa capitale,
Un roi portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du conſeil, allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction:
Toute égliſe a ſes loix, tout peuple a ſon uſage;
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſûreté,
A ſur tous ſes ſujets égale autorité; (*m*)
Ils ſont tous ſes enfans: cette famille immenſe

Dans ſes ſoins paternels à mis ſa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles loix, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſon égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.

Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.

Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES.

(*a*) *Soit qu'un être inconnu*, &c.

DIEU étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tout les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallut rapporter les sentimens des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde ; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait par sa propre nature le pouvoir de disposer de la matière, & que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes & les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste ; selon d'autres, une harmonie résultante de ces organes ; les uns en faisaient une partie de la divinité, *divinæ particulam auræ* ; les autres, une matière épurée, une quinteſſence ; les plus sages, un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la divinité.

La Henriade.

(*b*) Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la religion naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

(*c*) Il est évident que cet *arbritraire* ne regarde que les choses d'institution, les loix civiles, la discipline, qui changent tous les jours selon le besoin.

(*d*) On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des loix générales.

(*e*) [Chaque homme] signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur, & il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(*f*) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

(*g*) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* & *chiens*.

(*h*) On respecte cette maxime, *hors de l'église point de salut*: mais tous les hommes sensés trouvent ridicule & abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale & comminatoire contre les hommes qui sont leurs supérieurs & leurs maîtres en tout genre: les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénélon, *Vous êtes damné?* Et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours, *Mon frère, vous irez à tous les diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous, est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de servir.

(*i*) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse.

Le modeste & sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la foi: il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur & profondeur: ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres propriétés; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'être tout-puissant; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a long-tems agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part; il paraît que c'est un don du créateur. Locke dit que ce même créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans

toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire; & non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entr'elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances crées absolumeut différentes les unes des autres : la lumière; le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les élémens de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son optique, *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, & que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être quel qu'il soit a des idées; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu & sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple; & c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeller impiété; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommés matérialistes; & c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d'*ennuyeux.*

Quand même Locke se serait trompé sur ce point, (si on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, & ce que c'est que d'être la même personne, le même soi : il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, & qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas des philosophes.

NB. *Le lecteur curieux peut consulter le chapitre sur Locke dans les mêlanges de littérature*, &c. &c.

(*k*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces tems-là, détestés par l'église de tous les tems.

(*l*) Ce ridicule ſi univerſellement ſenti par toutes les nations, tombe ſur les grandes intrigues pour de petites choſes, ſur la haine, acharnés de deux partis qui n'ont jamais pu s'étendre ſur plus de quatre mille volumes imprimés.

(*m*) Ce n'eſt pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ſes diſtinctions, ſes privilèges indiſpenſablement attachés à ſes fonctions. Ils jouiſſent de ces privilèges dans tout pays : mais la loi générale lie également tout le monde.

TABLE
DES PIÉCES
contenues dans ce Volume.

Préface des éditeurs. . . . . . Page 1
Préface des éditeurs qui était au-devant de la première édition de Genève. 4
Lettre de Mr. *de* Voltaire *aux éditeurs.* 8
Avant-propos. 10
Préface de l'édition de 1737. 20
Préface par Mr. Marmontel. 23
Dédicace à la reine d'Angleterre. 24

La HENRIADE, *avec les variantes recueillies par M. l'Abbé* Langlet, *& les notes de l'éditeur au bas des pages.*

CHANT I. 37
CHANT II. 57
CHANT III. 72
CHANT IV. 88
CHANT V. 110
CHANT VI. 126

CHANT VII. . . . . Page 141
CHANT VIII. 163
CHANT IX. 185
CHANT X. 199

Notes tirées de l'édition de M. l'Abbé Langlet. . 217
Hiſtoire abrégée des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la HENRIADE. . 153

Idée de la HENRIADE. 259
*Diſſertation ſur la mort d'*Henri IV. 264
Eſſai ſur la poéſie épique. 271
CHAP. I. *Des différens goûts des peuples.* ibid.
CHAP. II. *Homère.* 284
CHAP. III. *Virgile.* 292
CHAP. IV. *Lucain.* 300
CHAP. V. *Le Triſſin.* 305
CHAP. VI. *Le Camouens.* 309
CHAP. VII. *Le Taſſe.* 315
CHAP. VIII. *Dom Alonzo d'Ercilla.* . 330
CHAP. IX. *Milton.* 339

Epître au roi ſur le poëme de Fontenoy. 366
Diſcours préliminaire. 367
Le poëme de Fontenoy. *Les notes ſont miſes à la fin.* 376
Préface du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne. . . 390
Note particulière ſur un paſſage de cette préface. . 394
Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne. Les notes ſont miſes à la fin. 397

Préface du poëme sur la loi naturelle. 411
La Loi naturelle, poëme. . . . . . .
Exorde. 414
Première partie. 416
Seconde partie. 419
Troisième partie. 424
Quatrième partie. 428
Prière. 431
Notes. 433

Fin de la Table.

DEC 10 1935